

Haute trahison

Ahern, Jerry

VISIT...

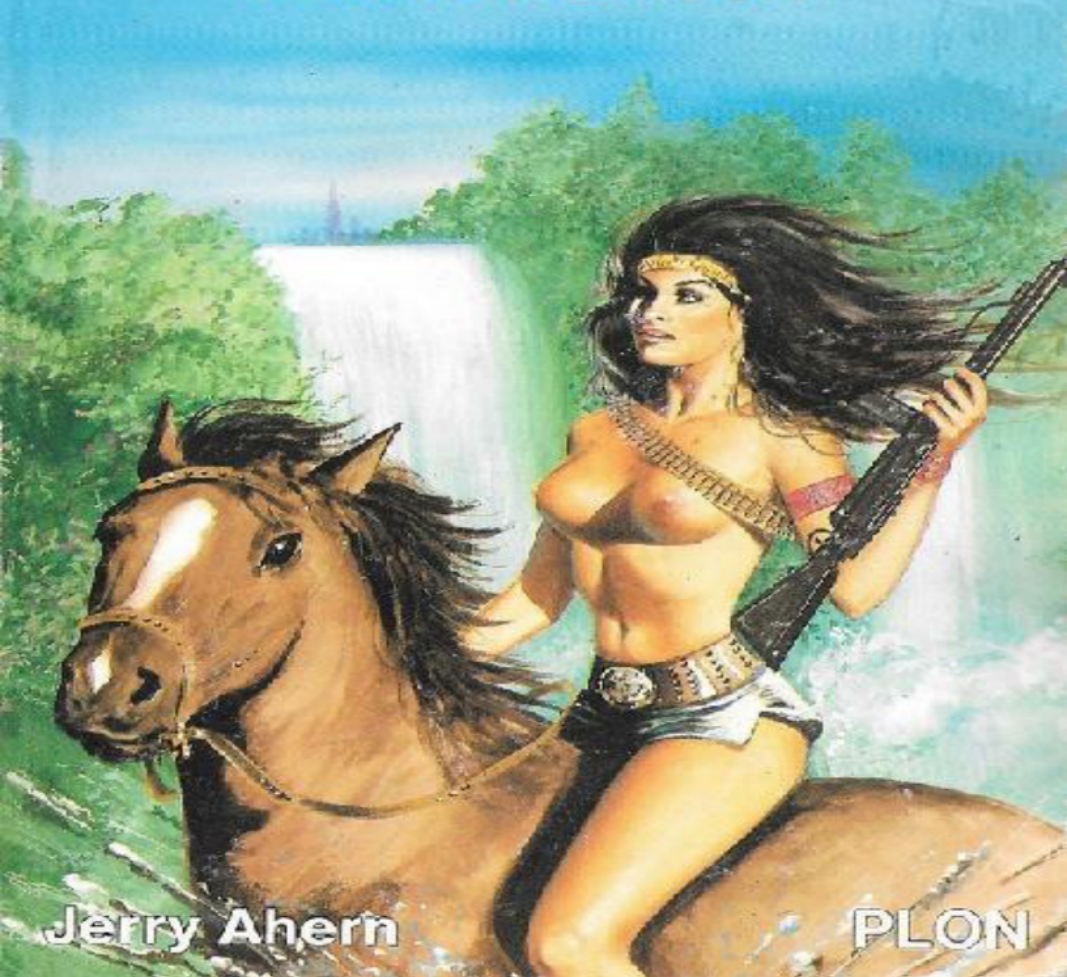
LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

LE SURVIVANT

Haute Trahison



Jerry Ahern

PLON

JERRY AHERN

LE SURVIVANT

Haute trahison

Traduit et adapté de l'américain
par Frédéric Charpier

PLON

CHAPITRE PREMIER

Michael avait délaissé sa pile de comics, éteint sa petite télévision Sharp. Sur la pointe des pieds, il se glissait maintenant, à l'étage, silencieusement, vers la salle d'eau où Sarah, sa mère, procédait à la toilette de sa sœur Ann. Dans la chambre de ses parents, il avait ramassé au passage un vieux masque africain, que son père John Thomas Rourke avait ramené d'un voyage en Angola. Michael s'était posé le masque sur le visage, et approchait de la salle de bains. Il avait toujours trouvé injuste que la fête d'Halloween ne dure qu'un soir, et se demandait souvent pourquoi il n'était pas possible de porter un masque tous les jours. Toute la jeunesse américaine vouait un culte sans bornes à ces réjouissances d'automne, et devait, le restant de l'année, s'abreuver de films d'horreur à la télé (surtout d'anciens classiques bon marché de la RKO, du richissime Howard Hugues) pour ressentir ce frisson formidable qui s'abat sur vous, et vous laisse des traces impérissables de bonheur.

Michael, comme tous les *kids* de son âge, adorait autant se délecter d'images, horribles, terrifiantes, que s'empiffrer d'*apple-pie* arrosées de sirop d'érable. En ce sens, Michael était le rejeton parfait de la grande civilisation yankee !

Les gloussements de sa sœur Ann lui parvenaient distinctement. Il l'entendait, suant à grosses gouttes sous son masque, rire, gémir, glousser ; c'était toute sa petite sœur cadette. Toujours à minauder, visage éternellement grimaçant de malice. Michael aimait Ann, et, pendant les longues absences de son père, il veillait jalousement sur elle, et sur sa mère, jouant au garde-chiourme, chien féroce, crocs dressés et lèvres babillantes, écumantes de salive, un vrai dogue que ce Michael dès qu'il s'agissait de chaperonner sa mère et sa petite sœur.

Cet amour indissolu n'empêchait pas pour autant qu'il se livrât, à ses heures, à quelques plaisanteries, macabres comédies, mascarades grotesques !

Il entendait encore les bruits de l'eau, les remous dans la baignoire. Sarah savonnait fort Ann qui avait passé sa journée à se rouler dans la boue. On était à la sortie de l'hiver et les dernières neiges commençaient à fondre grassement prenant une consistance

pâteuse, et une apparence noirâtre. Ann était rentrée couverte de cette mélasse. Et Sarah lui avait administré un sermon vigoureux. Ann avait baissé la tête, fait mine de pleurer, et finalement accusé Laura, une voisine, de l'avoir poussée dans la boue. Mensonge, évidemment, auquel Sarah avait fait semblant de croire.

La porte de la salle de bains s'entrouvrait. Michael apercevait Sarah penchée sur la baignoire, la main garnie d'un gant de crin. Elle frictionnait Ann en lui chantant un vieil air populaire, une de ces chansonnettes qu'on aime entonner les jours de remise des prix.

Michael poussa la porte. Il riait, déjà, caché derrière son masque. Ann allait crever de trouille. Sarah ferait semblant, et le supplierait de les laisser tranquilles. Le croquemitaine, à face de démon africain, serait prié de déguerpir et de rejoindre le royaume des mauvais esprits. Avant d'accéder à cette supplique, Michael tonnerait comme un dieu en colère, il rugirait, grincerait des dents, lancerait ses bras au-dessus de lui, comme de grandes pinces munies de griffes ; puis il s'en irait, à reculons, jetant une dernière pelletée de flammes en direction de ses victimes. Le jeu serait terminé.

Ann le vit entrer dans la salle. Ses yeux étaient mâchurés de shampooing, de mousse blanche parfumée à l'essence de rose. Malgré cette mousse qui la piquait, Ann ouvrit grands ses yeux, plus grandement que d'ordinaire. De vrais yeux d'effroi. Un regard terrorisé. Michael était comblé. Jamais, sa sœur n'avait eu autant la trouille. Même le jour où il s'était entortillé un serpent synthétique autour du corps avant qu'Ann ne se couche, elle n'avait pas réagi avec autant de peur panique.

Filer la trouille aux gens a toujours quelque chose de grisant. Un instant, on change de peau ; on domine tout le monde. On est souverain. Les pauvres victimes sont à votre pogne, prêtes à tout pour que vous leur fachiez la paix.

Aux anges ! Michael était fou de joie. Ann le regardait toujours. Muette. Un cri restait bloqué dans sa gorge. Tout son corps semblait paralysé. Michael avança. Sarah continuait de chantonner en savonnant sa fille, élaboussant tout autour d'elle. Elle était trempée. Et la mousse la couvrait en partie. Elle récurait littéralement Ann, toujours soucieuse, inquiète même, de la voir choper toute sorte de saloperies microbiennes. Comme beaucoup de ses concitoyennes, Sarah était obsédée par la propreté, et considérait les microbes comme l'ennemi le plus redoutable, sans doute bien plus, à ses yeux, que les Soviets que son mari traquait avec autant d'acharnement qu'elle en mettait à détruire les souches de poux et autres parasites friands de ses jolies têtes blondes.

En s'essuyant les yeux, Sarah tomba sur le visage effrayé de sa

filles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Dis-moi !

Sarah sentit une respiration derrière elle.

— Okay ! s'exclama-t-elle en se dégageant. Cette fois, Mike tu vas avoir une fessée. Ce ne sont pas des choses à faire à ta jeune sœur.

Aussitôt, elle se retourna. Ce qui l'attendait la laissa une fraction de seconde horrifiée. Deux énormes types, aux visages corrompus, grouillant d'asticots, se tenaient dans l'encadrement de la porte. L'un d'eux avait attrapé Michael, et le soutenait en l'air, en faisant pression de ses mains sur les tempes de l'enfant. Mike avait toujours son masque. Ses jambes gigotaient sous lui. Ces deux créatures ressemblaient à ce que le cinéma a popularisé sous l'expression de « morts-vivants ». Une odeur de charogne, infecte, émanait d'eux. Deux spécimens sans âge, aux vêtements trempés, déchirés, et suant de grosses gouttes de sang. Deux créatures immondes qui s'étaient introduites dans la maison. Et dont l'une serrait devant elle, entre ses mains, la tête de Michael. Sarah ne savait que dire. Y avait-il seulement quelque chose à dire ? Si ces deux choses étaient ce qu'elle croyait, la seule réaction était d'essayer de leur reprendre Michael et de fuir avec Ann.

Mais ces vermines les avaient tous bloqués dans la salle de bains, située au premier étage de la maison. La seule issue c'était la fenêtre. Encore fermée, mais que Sarah pourrait défoncer. Avant tout, il fallait récupérer Michael. Au-dessus du lavabo, se trouvaient les accessoires de rasage de John. Et parmi eux, un rasoir sabre. La seule arme disponible dans la pièce. Celles à feu étaient soigneusement entreposées en bas, dans un râtelier, à l'abri des gosses.

Vas-y ! fonce ! se murmura Sarah. Puis en bondissant, elle s'empara du rasoir sabre. Deux verres contenant des brosses à dents tombèrent par terre, rebondissant sur le sol carrelé. L'étagère s'écroula aussi. Ann se mit à hurler. Ce cri qu'elle avait conservé au fond d'elle, avait enfin réussi à sortir. Elle hurlait maintenant. Comme un chien une nuit de pleine lune. À vous glacer le sang. Sarah tremblait. Son visage était blême. Ses yeux bâillaient en dehors de leur orbite. Les deux créatures l'observaient. Elles l'avaient laissée se saisir du rasoir. Elles n'avaient pas bronché. Michael demeurait toujours prisonnier de cette étreinte qui commençait à lui écraser les vaisseaux des tempes. Ses jambes avaient cessé de remuer. Il respirait rapidement. La peur avait changé de camp. C'est lui qui maintenant grelottait, le ventre crispé par la panique. Et là ce n'était pas une comédie. Un gag de gosses, fasciné par Halloween. Ces deux êtres monstrueux étaient bien vivants. Bien réels.

Sarah sentait que son fils risquait de croupir bientôt si elle ne

passait pas immédiatement à l'acte. Ann pleurait maintenant, debout dans la baignoire, agitant la mousse rose de son bain séchant sur ses bras et sur ses jambes. Sa poitrine battait à cent à l'heure. Secousses auxquelles s'ajoutaient les sanglots, les hoquets, et des cris étouffés.

Sarah tira violemment à elle son sèche-linge, et le poussa contre les vitres de la salle de bains. Le meuble éclata la fenêtre et s'échoua quelques secondes plus tard sur le toit de l'appentis qui bordait la serre en contrebas, le pulvérisant en mille morceaux de verre.

— Lâchez-moi ce gosse, hurla Sarah.

Elle tenait le rasoir sabre devant elle, l'agitant en brefs moulinets.

— Ann ! Passe par la fenêtre, tout de suite.

La petite, sanglotante, sortit de la baignoire.

L'air froid s'engouffrait maintenant par le trou béant. Elle grelottait. Toujours secouée de spasmes. Elle obéit à sa mère, et s'approcha de l'ancienne fenêtre. Elle marchait sur des débris, s'entaillant les pieds.

Les deux monstres étaient toujours là. Immobiles. Sarah s'avança vers eux, la lame tendue accrochant la lumière. Ils la regardaient, sans ciller, silencieux.

— Qui que vous soyez, gueula Sarah d'une voix raffermie, vous allez me rendre mon fils, sinon... Sinon je vous tuerai tas de saloperies !

L'odeur des créatures devenait plus forte. Comme si leur putréfaction s'accélérait.

Sarah se trouvait maintenant à moins de deux mètres d'elles. Ann enjambait la fenêtre.

— Sauve-toi, cria Sarah en se ruant sur les créatures. Celle qui tenait Michael pressa si fortement ses mains sur les tempes du gosse qu'on entendit les os du crâne et ceux de la face se briser. Du sang mélangé à de la chair s'écoula à travers les fissures du masque. Bruit infecte, comme si l'on avait marché sur une pastèque pourrie. Sarah resta bouche bée une fraction de seconde. Horrifiée par cette scène ignoble. On venait d'écrabouiller la tête de son fils. Michael était mort. Son corps était inerte, se balançant comme un pendu au bout de sa corde. Affreux.

L'instant d'après, Sarah était saisie par une des créatures et démantelée comme un jouet, une poupée démontable.

Perchée sur le rebord de la fenêtre, Ann avait assisté à la mort de son frère, et maintenant elle voyait les créatures s'acharner sur Sarah, pareilles à des coyotes se disputant la charogne d'un cervidé. Elle vomit.

Rourke se réveilla en sursaut. Il s'était assis sur la paille, et fixait droit devant lui une vieille cheminée de pierre à moitié détruite. Son corps ruisselait. Son visage était pétrifié. Ses yeux essayaient de chasser ces images immondes qui s'étaient glissées dans son rêve.

Il lui fallut quelques minutes pour retrouver entièrement son calme. Redevenir lui-même. Effacer ce cauchemar. Des mois et des mois avaient passé depuis que la guerre nucléaire l'avait arraché à sa famille. Des mois pendant lesquels son souvenir l'avait hanté. Sarah, Michael, Ann avaient disparu. Étaient-ils encore seulement vivants ? Difficile d'en être sûr, même si Rourke y croyait dur comme fer. Les ravages de la guerre empêchaient qu'on puisse être certain de quoi que ce soit. Des centaines de millions de gens étaient morts. Les épidémies continuaient d'en emporter des milliers chaque jour, tout comme les razzias opérées par les raiders de tous bords qui écumaient les décombres du pays, pillant, massacrant, violant... Bêtes fauves que l'apocalypse avait déchaînées, comme des forces du mal.

Les ténèbres s'étaient abattues sur la planète. Et personne ne savait quand elles en seraient balayées. Les Russes occupaient le nord du pays, et devaient faire face aux troupes gouvernementales regroupées autour du président Samuel Chambers. L'espoir ne pourrait vraiment renaître que lorsque l'ennemi serait chassé du territoire. Et sa déroute ne figurait pas à l'ordre du jour des prochaines semaines.

Rourke se leva. Il faisait une chaleur suffocante dans le ranch où il passait la nuit. Il se trouvait dans l'ancien État du Nevada. Tout y avait été pillé. Les chevaux avaient été bouffés, et les bâtiments en grande partie détruits.

Il restait trois cigarillos dans son paquet. John Thomas Rourke, l'as du survivalisme, que les services action s'étaient disputés avant-guerre, s'en alluma un avec son Zippo. Ce briquet-tempête faisait partie des quelques accessoires dont il ne se séparait jamais. Il vérifiait toujours qu'il l'avait sur lui. C'était un geste machinal qui cachait un rituel indispensable.

Le soleil allait se lever. Rourke se tenait sur le seuil du ranch, en short, portant sous ses aisselles un holster croisé dans le dos, et garni de deux Detonics 45. Des automatiques de gros calibre qui s'enrayaient rarement.

Une petite brise rafraîchissante le caressa. Ce foutu cauchemar était déjà loin. Mais Rourke savait que sa femme et ses enfants risquaient de finir un jour comme dans son rêve. À la variante près que les « morts-vivants » du cinéma ne seraient aujourd'hui que

d'aimables enfants de chœur comparés aux gangs qui essaïmaient à travers le pays. Et dont la cruauté était devenue sans bornes. Et d'un raffinement aussi varié qu'infect.

Face au ranch, un vallonnement sinistre de collines pelées, arides, dépourvues de la moindre végétation. Du moins apparemment. On pouvait encore trouver de l'eau dans ces gros bulbes qu'il fallait sortir de terre, et hacher menus pour en recueillir de quoi s'humecter les lèvres.

Rourke examinait ces crêtes arrondies encore obscures lorsqu'il entendit le bruit d'un moteur.

Première chose à faire, se dit-il : dégainer un soufflant et se mettre à couvert. L'endroit n'était pas un grand lieu de passage. Trop austère, désolé. Seuls les crotales et les vautours continuaient d'y être à leur aise. Plus les hommes. Aussi mieux valait se planquer, laisser venir, que faire risette au passant, et se retrouver en carafe avec un 11.43 en travers de la gorge.

Rourke se renfonça dans l'ombre et écrasa son clope du talon. Puis il engagea un pruneau dans la chambre de son flingue.

Un instant, il revit les deux créatures s'acharnant sur Sarah. Un léger voile de suée couvrit son front. Il eut soudainement envie de faire un carton. Manière d'effacer définitivement ces images d'horreur. Ouais, un carton, sur la première cible qui se pointerait.

Une vieille jeep brinquebalante entra alors dans le corral du ranch, et cahotant sur la pierraille, se dirigea lentement, en pétaradant, vers la baraque qui avait survécu aux razzias.

Trois secondes plus tard, le chauffeur passait dans la ligne de mire de Rourke. Une simple pression sur la détente, et sa tronche aurait éclaté comme un ballon en plastic !

CHAPITRE II

La jeep s'arrêta devant le perron. Le chauffeur coupa le contact et resta un instant dans le véhicule, examinant l'édifice comme s'il essayait d'évaluer les risques qu'il courait en y entrant. Rourke ne le perdait pas des yeux. Toujours au bout de son flingue, prêt à faire mouche sur ce type sorti de nulle part et qui semblait vouloir s'installer, un temps, dans ce ranch.

Le type s'alluma une cigarette. Que se serait-il dit s'il était arrivé au moment où Rourke s'arrachait à son rêve en hurlant d'effroi ? Aurait-il mis les voiles, ou bien se serait-il précipité pour assouvir sa curiosité ? Allez savoir...

Jugeant sans doute que l'endroit était vide, le visiteur quitta enfin sa jeep. Il était de taille moyenne, sapé d'un gilet matelassé gris clair, bourré de poches, d'un pantalon de toile légère et chaussé d'une paire de santiags aux semelles éculées. Rourke remarqua qu'il ne portait pas d'arme apparente. Il avait des cheveux mi-longs, crasseux, coiffés en arrière, et une barbe de trois jours qui assombrissait son visage anguleux.

Il resta un instant près de la jeep, attrapa un sac à l'arrière, et tirant sur son clope, il grimpa les marches du perron.

Les santiags faisaient un bruit sourd sur le bois. Le type hésita encore devant la porte défoncée de la baraque. Il tendit l'oreille. Puis il se décida. Rourke le laissa entrer puis il sortit de sa cache. Son instinct lui conseilla d'aller chiper les clés qui devaient se trouver sur le contact.

Il s'approcha de la caisse, le flingue pointé vers la porte par laquelle le type était passé. Sur le contact pas de clés. Rourke se dirigea alors vers la baraque.

Il parvenait aux marches lorsque le type réapparut.

— Hé, mec, fais pas le con, dit-il en levant les bras au-dessus de lui. Si tu veux cette caisse, pas besoin de me buter, v'là les clés.

Il baissa un de ses bras, et sortit les clés d'une des poches de son gilet.

— J'ai pas envie de me faire plomber pour ce tas de ferraille. Allez, tiens attrape ça...

Il balança les clés aux pieds de Rourke.

— Qui es-tu ? demanda Rourke.

— Je m'appelle Peter Boyle, mec. J'peux baisser les bras ? T'inquiète pas. J'ai pas d'artillerie sur moi. J'ai horreur des armes à feu. J'ai jamais su m'en servir. J'suis pacifique, mec ! C'est vrai. Juré.

Boyle n'arrêtait pas de gesticuler en parlant, et il parlait comme il gesticulait. Un vrai champ électrique. Un débit de camelot.

— Approche-toi, fit Rourke.

— Okay ! Tu veux me fouiller, ça va. T'as raison. Faut jamais croire personne sur parole. Mais tu verras, j'ai pas de feu sur moi.

Boyle descendit les marches et s'immobilisa devant Rourke.

— Tourne-toi.

— Ouais, bien sûr. Je me tourne. De suite.

— Bouge plus maintenant.

Boyle tournait le dos à Rourke. John le palpa minutieusement puis il recula légèrement.

— Ça va. Baisse les bras.

Boyle fit volte-face. Toujours à gigoter comme un asticot accroché à un hameçon.

— Qu'est-ce que tu fous ici.

— Bah, tu sais, je voyage. J'ai toujours adoré les voyages. Avant-guerre, mec, j'étais photographe de presse. Voyager, c'est... ma nature, ouais, on peut dire ça. Y'a des mecs qui bougent jamais leur fion, moi mon fion si je le bouge pas, je suis un type fini.

Rourke secoua la tête, exaspéré, et grimaça.

— T'es plutôt soûlant. Parle un peu moins. Et réponds à mes questions. D'accord ?

— Ce que je fous dans ce patelin ? Tu veux savoir ?

— Oui. Et magne-toi. J'ai pas l'intention de moisir ici.

Le soleil commençait à claironner au-dessus des crêtes ocre, et les premières brumes de chaleur se hissaient vers le ciel.

— Si on se mettait au frais ?

— D'accord, concéda Rourke. Passe devant.

— De suite.

Boyle remonta les marches et pénétra dans la baraque. Il avait déjà trouvé un coin, et y avait posé son sac.

— Laisse-moi d'abord regarder là-dedans, grommela Rourke en

dépassant le photographe, le maintenant en joue. Il s'accroupit, et ouvrit la fermeture métallique du sac.

Il lança une main dedans. Il n'y voyait rien, et devait tâter le contenu. Il sentit quelque chose de rugueux, au fond, de forme circulaire, et mou.

— Qu'est-ce que c'est que ce machin ?

— Ah ! c'est un crotale.

Rourke eut un geste de recul. Sa main se replia en dehors du sac.

— T'en fais pas, sourit Boyle, il est mort. Dans ce coin, y'a que ça à bouffer.

Rourke attrapa le sac et retourna. Le serpent dégringola sur le sol. C'était un gros spécimen, trapu, que Boyle avait dû fracasser sur une pierre. Sa gueule était en bouillie. Rourke le poussa du pied, l'écarta du reste. Ce reste se constituait d'un appareil photo, un Leica, de petits bocalux en plastique contenant des pellicules usagées, et d'autres neuves ; il y avait aussi des photos tirées sur papier, des négatifs, trois bouteilles de produits chimiques pour développer les films, et quatre fioles de « tic-tac », un alcool de canne à sucre encore plus ravageur que celui de bois. On le fabriquait autrefois dans l'isthme centre-américain. On l'appelait « tic-tac » parce qu'il rendait dingue. Ce tord-boyaux fusillait des millions de neurones en moins de deux verres à liqueur. Quelques centimètres cubes suffisaient.

Le sac contenait d'autres babioles sans importance.

— Bon, ça va. Parle, maintenant.

Boyle tira puissamment sur son joint. Il engloutit la taffe entièrement, puis ne relâcha qu'une minuscule bulle de fumée.

— Je suis à la recherche d'Augusto Maderos. Un vrai fou, ce mec. On m'a dit à Reno qu'il était dans les parages. Alors j'suis venu.

— Maderos ?

— Il a formé une sorte d'armée, tu vois un truc à la Zapata. C'est plein d'indiens, de Chicanos, de cinglés comme moi. Maderos c'est une sorte de Robin des Bois. Enfin, des bois ; on le trouve plutôt dans les sierras, les défilés, les régions très sèches, arides, des endroits comme ce patelin. Voilà, je t'ai tout dit. C'est bon ?

— Ouais. Viens avec moi. Je t'offre un café. Je suppose que t'en as pas bu depuis longtemps.

Boyle se frotta les mains.

— C'est génial mec. T'es une bonne affaire. C'est ce que je me suis dit en te voyant. T'aurais pu m'expédier un pruneau, tu l'as pas fait.

Les deux hommes changèrent de pièce. Boyle avait rapidement ramassé ses affaires, et rejoint Rourke là où ce dernier avait dormi.

Rourke allumait le dessous de la cafetière. C'était une sorte de bleuet, avec cartouche de gaz, incorporé à une cafetière. Un don des services d'intendance de Green-House Creek, le siège du nouveau gouvernement des États-Unis libres d'Amérique.

Boyle s'affala sur la paillasse. Il avisa les alentours.

— C'est ta tanière ?

— Non. Je suis de passage, comme toi.

— Et où vas-tu ?

— Évite les questions.

— Oh ! sûr. Excuse-moi. Désolé. C'était juste pour parler.

Rourke prépara deux tasses en plastique et les remplit ensuite de café chaud. Il en tendit une à Boyle.

— Dis-moi, Boyle, ton Leica, il marche ?

— Je le nettoie tous les jours. Il est impec ! Tu sais, c'est mon seul bien. Et cette foutue guerre n'y changera rien : j'étais, je reste photographe, même si y'a plus un seul canard pour publier mes photos, un jour viendra, j'en suis sûr, où les marchands de papiers, et les pisse-copies reprendront du service.

— J'ai peut-être un job pour toi.

Boyle avala son café.

— Dis donc, t'es sacrément verni toi. J'avais complètement oublié le goût du café. Et même que ça avait existé.

— Veux-tu bosser pour moi ?

— Je veux rejoindre Maderos.

— Ça ne prendra que quelques jours.

— Écoute mec. Vu ta manière d'accueillir les gens, je suis sûr qu'on fait pas le même métier. J't'ai dit que j'avais pas de flingue sur moi. Et j'veux pas en avoir. Ma peau vaut p'têtre pas grand-chose, mais j'y tiens. Je veux me tirer de ce merdier.

— Tu ne risqueras rien. Je te l'assure.

— Admettons que je dise oui. Ce serait quoi ce boulot ?

— Prendre des photos.

— Quel genre ?

— Des photos de personnes. Faut aller à Ely, c'est près de la frontière de l'Utah. Ensuite on ira à Grand Junction, dans le Colorado. Tu disais que t'aimais voyager. Alors, c'est okay, ça marche ?

— Qu'est-ce que j'y gagne ? À part me faire trouer la paillasse.

— Écoute, Boyle, ton appareil m'intéresse. J'ai besoin de toi. Si tu refuses mon offre, tu m'obligeras à te piquer ton Leica. Tu ne le

supporterais pas, hein ?

— Si je comprends bien, mec, je me suis fait avoir. Je l'ai dans le cul ? C'est ça ?

— Fais pas cette gueule. Découpe donc ton boa, et fais-le cuire.

Rourke avait reçu mission de se rendre à Ely où Morrisson, le chef des services de sécurité présidentiels, croyait que des officiers supérieurs félons s'étaient donné rendez-vous dans le but de mettre sur pied une conspiration destinée à renverser Samuel Chambers. Celui-ci pensait que Morrisson poussait un peu loin le bouchon, et que la conspiration n'était qu'une chimère. Le président ne pouvait admettre que des officiers puissent comploter contre lui. Même si certains avaient, en effet, disparu, et emporté avec eux des armes, des dossiers, et des hommes, parfois très entraînés, et comme ceux du colonel Hartfield qui appartenaient à la fine fleur des troupes de choc.

Comme Chambers ne voulait rien entendre, Morrisson avait donc demandé à Rourke d'en faire la preuve.

Sans entrer dans tous les détails de cette mission, Rourke expliqua à Boyle ce qu'ils devaient faire : repérer les traîtres, établir leur culpabilité, et rentrer à la maison. Morrisson, bon prince, n'était pas allé jusqu'à demander à son « agent » de liquider cette vermine. D'autres s'en chargeraient plus tard. Lorsque Chambers aurait les pièces en main. Et plus l'ombre d'un doute sur l'existence de cette conspiration.

Boyle avait mangé son crotale sans appétit. Il imaginait aisément que cette promenade à travers les rocheuses, sous un soleil de plomb, ne serait pas une partie de plaisir. Il s'était fait avoir. Rourke avait beau dire, essayer de dresser un tableau idyllique de cette mission, il savait, lui, Boyle, que son cul allait chauffer. Il connaissait la musique. Ces années passées à grappiller des scoops au milieu des charniers humains lui avaient définitivement ouvert les yeux.

Le Salvador, le Cambodge, l'Angola, le Liban... Boyle y avait traîné son Leica. Toujours plus près des charognes. Si un « baveux » peut se tenir à l'écart du coup, et écrire ses papiers en chaussons dans une chambre d'hôtel climatisée, un « rat », lui, doit être sur place. Il doit coller son nez, son objectif, là où ça pète. Il ne peut pas tricher. Et c'est lui qui ramasse inévitablement les balles perdues. Au Nicaragua, Boyle en avait fait l'expérience. Un pruneau lui avait éclaté l'omoplate gauche. Et sans la rapidité de la Croix-Rouge locale, il y serait resté.

Ce Rourke, si patelin, venait de lui rafraîchir la mémoire. En première ligne, voilà où il voulait l'expédier. Et pour pas un rond ; aucun canard ne publierait ces photos. Au Cambodge, il avait bien failli y laisser sa peau, mais au moins il savait que ses clichés se

seraient arrachés à prix d'or. Qu'il aurait fait la couverture de *Newsweek*.

On l'avait enflé. Rourke, avec ses airs charmants, la lui avait mise en plein dedans. Et Boyle en rougissait encore. La chair du crotale lui paraissait immonde, fade, dégueulasse. Rourke, lui, installé près d'une fenêtre éventrée s'en gavait, en jetant de temps à autre un coup d'œil amusé sur Boyle, et sa mine de bouseux à qui l'on vient de faucher son bétail.

Les lourds rayons du soleil s'écrasaient maintenant sur le ranch. Boyle s'était étendu sur la paillasse. Il essayait de chançonner, d'oublier que d'ici quelques minutes il allait devoir grimper dans une Range-Rover, climatisée, chargée de carburant, que Rourke venait de garer devant la baraque et dont le moteur tournait au poil.

— Hey ! Boyle. Rapplique. On va y aller.

Le photographe maugréa, quitta sa paillasse.

Il s'alluma un pétard, et, un instant après, il rejoignait Rourke. Celui-ci avait revêtu une combinaison de cuir noir, et s'était coiffé le chef d'un chapeau de brousse camouflé.

Boyle s'approcha de la bagnole. Il aperçut à l'arrière, près des jerrycans d'essence, une flopée d'armes diverses, et des réserves de nourriture et d'eau.

— Tu comptes te servir de cette artillerie ?

— On verra bien. Allez, monte.

Rourke souriait.

— Fais pas cette tronche, merde. Un reporter comme toi devrait être ravi.

Boyle monta dans la Rover, il claqua violemment la porte derrière lui.

Rourke l'entendit aboyer :

« Pauvre con ! »

CHAPITRE III

Deux heures déjà que la Rover roulait sur une étroite bande de terre poussièrre serpentant à travers les montagnes arides du Nevada. Le climatiser fonctionnait parfaitement. Rourke conduisait, et Boyle, les pieds posés sur le tableau de bord, renâclait encore. Il ruminait contre le destin qui l'avait fait croiser le chemin de Rourke.

L'herbe qu'il avait fumée n'arrangeait rien. Boyle était complètement défoncé. Et ça se voyait.

— De toute façon, Boyle, ta caisse était à l'agonie, observa Rourke. Elle t'aurait pété entre les mains. Je me demande même si je t'ai pas sauvé la vie... Après tout, y'a pas un pèlerin dans les environs. Et ton Maderos ne se serait pas dérouté pour venir te prendre.

— C'est des remerciements que tu veux, grommela Boyle. Alors merci, mec. Et laisse-moi pioncer, maintenant.

Boyle fermait les yeux, lorsque Rourke aperçut devant lui tournoyant au sommet d'une colline une volée de vautours.

Un sale présage. Sur la crête, ils étaient des dizaines à tourner en rond. Depuis son départ du ranch Rourke n'avait rencontré âme qui vive. Ce qui, a priori, n'avait rien d'étonnant. Avant les événements, les habitants de cette région se comptaient sur un boulier chinois, alors aujourd'hui, avec ce soleil de braise, la main d'un manchot aurait pu suffire.

La route montait raide. Rourke jugea qu'elle devait passer non loin de la crête, qu'il n'avait pas besoin de se dérouter pour y jeter un œil. La dernière fois qu'il avait assisté à un pareil ballet de charognards, c'était le jour où il avait rectifié un agent russe en plein désert. Les vautours s'étaient précipités. Toujours l'estomac creux. Il avait alors enfoui le corps du type, sous un tas de pierres, pour qu'il ne finisse pas dépiauté comme une crevette par les becs pointus, voraces, et les serres acérées.

Quinze minutes s'écoulèrent avant que la Rover n'atteigne le sommet de la crête. Rourke rangea la bagnole sur le bord du chemin, et, avant de descendre, il réveilla Boyle.

— Fais gaffe à toi. Je reviens.

— Mais où vas-tu ?

Rourke ne répondit pas et s'éloigna une pétoire dans une main. La lumière était si dense, si forte, qu'en se réfléchissant, elle devenait presque aveuglante. Rourke, les yeux plissés, grimpa une pente pierreuse. Les vautours se cachaient de l'autre côté, où ils avaient atterri. Rourke savait que derrière cette colline les bestioles devaient s'en donner à cœur joie. Ce qui l'intriguait, cependant, c'était leur nombre. Une seule charogne n'aurait pas attiré autant de monde.

En dépassant la crête, il tomba en arrêt sur le spectacle effarant qui l'attendait. Dans le creux formé par deux collines, sorte de ravin, gisaient des dizaines de cadavres. Ils pourrissaient au soleil, disposés un peu n'importe comment, comme s'ils avaient été conduits ici dans une décharge, et qu'on les avait flingués ailleurs. L'odeur de leurs dépouilles corrompues s'élevait dans l'air. Les vautours les assiégeaient, les picorant, ou les déchiquetant. Façon apéritif ou plat de résistance. Il y avait des gosses, des femmes, des hommes, tous entièrement nus, et de race blanche. Rourke ne pouvait savoir comment on les avait refroidis, tellement les becs les avaient déjà ouverts, autopsiés. Les bestioles avaient sorti les viscères, et la barbaque ruisselante, juteuse de sang, ressemblait à celle qu'on trouvait, autrefois, dans les abattoirs du Kansas.

Où avait pu faire cela ? Rourke se demandait comment ces corps avaient été charriés ici, dans cet endroit désert, pour y être abandonnés aux charognards.

Il méditait, les yeux rivés sur ce charnier, lorsqu'il entendit la voix de Boyle qui criait. Elle lui rappela celle de Ann dans son rêve... Ces cris d'horreur... d'épouvante.

Il se détourna et remonta dare-dare vers la crête. La chaleur l'empêchait de courir plus vite ; elle l'étouffait. Il fallait pourtant se grouiller ; Boyle avait gueulé comme si le Diable en personne lui était apparu. Rourke lui avait promis qu'il ne lui arriverait rien. Il ne pouvait admettre que sa promesse se soit aussi rapidement envolée.

Serrant la crosse brûlante de son automatique, il dévala la pente qu'il avait gravie plus tôt, et arriva à la Rover, essoufflé, les yeux ruisselant de sueur. Boyle avait disparu. Une porte de la voiture était encore ouverte. Rourke examina les parages. Désertiques. Des collines pelées, lépreuses, se succédaient en un vallonnement monotone. Rien où l'on eût pu se cacher, disparaître. Non, seulement de la pierre, de la poussière, écrasées de soleil, terre brûlante qui chauffait comme le dessus d'un fourneau.

Où Boyle avait-il bien pu passer ? On ne disparaît pas comme ça, sans laisser de traces ! Il y avait eu les cris du photographe et, près d'une des roues, Rourke avait repéré une bobine de film que Boyle

avait dû perdre en se débattant. Boyle n'était donc pas un mirage. Un fantôme.

Le prolongement diabolique du rêve que Rourke avait fait ce matin au ranch. Le sac du photographe, à l'arrière de la Rover, témoignait de son existence.

Boyle ne s'était pas évaporé. Rourke devait le retrouver. Il s'agenouilla, là semblait-il, il y avait eu lutte. La terre était remuée. Des traces de pas se mêlaient. Les talons de Boyle laissaient de profondes empreintes, sortes d'entailles, d'échancrures dans le sol. Mais celles-ci disparaissaient soudainement. Comme si son corps avait été hissé, porté. D'autres traces restaient visibles. Des pas d'hommes pieds nus. Elles filaient vers une sorte de grande pierre disposée comme un menhir au sommet d'une butte. Prudemment, arme en main, Rourke s'en approcha. Ses oreilles étaient dressées. Il entendait à peine le battement des ailes des vautours s'élevant au-dessus du charnier. Ainsi que l'écho imperceptible d'une brise cheminant à travers ces défilés montagneux.

Rourke suivit les traces jusqu'au rocher. Devant, au sol, une énorme dalle de pierre semblait avoir été déplacée. Si cela était le cas, Boyle avait dû être entraîné sous terre. Mais par qui ? Qui pouvait donc avoir choisi cet endroit pour survivre ? Et s'y être enterré ?

Rourke s'était accroupi sur la dalle et la caressait d'une main lorsqu'il ressentit un choc violent sur le crâne. Il résista une seconde aux brumes de l'évanouissement, puis il s'affala sur la pierre brûlante. Et perdit connaissance.

La pièce était éclairée par une petite lampe à graisse. Le sol dallé diffusait une chaleur supportable. Des poutres étayaient le toit terreux. Boyle adossé au mur examinait l'endroit se souvenant d'un reportage qu'il avait fait pour un magazine américain sur les habitats traditionnels indiens, il croyait reconnaître là celui des Hopi. Il n'en était pas sûr. On l'avait amené ici, tout comme Rourke, inanimé, et depuis personne ne lui avait expliqué les raisons de cet accueil mouvementé. On les avait enfermés. Sans plus d'explication. Rourke, étendu sur les dalles, était toujours sonné. Un peu de sang avait séché sur son crâne, où une bosse avait poussé comme un champignon.

Boyle attendait que Rourke s'éveille. En patientant, il se mit à jouer de la guimbarde. Quelques minutes s'écoulèrent, puis Rourke commença à grogner. Il émergeait du coma. Il se rétablissait lentement, un peu gauchement, maladroitement, et parvint finalement à s'asseoir.

Le photographe le regardait un peu fixement.

— Où sommes-nous ? balbutia Rourke.

— On est dans un temple souterrain. P't'être bien Hopi. J'en suis pas sûr.

— Tu leur as parlé ?

— Non, je n'ai pas encore eu ce privilège. Mais je te remercie de m'avoir fourré dans ce merdier.

Rourke avisa une petite porte en bois.

— C'est fermé à double tour, mec !

Rourke baissa les paupières. Le coup qu'il avait pris sur le crâne l'élançait. On avait dû l'assommer avec une pierre car de la peau sur son cuir chevelu avait été arrachée ; l'endroit avait saigné.

Comment avait-il pu être surpris de la sorte ? Il n'avait pourtant vu personne ni entendu le moindre bruit.

Comme Boyle continuait de jouer de son instrument, Rourke lui demanda de la fermer. Les vibrations résonnaient sous son béret, et ajoutaient à sa migraine.

— Okay, mec. D'accord, je la ferme, maugréa Boyle. Mais, un conseil, sors-moi de là, vite fait. Et sain et sauf.

— On essaiera. Faut d'abord que nous sachions à qui nous avons affaire.

— Des Indiens, j'en suis sûr.

— Admettons, mais ça ne nous dit pas si ces Indiens sont ou non anthropophages ?

Le visage de Boyle s'assombrit.

— Tu déconnes... On va pas finir dans la tambouille d'un chef indien ?

Rourke haussa les épaules.

— Et pourquoi pas ? Toi qui aimes tant voyager, je suppose que t'as déjà vu des êtres humains se délecter de leurs semblables ? Moi, ça m'est arrivé. Et y'a pas si longtemps.

— Bah ! c'est des histoires. Tu cherches à me mettre les foies.

— Comme tu voudras Boyle.

Un peu plus tard, la petite porte en bois, solidement amarrée aux parois de granit, s'ouvrit. Un énorme molosse à la peau cuivrée entra. Une longue natte de cheveux noirs lui tombait entre les deux omoplates. Il avait des pommettes saillantes et un nez acéré comme les griffes d'un tigre.

À la ceinture, glissée à l'intérieur de son pagne, il avait un des .45 de Rourke.

Il avança de trois pas dans la pièce. Les jambes écartées, les bras noués sur la poitrine, il jaugea les deux captifs. Ses yeux suaient de

haine. Ce type portait la mort en lui, comme un bourreau. Même figure fermée, même odeur rance émanant de sa personne.

Après un bref silence, il cracha son venin, sous forme d'invite à le suivre. Rourke et Boyle se levèrent. Ce dernier se croyait tiré d'affaire. Il jeta à Rourke un sourire évocateur. Entendu. *« Ça y est. Ces pingouins vont nous lâcher les basques. »*

Boyle allait un peu vite en besogne. Et vendait, comme on le dit la peau de l'ours avant même... On connaît la suite. Rourke resta placide. Mais se refusa à jubiler. La tronche de l'Indien n'était pas celle d'une baby-sitter regorgeant de tendresse.

Suivant leur guide, les deux captifs remontèrent un long couloir creusé dans le granit, et éclairé par des torches. Rourke eut l'impression de parcourir une termitière. Une de ces galeries ouvertes par ces insectes besogneux se mettant ainsi à l'abri des calamités naturelles et de leurs prédateurs. Là, ces galeries avaient été construites par des hommes. En plein désert.

Après ce couloir, on dévia, descendit une sorte d'escalier en colimaçon, et déboucha dans une vaste pièce où des femmes travaillaient. Rourke se souvenait de cette cité enterrée sous un majestueux piton rocheux, dans la réserve de Yellow Stone, en plein Montana. Il s'agissait d'un mauvais souvenir. Un vieux fou se prenant pour Dieu avait eu l'idée de bâtir une ville souterraine. Il avait fait croire à une bande de naïfs que l'avenir de l'Humanité se forgerait dans les abysses terrestres. Que plus aucune civilisation ne pourrait survivre en surface. Tout s'était terminé par un massacre incroyable. Et la pendaison du gourou cinglé.

Les femmes qui tressaient des vêtements, pilaient des aliments, ne portèrent aucun regard sur les captifs. Comme si ces deux types étaient des démons et que leur seule vue pouvait les faire accoucher de monstres.

Le guide s'arrêta avant de quitter cette grande pièce, se retourna vers Rourke, et lui fit signe du menton d'avancer. De passer devant.

La galerie maintenant descendait abruptement, étroit chemin bordé de pierre, où les pas résonnaient bruyamment.

Leur filant le train, l'Indien avait amorcé son pétard et tenait en joue Rourke et Boyle. En approchant d'une porte au sommet arrondi, l'écho d'un roulement de tambours s'entendit. Il parvenait de derrière cette porte en bois. Boyle avait perdu confiance. Son estomac se pressait. Broyant les chairs, dans un magma acide. Son ulcère s'était rouvert. Et Boyle salivait au point de faire des bulles.

La porte s'ouvrit au moment où Rourke l'atteignait. La première chose qu'il vit ce fut un corps attaché par les pieds, suspendu au

plafond, qui gigotait au-dessus d'un panier d'osier tressé. La pièce était ronde. Tout autour des hommes arborant des masques faits de plumes collés à de l'argile verte qui leur recouvrait le visage. Au milieu du cercle, le type pendu par les pieds, entièrement ficelé, avait été bâillonné. Des deux côtés de la porte, trois joueurs de tambours battaient la mesure. Tempo strident, monotone, ressemblant à ces airs guerriers qui précèdent toujours dans les westerns la scène de carnage. C'est ainsi que l'on sait que la victime va crever ou que le héros avale sa dernière bouffée d'oxygène.

Ce fut le déclic pour Rourke. Boyle, derrière lui, était littéralement effrayé. Lui qui s'était tiré de toutes sortes de mauvais pas allait finir ligoté à une corde, offrande humaine, sacrifiée au nom de la magie d'une petite tribu indienne revenue aux charmes primitifs de sa sauvagerie. C'était vraiment trop con de clamser ainsi. Boyle s'en serait arraché les tripes de rage. L'Indien à face de bourreau le poussa contre Rourke. Les tambours s'étaient tus.

— Dis donc, John, chuchota Boyie. C'est quoi ce panier par terre ?

— Au choix : un crotale, une veuve noire, des fourmis rouges.

CHAPITRE IV

La cérémonie pouvait commencer.

Rourke et Boyle avaient été contraints de s'agenouiller par terre, sur les dalles de pierre, tandis que les tambours avaient repris leur musique monotone et qu'un type, sorte de grand manitou, de sorcier d'opérette, avait quitté le cercle pour s'approcher du pendu. Il tenait dans une main un grand bâton, l'inévitable crosse, et en frappait le sol au même rythme tramant des tambours.

Le pendu était lessivé de gigoter. Depuis un instant, il avait renoncé. Sa tête se trouvait juste au-dessus du panier. Le sorcier se mit à ânonner des paroles dialectales, sans presque défaire les lèvres. À peine les entrouvrirait-il. Les autres de son clan sautillaient sur place, sorte de danse chaloupée, où l'on se trémousse, sans plus.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis le sorcier leva sa crosse. Le silence s'abattit instantanément. Les Indiens formant le cercle cessèrent de se dandiner sur place. Boyle frissonnait. Tout ce guignol n'était qu'une répétition. Leur tour viendrait ensuite. Les Dieux sont affamés. Et si on les avait conduits ici, ce n'était pas pour y faire une simple figuration.

Boyle serra les poings et les pressa contre sa poitrine. Il essaya de se souvenir d'une prière. Cela faisait des années, trente peut-être, qu'il n'avait pas songé à s'en remettre à la providence divine. Il commença à se confesser.

Au même moment, le sorcier faisait sauter le couvercle du panier. On entendit un sifflement strident, aigu, puis le crotale se jeta sur sa proie, lui plantant ses crocs en pleine figure. Le pendu se mit à gigoter au bout de sa corde. Ses yeux s'ouvrirent de frayeur, puis la douleur atroce faillit les éjecter de leur orbite. Comme des boules de billard.

D'un geste rapide, et assuré, le sorcier attrapa le serpent par la queue et lui fracassa le crâne par terre. Un seul coup suffit. L'animal retomba inerte par terre, sans vie, tandis que sa victime entamait les derniers arpents terrestres le guidant vers les cieux célestes. Là où règnent les Dieux. Les tambours reprirent ; les Indiens recommencèrent à sautiller. Ils accompagnaient l'âme du damné. Ils

lui ouvraient le chemin. Boyle avait gerbé devant lui. Des restes de crotale justement. Celui qu'il avait fait cuire au ranch. Rourke songeait à ces cohortes d'ethnologues ou autres anthropologues bien-pensants intarissables sur les coutumes primitives, qui ne manquaient pas autrefois de reprocher à la civilisation blanche d'avoir sorti l'Homme de son ornière tribale. Belles âmes, jolies consciences, qu'auraient-elles dit en voyant ce pauvre type se faire labourer la gueule par les crocs venimeux d'un *ratslesnake* ? L'offrande au Dieu-Serpent était servie. Restait à la digérer. En cas de boulimie, on pouvait encore compter sur Rourke et Boyle. Pas vrai.

Le corps du pendu échoua par terre. Un Indien muni d'une hache s'acharna alors à lui couper la tête. Celle-ci était boursouflée. Le venin l'avait fait gonfler et rendu violacée. La morsure la déformait monstrueusement. Et l'autre continuait à cogner dessus. Il parvint finalement à la séparer du corps. Le sol ruisselait de sang.

La musique devenait plus mélodieuse. Étrange. Un peu ambiance piano-bar. Heure du cocktail. La tronche du pendu subissait maintenant une autre mutilation. L'homme à la hache avait dégainé un énorme couteau et creusait dans le crâne du pauvre type qu'il avait défoncé. Il tripatouilla dedans un moment puis en extirpa le cerveau. Boyle avait littéralement blanchi. Rourke, lui, essayait, si l'on peut dire, de garder sa tête. Malgré ce charcutage dégueulasse, répugnant. La cervelle du type avait filé dans une bassine de terre, tandis que le sorcier enfonceait maintenant dans ce crâne écervelé, la tête du crotale. Principe des vases communicants. Le serpent prenait forme humaine. Son esprit habitait le corps du pendu.

Une fois achevé ce transfert d'organes, le sorcier se replaça au centre du cercle. L'homme à la hache, le « chirurgien », vida la dépouille du pendu. Le sorcier tenait dans ses mains la tête d'homme au cerveau de crotale et l'exhibait à la cantonade. Comme un trophée de chasse. Les tambours sonnaient la charge. Rythme très rapide, échevelé. Les autres figurants dansaient en se tortillant. Le sacrifice avait eu lieu. Le Dieu-Serpent devait savourer ce bel ouvrage. L'ambiance devint alors frénétique. Les chants se succédaient ; la tête passait de main en main, véritable objet de vénération. Lorsqu'elle eut achevé son tour, qu'elle eut parcouru chaque maillon du cercle, le sorcier la posa par terre, au centre, et se prosterna.

Boyle s'était évanoui. Sa face trempait dans son dégueulis. Le molosse planté derrière lui n'avait pas bronché. Rourke aurait aimé qu'il se penche sur Boyle. Il lui aurait alors subtilisé son flingue. Il n'était pas question de finir comme le pendu. Avec une tête de crotale en guise de cerveau. Pour lui, l'affaire était entendue. Il vendrait chèrement sa peau. Et n'en ferait cadeau à personne.

Le sorcier acheva son office en rangeant la tronche farcie au serpent dans le panier en osier. Puis il clôtura la cérémonie et renvoya ses ouailles à leurs besognes respectives.

Un bref brouhaha s'ensuivit. Lorsque la salle fut enfin vide, le molosse attrapa Boyle par le cou et le remit sur pied. Puis il le conduisit avec Rourke jusqu'au sorcier.

Boyle encore groggy manqua de s'étaler en glissant sur le sang gluant qui recouvrait deux dalles de pierre au centre de la pièce. In extremis, Rourke le rattrapa par le bras. Le sorcier était assis par terre, sur un tapis, s'allumant une pipe de chanvre, en cajolant du regard la corbeille en osier qu'on avait posée près de lui.

— Asseyez-vous, messieurs.

Boyle en profita pour se laisser choir. Ses jambes molles se dérobaient sous lui. Rourke toisa d'abord l'Indien avant de s'asseoir.

— Qu'êtes-vous venus faire ici ?

— Vous êtes immondes, dégueulasses. Pauvre con. Vous croyez p't'être que j'ai envie de dégoiser avec une ordure dans votre genre ?...

— Tais-toi, Boyle.

— Ce que nous faisons, nos croyances, ne vous regardent pas. Vous n'avez pas de leçon à nous donner. Cette terre n'est plus qu'un désert radioactif. Des millions de gens sont morts. Justement pour n'avoir rien respecté. Et vous venez me jeter vos injures au visage !

— Ce que tu fais, sale enfoiré, c'est peut-être mieux ?

— Nos ancêtres ont toujours respecté les Dieux. On leur doit tout, l'eau qui coule ensemencant la terre, le soleil qui fait germer les pousses, les animaux dont nous nous nourrissons. Ils ont créé l'Homme. Et ils tolèrent sa présence. Tolèrent rien de plus.

— Et ce pauvre type que vous avez charcuté comme d'ignobles bouchers ! Qu'avait-il fait ?

Boyle était à cran.

— Cet homme ne méritait pas de vivre.

— C'est vous qui en décidez, intervint Rourke.

— Cet homme a tué des femmes, des enfants... Il était cruel, fourbe, couvert de sang. Nous l'avons châtié. Et avons rendu son âme aux démons.

Rourke regardait l'Indien, réprobateur, mais curieux.

— Parle-nous de cet homme.

— Il y a trois lunes, des hommes sont passés sur cette route. Un convoi militaire... C'était la nuit. Nous avons donné à manger à des

femmes, des enfants épuisés, qui marchaient, traversaient ces montagnes... Ils ont dormi plus haut, derrière la crête...

Là où se trouvait le charnier, nota Rourke.

— Les militaires sont arrivés ; ils étaient ivres. Alors ils ont violé les femmes, les enfants, tué tout le monde. Nous n'avons rien pu faire. Nous sommes pauvres en armes et en hommes. Notre clan, notre tribu, ne peut sacrifier l'un des siens. Nous sommes aussi fragiles qu'une mare d'eau en plein soleil.

Le sorcier tirait lentement sur sa pipe. Il regardait tantôt Rourke, tantôt Boyle. Il s'adressait à eux comme un sage, en homme paisible.

— La nuit s'est éteinte, et avec le renouveau du jour, nous sommes allés voir... Et, croyez-moi, ce que nous avons découvert était vraiment horrible. Des dizaines de morts, ces femmes, ces enfants que nous avons nourris la veille. Ils étaient tous morts, parfois atrocement mutilés...

Rourke sourcilla. Le sorcier s'émouvait un peu tard. À peine quelques minutes plus tôt, il faisait arracher sa tête à un homme, qu'il farcissait ensuite avec celle d'un crotale...

— Ces gens étaient trop nombreux pour que nous les enterrions et puis les aigles doivent manger eux aussi.

— Et le type, le pendu ?

— On l'a trouvé ivre, endormi au soleil. Il était l'un des leurs.

— Et nous ? enchaîna Rourke. Pourquoi nous avoir enlevés ? Assommés ?

— Nous avons cru que vous étiez venus le récupérer. (Il jeta un coup d'œil sur la corbeille en osier.) Et puis en fouillant votre voiture, on a compris que vous étiez innocents. Au moins de ces crimes...

— Encore une question, fit Rourke. Pourquoi nous avoir fait assister à cette cérémonie ?

— Pour que vous sachiez que notre justice vaut bien celle des autres. L'Homme blanc a cessé de régner sur ces territoires, aussi qu'il sache que les « fils du soleil » y ont vécu avant lui et qu'ils respectent le Bien comme ils combattent le Mal. Vous êtes libres. Anko va vous ramener en surface. Mais nous allons devoir vous voiler la face. Personne ne doit savoir où nous vivons. Vous aurez les yeux bandés.

Le sorcier prit congé, il sortit de la pièce, par une porte dérobée, laissant Rourke et Boyle aux mains de Anko.

Quinze minutes plus tard, ils retrouvaient la Rover. Anko rendit son automatique à Rourke, puis il attendit que la voiture ait disparu derrière la colline pour retourner dans son terrier.

Ely se trouvait à soixante-quinze kilomètres. Une route goudronnée succédait à celle poussiéreuse des montagnes. Boyle s'était allumé un joint. Il se demandait si sa prière avait été exaucée. Il se promettait de consacrer dorénavant une minute par jour à ce Dieu miséricordieux qui venait de lui sauver la vie.

Les commentaires de Boyle amusaient Rourke, tout comme cette piété toute fraîche. Rourke avait accéléré. La voie n'était pas endommagée, et leur voiture la seule à l'emprunter. Du moins jusqu'à ce qu'il repère droit devant lui une colonne motorisée apparemment arrêtée sur la route.

Rourke pila. La Rover laissa quelques pelures de gomme sur l'asphalte, avant de s'immobiliser. Boyle alla frapper le pare-brise, cul par-dessus tête.

— Merde ! gueula Boyle, avachi par terre, sous le tableau de bord. Qu'est-ce que tu fous ?

Rourke avait attrapé une paire de jumelles, et ouvert sa portière. Le moteur continuait de tourner. Il descendit de la Rover, la contourna, et se posta devant, fessier posé contre le capot. Il regarda alors dans ses jumelles. Il était trop éloigné de la colonne pour reconnaître les hommes, mais une chose était sûre, ces uniformes étaient ceux de l'unité spéciale du lieutenant-colonel Hartfield.

Celui-là même qui avait essayé de le buter, quelques semaines plus tôt, parce que Rourke s'était opposé à ses méthodes d'interrogatoire. Celui que Chambers avait radié des cadres de l'Armée.

Boyle, bouteille de « tic-tac » en main, avait rejoint Rourke.

— Alors tu m'expliques ou merde ? Après tout, on bosse ensemble, non ?

— Ces types, Boyle, c'est la pire merde qu'on ait jamais eue dans ce foutu pays. Et ce sont des nôtres. Avec eux, va falloir être très, très malins, et faire sacrément gaffe.

Rourke lui passa les jumelles.

— Pas question d'aller s'y frotter. Pas ici, en plein désert.

Rourke alluma un cigarillo pendant que Boyle faisait connaissance avec les hommes de Hartfield.

— Ils vont sans doute à Ely. C'est là que tu entreras en piste, mon petit père.

— C'est à ces enfoirés que je devrais tirer le portrait ?

— À leurs chefs.

— C'est con mais ça me fait mouiller. Tu vois, ça me rappelle la belle époque. Quand on risquait un pruneau pour informer les tas de

viande séchée qui minaudent au pays.

Rourke chipa la bouteille de « tic-tac » à Boyle. Et en avala un gorgeon.

— Tape pas trop là-dessus, Johnny. Ce tord-boyaux peut te rendre siphonné, en moins de deux, sans même que tu t'en aperçoives.

— J'sais pas ce que je ferais sans toi, Boyle.

— C'est ce que j'arrête pas de me demander depuis ce matin.

Les deux hommes se regardèrent, échangèrent un sourire complice, puis ils topèrent.

Autour d'eux, la bise était devenue venteuse, et des broussailles filaient en travers de la route. Au loin, le ciel s'était obscurci. Un orage se préparait. Devant, la colonne motorisée avait redémarré. Et prenait la direction d'Ely.

Rourke avait ferré un gros poisson, restait plus qu'à lui porter l'estocade... Facile à dire.

CHAPITRE V

Ely n'avait pas trop souffert, située loin des grands centres stratégiques que les ogives soviétiques avaient rasés en priorité. Même les bandes de motards sauvages s'étaient presque appliquées à ne pas la détruire.

Ancienne ville de cow-boys, enchâssée entre sept collines, au fond d'une vallée, Ely était tracée au cordeau. Sa rue principale comptait de nombreux commerces, de bars, dont le *Lyon's War*, qui bizarrement demeurait ouvert. Au bout de cette rue, vers l'est, s'élevait l'hôtel de ville, bâtiment de quatre étages, en pierres grises, aux fenêtres garnies de balcons. La caserne des pompiers se trouvait tout à côté, près d'un parc de jeux au centre duquel se dressait la statue d'un certain Omar Ben Houd. On ignore souvent que le Far West américain a connu dans ses années glorieuses une effervescence ethnique inimaginable. Des gens venant de tous les coins du monde se croisaient sur les routes de Californie. Parmi eux, des commerçants arabes, et des chameliers amenés jusqu'ici en raison du désert. Ce Omar était l'un d'eux. Il avait contribué à construire cette cité, et en était même devenu l'un des premiers édiles au début du siècle. Omar en tenue bédouine trônait donc au milieu des attractions et des parterres fleuris de la ville d'Ely.

À l'ouest, le collège. Bâtiment moderne aux larges baies vitrées que les vandales avaient tout de même saccagé. Des habitations pavillonnaires, des lotissements, des parcs, un golf, deux bowlings, un terrain de football entouré de quelques gradins en bois, une piscine... Le tout dans un état de conservation exceptionnel. Ely avait échappé au carnage.

Cependant, la vie n'y était pas rose pour autant. Les retombées radioactives avaient laissé des traces, surtout sur les enfants ; la nourriture et l'eau potable posaient des problèmes cruciaux, quotidiens, qu'on ne réglait pas si facilement. Ely possédait une autre particularité. Sur son site avait été construite une centrale thermique éolienne qui lui permettait par ces temps de ruine générale de continuer à produire de l'énergie.

À cinq heures trente du matin, la colonne motorisée du lieutenant-

colonel. Hartfield pénétra dans la cité, et cerna l'hôtel de ville entièrement déserté à cette heure matinale.

Hartfield avait prévu d'y installer son QG en attendant que les autres officiers conviés à cette réunion secrète le rejoignent. Il devait se charger de leur sécurité. Ely serait interdite à toute personne non invitée tant que ce sommet séditieux n'aurait pas achevé ses conciliabules.

Hartfield entra dans le bâtiment aux pierres grises. Dans son sillage, une escouade de sous-officiers aboyant des ordres aux hommes de troupe. On devait neutraliser la ville. Rassembler sa population, faire main basse sur ses réserves, interrompre d'éventuelles communications avec l'extérieur. Ely, ville fantôme, voilà ce qu'on attendait d'elle. Il fallait la soumettre, la rendre muette. Ce que Hartfield n'avait pas encore dit à ses officiers, c'est qu'il n'entendait pas laisser derrière lui des centaines de gens capables de renseigner les services de Green-House Creek. Et qu'en conséquence la population devait être détruite, entièrement anéantie, après leur départ.

Hartfield se choisit le bureau du maire. Une grande pièce bien rangée aux murs couverts de cadres, dont un garni d'un portrait de John Fitzgerald Kennedy enveloppé dans un drapeau américain.

En entrant dans la pièce, Hartfield aboya en direction de son aide de camp :

— Enlevez-moi cette fiote du mur. Je ne veux pas voir de pédale autour de moi.

— À vos ordres, colonel, répondit dare-dare le major Williams.

Williams, grand type baraqué, au visage suturé, aux paluches aussi larges que des palmes d'homme-grenouille. Bientôt quarante ans, issu d'une famille modeste du Wisconsin, ancien mercenaire, et tueur à gages de la mafia. Williams vénérât les écoles de police d'autrefois où l'on formait les escadrons de la mort sud-américains. Sur la question, il en connaissait un rayon. Et pour cause ! Williams avait travaillé au Salvador pour la *Mano Blanca*, pendant des mois, avant même l'élection de Reagan.

Williams décrocha le portrait de Kennedy, et le glissa sous son bras. Il portait sous l'autre aisselle, dans un étui marron, un Magnum 357.

Hartfield, qui avait contourné le bureau du maire, se laissa tomber dans son fauteuil. Il sortit de sa vareuse un cigare, le frotta sur son oreille, et avec son briquet-tempête l'alluma. Williams se tenait devant lui, silencieux.

— Vous allez, major, me dégoter ceux qui dirigent ce patelin. Harney en a la liste. Amenez-les ici, et que nos gars bouclent ce

patelin. Vu ?

— Parfaitement, colonel.

— Faites-moi apporter de quoi bouffer. Et une bière.

Williams salua son chef, et sortit.

Jack Counihan remua dans son lit. Laura, sa femme, s'était levée, et regardait par la fenêtre. Elle voyait dans la rue des soldats en tenue camouflée courir de maison en maison, les investir, et aligner les gens dehors, en simple appareil, sous la menace de leurs armes.

— Jack, réveille-toi, fit-elle en passant un polo et en enfilant un jean. Lève-toi, bon sang. C'est un vrai charivari dehors.

Counihan grommela en se tortillant sous les draps. Ancien prospecteur minier, il avait échoué dans cette ville au service de la voirie, et, finalement, avait été promu chef de tous les services techniques de Ely à la dernière élection, celle qui avait précédé le clash atomique.

— Qu'est-ce qui te prend ? marmonna-t-il en ouvrant les yeux.

Il récupéra le réveil sur la table de chevet.

— Laura, il est à peine six heures...

— Bouge tes fesses et viens voir.

En maugréant, Jack se leva. Il était de très grande taille, assez joli garçon, petite gueule de play-boy ayant fait fortune dans l'industrie des préservatifs.

Jack rejoignit Laura près de la fenêtre. Le mot « charivari » de sa femme était en dessous de la réalité. On fouillait toutes les habitations, et certains hommes n'obéissant pas assez rapidement aux ordres recevaient leur salaire en coups de crosse. Des femmes, séparées de leurs enfants, criaient, se débattaient, essayaient de fuir, mais sans résultat. Les hommes en tenue camouflée commando ne se laissaient pas prendre aussi facilement en défaut.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

Jack était atterré du spectacle qu'offraient ces scènes de ratissage effectuées par des soldats américains ! La dernière fois où Ely avait eu à souffrir remontait à trois ou quatre mois lorsqu'une bande de tueurs à motos avaient tenté de faire main basse sur la ville. La milice municipale leur avait sèchement coupé les ailes, et le cimetière avait dû agrandir sa fosse commune pour y enterrer ces nouveaux clients avec leurs bécanes. Jack avait supervisé l'opération. Le cimetière ne dépendait-il pas de ses services ?

— Faut se barrer d'ici, commenta Jack en s'habillant vite fait d'un

pantalon de toile et d'une chemisette. Il ramassa son 38 Spécial Police, le glissa dans sa ceinture, et confia à Laura son riot gun qu'il avait rangé dans la penderie de leur chambre à coucher.

Jack chaussa une paire de rangers. Il s'apprêtait enfin à sortir de sa chambre, à rejoindre Laura lorsque celle-ci se mit à crier. Il l'entendit hurler dans la cuisine. Jack avait prévu cette situation. Et fonça dans la salle de bains, fermant la porte derrière lui, en abaissant le loquet du verrou. Il grimpa sur le rebord de la baignoire, poussa le fenestron et se faufila dans l'étroit boyau. La salle d'eau donnait sur une impasse. Jack parvint péniblement à s'en extraire et se laissa tomber trois mètres plus bas.

L'impasse était semée d'ordures, de déchets, pour la plupart provenant du garage du vieux Chen, d'origine cheyenne, qui s'était occupé jadis d'une feuille de chou locale destinée à ses « frères de sang », et que le conseil municipal subventionnait en sous-main. Chen était une figure sympathique, une forte tête, grand buveur de mezcal par-devant l'éternel, cent fois guéri de ses chaudes lances à répétition.

Jack se réfugia naturellement chez lui. Il emprunta une petite porte en tôle ondulée, et s'enferma dans le garage. Une odeur d'essence et de cambouis empestait l'air. Un air confiné rendu plus exécrable encore par la chaleur moite qui transformait l'endroit en étuve.

Jack se promena prudemment au milieu des carcasses de bagnoles. Puis un bruit l'arrêta. Une sorte de grognement. Jack sortit son Spécial Police. Par prudence. Ou pure folie. Quelle chance avait-il de s'en tirer vivant, seul qu'il était face à ces escouades d'hommes de troupe qui investissaient la ville, avec un professionnalisme redoutable. Pas beaucoup, pour ne pas dire, aucune !

Le grognement ressemblait en fait à un ronflement. Jack s'en approchait. Il avait traversé le garage, pataugeait dans la mélasse et faillit se ramasser à plusieurs reprises.

Il se tenait maintenant près d'une antique Chevrolet posée sur un élévateur. On lui avait ôté les deux roues de l'essieu avant. Jack la contourna, et tomba en arrêt sur Chen, étendu dans cette merde, complètement sonné par l'alcool. Il s'agenouilla près de l'Indien, et le secoua jusqu'à ce que celui-ci ouvre les yeux. Il déversait sur Jack une haleine de poivrot, fétide. Il regarda son visiteur un peu hébété, puis il marmonna :

— Qu'est-ce que tu fous là ?... C'est une propriété privée.

— Lève ton cul, sale ivrogne. Ely est pleine de visages pâles qui en veulent à nos scalps.

— Tu me charries, hein, Jack ?

Jack l'attrapa sous les épaules et le tira en arrière, le levant progressivement. Chen pesait un bon poids. L'on sait qu'un type beurré est plus lourd à soulever qu'un DC 10 truffé de chars d'assaut.

Une fois dressé sur ses guibolles, Chen tituba un instant avant de chasser de son esprit comateux les dernières vapeurs de mezcal qui lui mangeaient la cervelle.

— C'est quoi cette connerie ? fit-il d'une voix plus clair. Moins ânonnante.

— J'en sais rien. Mais la ville est envahie. Des gars ont arrêté toute la population. Laura s'est fait prendre. J'ai pu m'en tirer de justesse. Mais ils vont pas laisser un mètre carré non visité. Je t'en fiche mon billet.

— Faut se barrer alors ?

— On n'a pas le choix.

— Par-derrrière...

— Ta moto marche toujours ?

— Évidemment. Elle est là, réservoir plein.

— Je vais conduire. Tu monteras à l'arrière. Va ouvrir la porte du garage.

L'Indien se dirigea vers une porte en bois éclatée. Il passait son temps à tirer dessus avec son fusil de chasse. Jack descendit la bécane, une grosse Honda enduro, de sa béquille, la poussa jusqu'à Chen. La porte s'ouvrit en grinçant sur ses charnières.

Jack se posa sur la selle, abaissa le cric, et démarra l'engin.

— Monte, Chen. Vite.

La roue arrière chassa. Elle dérapa, remuant la poussière, et s'engagea dans une étroite ruelle conduisant vers le stade de football. Jack fonçait. Chen s'accrochait à lui. Il y avait au bout de cette voie une autre artère plus large celle-là. Les deux fuyards en approchaient, lorsqu'un camion militaire pila brusquement. Une flopée de types en tenue camouflée en jaillirent et posèrent le genou à terre en visant les deux motocyclistes.

Jack freina. La roue avant se bloqua. Puis la bécane vira, et repartit dans l'autre sens. C'était de la folie. Cette fuite ne les mènerait nulle part. Là, la Honda se dirigeait vers l'hôtel de ville.

Sur le siège, à l'arrière, Chen éclatait de rire. Un de ces rires qui dénotent un état d'inconscience totale. Un rire de type siphonné, celui d'un cow-boy, à cheval sur une mégabombe nucléaire, hilare à l'idée d'aller s'écraser avec sur Moscou... Ce cow-boy de Stanley Kubrick, cet émule du docteur Folamour. Chen était comme cinglé. Il braillait des mots indigènes, entrecoupés de jurons yankee. Jack avait renoncé à le

faire taire. Après tout, c'est lui qui l'avait embarqué dans cette galère. Chen avait bien le droit de se boyauter comme un dingo, même si les balles s'écrasaient autour d'eux, et que face à la bécane apparaissaient des véhicules cernés de commandos qui les mettaient en joue.

Une manière comme une autre d'accepter l'inacceptable : la mort.

Jack accélérât. Il avait décidé de finir en beauté lui aussi. En allant percuter l'un de ces camions, et de péter avec. Chen apprécierait sûrement. À fond les gaz, Jack approchait du grand saut. L'idée qu'il allait crever ne lui soutirait aucun frisson. Bizarre. Il est vrai qu'il en avait vu depuis deux ans. Depuis que ce foutu monde avait pressé sur les gâchettes nucléaires !

Chen riait toujours. La vitesse. Cette situation étrange. Lui le valeureux fils de Cheyenne se présenterait bientôt devant ses ancêtres. Sa bravoure en ferait un héros. Sûr. On vénère les types qui en ont. Et qui les portent en guise de drapeau.

Mais le destin était plus vicelard. Une balle creva la roue avant de la moto. Jack en perdit le contrôle. La bécane se coucha sur le côté, fusa sur le sol, tandis que ses passagers étaient éjectés, et acheva sa course folle contre un camion militaire. Les camouflés qui l'entouraient désertèrent. Ils mirent les voiles. Sage précaution.

En heurtant le véhicule, la moto explosa. Réaction en chaîne, elle fit sauter le camion à son tour. Des morceaux de ferraille se répandirent partout dans les environs. Une énorme colonne de fumée noirâtre s'éleva au-dessus de la carcasse. Le souffle balaya quelques tireurs isolés qui n'avaient pas eu le temps de se mettre à couvert. L'un de ces types s'embrasa. On le vit courir un instant puis il s'affala sur la chaussée, et y acheva de se consumer.

En se relevant, Jack entendit le déclic d'une arme. Un gros mec, cramoisi, à la face de bouledogue, lui adressait un sourire carnassier. Il tenait dans une de ses grosses mains carrées un stakeout calibre 20, le plus petit modèle de fusil à pompe équipant les services de police. Une arme meurtrière. Et expéditive.

— Petit futé, on va s'occuper de toi, rumina le sourire carnassier. On va te confier à Tony. Tony Riviera. Tu vas voir. Il va te corriger.

Tony Riviera ? Jack ne pouvait savoir qu'il était l'un des pires tortionnaires du *Departemendo de investigaciones de la Policía*. Après quinze années de bons et loyaux services à la solde du dictateur paraguayen. Un mec abject, ignoble, qui, disait-on, n'aurait pas hésité une seconde à mettre un nourrisson dans un four à micro-ondes pour faire avouer à sa mère que la terre était carrée. Juste pour le plaisir.

Jack ne savait rien de ce Tony. Aussi, il sourit au gros con qui lui braquait son soufflant sur la tronche.

CHAPITRE VI

Boyle feuilletait un numéro du *US News Report* à l'arrière de la Rover. Rourke, lui, sur le siège passager nettoyait sa carabine colt AR 15, son arme fétiche, munie d'un double silencieux. Ils avaient trouvé un endroit où garer leur bagnole. À proximité d'un motel, situé à un kilomètre de Ely, sur la route du lac Sevier. John en avait inspecté les parages, et après s'être assuré que personne ne risquait de leur tomber sur le paletot, il y avait établi leur campement.

Le convoi qu'ils avaient suivi avait pénétré dans Ely au petit matin. Ne jugeant pas opportun de leur filer le train jusqu'au patelin, Rourke avait décidé d'attendre la nuit pour s'y faufiler. Son idée s'était avérée pleine de sagesse lorsque, quelques minutes après l'entrée du convoi dans Ely, des coups de feu avaient éclaté. La fusillade avait duré jusqu'à ce qu'une énorme colonne de fumée s'élève dans le ciel.

Hartfield, s'il se confirmait qu'il commandait bien cette troupe motorisée, devait assainir la ville. À sa manière. Le charnier qu'il avait laissé dans les rocheuses témoignait d'une cruauté indigne, c'est le moins que pensait Rourke, d'un officier formé dans le sérail américain. Tôt ou tard, les comptes seraient réglés. Hartfield paierait sa dette. Une dette de sang qui, hélas, risquait, en attendant, de s'allonger.

Il était près de cinq heures de l'après-midi lorsque Boyle laissa tomber à ses pieds son magazine. Il s'alluma encore un joint de marijuana. Rourke ne disait rien. Il savait que Boyle ne supporterait pas d'être privé de sa came. Ni de son « tic-tac » ravageur. C'étaient les deux béquilles du photographe. Les lui ôter ne résoudrait aucun problème. Au contraire. Cela ne ferait qu'en ajouter.

Aussi, Rourke se contentait de faire fonctionner à fond son climatiseur. La dope de Boyle le sonnait un peu. Et sa fumée empestait l'habitable de la Range-Rover.

— Tu sais, John, marmotta Boyle, avachi sur la banquette arrière, j'sais pas si je pourrais te servir à quelque chose cette nuit. J'ai pas de pelloche adaptée.

— T'en fais pas. J'ai amené de l'infrarouge. Une pellicule ultrasensible.

— T'es une vraie ordure... Si t'as une pellicule, t'as un appareil ?

— Houmm... Mouais.

— Fummmmier. Tu m'auras baiser en plein, toi.

Rourke engagea un chargeur dans son AR 15, et posa l'arme à ses côtés.

— J'ai pensé qu'un pro ferait mieux le travail. Et puis, pendant que tu feras tes photos, je te protégerai.

Boyle se mit à gémir, à glousser, puis à ricaner. La marijuana commençait à répandre son venin. Et Boyle s'engourdissait dans la défonce.

— N'oublie pas qu'on va avoir une nuit chargée, le prévint Rourke. Garde un peu de camelote pour le retour.

— T'en fais pas pour moi. J'photographierais une mouche sur la queue d'un buffle.

Rourke haussa les épaules. Il doutait un peu de cette assurance vaniteuse. Il sortit de la Rover. Et alla se promener dans le motel. Il préférait encore subir la chaleur extérieure, les rayons du soleil qui s'écrasaient sur lui, que se noircir les bronches avec l'herbe de Boyle. Au moment où il parvenait aux premiers bungalows du motel, une jeep s'arrêta devant la guérite autrefois destinée à l'enregistrement des clients.

Rapidement, il se planqua dans un bungalow, en dégainant un de ses Detonics 45 ScoreMaster. À travers les volets entrebâillés, il aperçut deux soldats se dépliant en dehors de leur quatre roues, s'étirant en marmonnant.

L'un d'eux ressemblait à l'ancien crooner Samy Davis Jr, petit nègre malingre, chétif, au nez tordu comme un fer à cheval, et visiblement borgne. Il avait à la ceinture un Beretta automatique parabellum 9 mm. Et le tapotait machinalement avec une de ses paluches.

Une sorte de hamburger lui emplissait la gueule. On voyait ses maxillaires s'acharner sur l'aliment, un sandwich, un vrai, comme ceux d'autrefois. Rourke en saliva presque. L'autre, celui qui conduisait la jeep, était un grand mec aux airs de plouc, légèrement voûté, et suant comme un crapaud. Il portait des Ray-Ban noires aux montures en écaille. Décidément, les porte-flingues de Hartfield ne manquaient de rien. Le colonel semblait les bichonner. Ne disait-on pas autrefois que l'Armée américaine avait gagné la guerre face aux Fritz parce que l'intendance veillait à ce que les GI's soient pourvus en sanitaires luxueux, et se sentent aussi choyés en guerre, sur le théâtre des opérations, que dans leurs pénates, au pays ?

Il y avait du vrai là-dedans. Sauf qu'au Vietnam, les concerts pop et les simagrées d'une Jane Fonda avaient retourné le moral des armées. Sans oublier la calamiteuse dope qui vérolait les unités. Pas un troufion ne savait partir au combat sans sa dose de stupéfiant. Comme au pays, on venait leur vendre la came jusqu'au pieu. À la barbe des PM quand ceux-ci n'organisaient pas eux-mêmes le trafic.

Le grand plouc et le crooner vorace s'étaient installés dans la guérite du motel. Rourke pensa qu'ils devaient être là pour surveiller les approches de Ely. Si les félons s'étaient donnés rendez-vous dans ce lieu paumé, comme Morrisson en jurait, ils tenaient sans doute à ce que leur anonymat fût respecté, et leur tranquillité assurée.

Ces deux pieds nickelés ne semblaient pas très féroces. Rourke s'en occuperait dès qu'il en aurait l'occasion. Il voulait auparavant prévenir Boyle de ne pas déconner. Ce type était plutôt du genre gaffeur. À mettre les pieds dans le plat. Genre de mec qui appuie toujours sur le mauvais bouton. Plus par étourderie, par connerie, que sciemment.

Rourke allait dégager lorsque ce foutu Boyle apparut sur la route. Il tenait dans une main une bouteille de « tic-tac » et, titubant, se dirigeait droit sur les deux sentinelles. « Espèce de cinglé », fulmina Rourke. Boyle était complètement sonné. La came mélangée à cet alcool foudroyant le conduisait à l'abattoir.

Rourke songea à l'effet désastreux qu'aurait sur sa mission le fait d'être repéré maintenant par les hommes de Hartfield. Au moindre coup de feu, la ville serait alertée. Et si Boyle était capturé, il passerait aux aveux sans qu'on ait à lui chauffer la plante des pieds, ni lui brancher des électrodes sur les parties.

Un air de Bruce Springsteen... Boyle chantonnait maintenant. Le Noir qui achevait de bâfrer son sandwich sortit le premier de sa guérite. Il avait dégainé son Beretta. Le péquenot engageait un chargeur dans son pistolet mitrailleur. Le sosie de Samy Davis ne semblait pas inquiet de cette présence inattendue. Boyle faisait ses pitreries d'alcool. Il zigzaguait en travers de la route en braillant le refrain d'une chanson autrefois populaire aux *charts* du show-biz musical.

Au moment où le grand type déjeté emboîtait le pas au noiraud, Rourke quitta son bungalow, et se faufila derrière eux. Boyle dépassa la guérite. Il continuait sa marche vacillante vers Ely. Les deux troufions, parvenus sur l'asphalte, se tenaient maintenant dans son dos, tandis que Rourke s'accroupissait derrière la jeep. Si cela devenait nécessaire, d'où il était, il n'aurait qu'à appuyer deux fois sur la détente de son « score-master ». Mais il voulait éviter d'avoir à tirer.

Le Noir écarta les jambes, et s'arrêta au milieu de la route.

— Hé, mec ! Où tu vas comme ça ?

Boyle se retourna péniblement. Les rayons du soleil l'aveuglaient. Aussi, il mit une de ses mains en visière sur ses yeux. Celle qui tenait la bouteille de « tic-tac ».

— Qu'est-ce que ça peut te foutre enfoiré ?

— Il se trouve, connard, que ça me concerne. Et que t'iras pas plus loin. Sinon je te fais péter la gueule.

— Va te faire foutre, minable. Faut que j'aille dans ce patelin à la con. C'est mon canard qui m'envoie faire des photos.

Le grand blond aux Ray-Ban noires et l'autre troufion se regardèrent, et s'esclaffèrent.

— Qu'est-ce qui vous fais rire, tas de merde ?

— T'as une accréditation ?

La plaisanterie du grand blond aux allures de plouc fit grossir le rire de son camarade.

— Je vous encule bande de pédés !

Puis Boyle, de plus en plus beurré, sonné par le soleil, se retourna, et reprit son chemin de sa démarche chaloupée.

— Arrête-toi ! On a assez rigolé. Tu vas revenir ici.

Boyle fit volte-face et balança sur les deux soldats sa flasque vide de « tic-tac ». La bouteille s'écrasa aux pieds du Noir.

— Maintenant, ça suffit. Encore un geste, et je te plombe.

— T'as raison, la comédie a assez duré, intervint Rourke, les deux mains garnies de « ScoreMaster », braqués sur les troufions.

Le Noir hésita une seconde à se retourner. Le grand blond, lui, faisait la grimace. Et ne broncha pas.

— Jetez vos flingues par terre. Et pas de connerie. J'perdrai pas mon temps à bavasser, moi. Je vous expédie un sac de grenailles dans les poumons à tous les deux au premier faux pas.

Les deux types obéirent. Les flingues s'aplatirent sur l'asphalte.

— Ramasse ça, Boyle.

Boyle semblait avoir un peu dessoûlé. Juste un peu. Il avait recouvré la lucidité nécessaire pour faire ce que lui dirait Rourke. Rien de plus. Il récupéra l'artillerie, s'en chargea les bras et revint vers Rourke en dépassant les deux bidasses qui continuaient à rester de marbre, inertes, sous la menace des « ScoreMaster » de Rourke.

— Tournez-vous, et les mains bien en l'air. Compris.

Les deux types se retournèrent. Comme des bleus, ils s'étaient fait surprendre. Eux dont l'unité passait pour l'une des mieux entraînées

de la nouvelle armée américaine. Du moins avant qu'elle ne se rebelle contre Chambers, en suivant son chef dans une vaste conjuration.

— Avancez. On va aller au motel. Dans le premier bungalow.

*

* *

Tout le gratin municipal était réuni dans le bureau du maire. Hartfield les avait fait asseoir par terre, et achevait, là, une assiette d'aliments lyophilisés, en buvant une bière chinoise que Williams lui avait dénichée.

Le maire, un certain Dundee Arcibald, gros rouquin myope au crâne dégarni, son adjoint, Hill Bourrow, petit sec nerveux bourré de tics, et le chef de la milice, Jack Vance, un grand con aux airs de cowboy sur le déclin, formaient le parterre royal de la ville d'Ely qui faisait encore presque semblant de vivre comme si rien ne s'était passé. Ils croyaient que l'*american way of life* demeurerait le modèle planétaire, tout comme la pierre angulaire de leur pays... Ils oubliaient les millions de macchabées, les épidémies, la famine... Tout ça parce que les hasards avaient fait que cette bourgade avait échappé aux ordinateurs centraux de l'Armée rouge.

Dundee fut le premier à protester contre les méthodes de Hartfield. Ce qui lui valut un coup de rangers dans l'abdomen. Après s'être tordu de douleur, un peu théâtralement, il avait fermé sa gueule et, maintenant, attendait que Hartfield daigne leur expliquer ce qu'il espérait comme entraide mutuelle... Dundee prêtait au lieutenant-colonel des intentions qu'il n'avait pas. Hartfield n'espérait rien d'autre que s'assurer le contrôle absolu de Ely. Rien de plus. Si le gotha mondain de Ely lui faisait la moindre entourloupé, il s'occuperait personnellement d'empêcher ce petit monde de nuire à jamais.

Hartfield termina de bouffer. Il éclusa sa bière, rota bruyamment, puis s'essuya la bouche avant de s'adresser aux trois minus qu'il avait installés à ses pieds, comme une collection de bouddhas.

— Je veux savoir si cette ville attend de la visite.

— Ely est très isolée, fit Dundee, c'est un peu pour ça que la ville est restée en plus ou moins bon état. Il y a quelques mois une bande de motards est passée, on a... réglé le problème, à notre manière.

Dundee avait la tête de traviole. Hartfield se tenait assis derrière le bureau, et le maire essayait de lui parler en le regardant. Ce qui l'obligeait à se contorsionner, un peu grotesquement.

— Si je comprends bien aucune aide, aucun convoi sanitaire ne doit se rendre à Ely ?

— Tout à fait, colonel. Puis-je vous demander pourquoi l'armée américaine agit de la sorte avec des citoyens honorables ? Vous auriez eu toute notre aide sans pour autant employer certaines méthodes.

— Dundee, grimaça Hartfield, vous posez des questions stupides.

— Je m'inquiète pour mes concitoyens, voilà tout.

Williams nota dans le regard du colonel que Dundee l'agaçait et qu'on pouvait mettre fin à l'entretien. Aussi, le major fit lever tout le monde et les descendit à la cave. Là, Tony Riviera avait installé son quartier général. On ne sait trop pourquoi les tortionnaires aiment toujours s'installer dans de pareils endroits ? Tout comme les morgues se trouvent le plus souvent en bordure d'un fleuve. Question d'habitude... Ou de tradition.

*

* *

Rourke veilla à ce que son prisonnier noir réponde régulièrement à sa base. On l'appelait toutes les demi-heures. Et le Noir, qui s'appelait Charlie Gus, assurait à ses chefs que tout baignait. Boyle sortait de sa cuite. Il n'était pas très fier de ce qu'il avait fait. Ses pitreries auraient pu mal se terminer. Si Rourke n'était pas intervenu, qui sait si ces deux corniauds ne l'auraient pas dessoudé ?

On étouffait dans le bungalow. Le soleil entamait sa descente derrière les montagnes. Avec la nuit qui ne tarderait pas à étendre son voile de ténèbres, les choses sérieuses allaient commencer.

CHAPITRE VII

Rourke et Boyle se trouvaient maintenant dans les parages du stade de football. On y avait enfermé, parqué, la population de Ely que gardaient des soldats armés de M 16. Les patrouilles se multipliaient. Et Rourke et son photographe devaient prendre soin de les éviter. Il régnait dans cette ville une ambiance étrange, un peu comparable à celle d'une ville attendant qu'on lui porte le coup de grâce, ou qu'un ennemi invisible, mythique, ne l'attaque.

Les deux troufions capturés au motel avaient parlé. Rourke savait que l'hôtel de ville servait de QG au lieutenant-colonel Hartfield. C'est là qu'il devait aller, que Boyle prendrait ses clichés. Cette ordure de Hartfield avait convié à Ely une dizaine d'officiers supérieurs, mais plus incroyable encore deux émissaires du haut commandement soviétique. L'heure, disait-il, était venue que ce pays soit gouverné par des soldats, et qu'on se débarrasse à jamais de la politiciaille.

Quitte à s'associer avec l'ennemi. C'est ce que Charlie Gus avait raconté. Hartfield avait conditionné ses troupes. Du moins celles qui l'avaient suivi dans sa trahison. Il pouvait compter sur leur abnégation, leur dévouement, et surtout leur savoir-faire. Car Green-House Creek n'était pas une auberge espagnole où n'importe quel félon aurait pu venir déboulonner le maître des lieux comme on va faire un carton à la foire.

Rourke en venant à Ely avait gamborgé à tout ça. Un fait lui paraissait désormais indéniable : Hartfield avait pris la tête d'une conjuration. Mais comme la base présidentielle était quasiment inaccessible, le lieutenant-colonel avait dû mitonner un plan prévoyant l'élimination physique de Chambers sans avoir à jeter dans la bataille, perdue d'avance, ses forces personnelles. C'est ce danger-là auquel devait penser Morrisson qui veillait à la sécurité de Green-House Creek, de ses installations, mais aussi et surtout à celle de Chambers. S'il venait à être assassiné, Dieu seul savait ce qu'il adviendrait de tous les efforts entrepris jusqu'ici, et avec un certain succès, pour virer les Russes du sol national.

Rourke et Boyle se terraient dans un boqueteau d'arbres

sauvagement ; grillés par le soleil. Boyle avait une tripotée d'appareils photo autour du cou. Ceux que Rourke lui avait passés. Et tenait en main son Leica. Tous deux étaient accroupis, tapis dans l'ombre.

— Je vais aller nous chercher deux uniformes.

— Souviens-toi ce que je t'ai dit, John, pas de flingue.

— T'en fais pas, Peter. Ça va pas être facile, mais je te sortirai de là vivant.

Rourke quitta sa planque et courut jusqu'à une maison située près d'une ancienne pompe à essence, d'un restoroute, près duquel deux sentinelles montaient une garde nonchalante. Rourke s'en voulait de ne pas avoir chipé les tenues de Charlie Gus et de son pote. Il avait cru que ce ne serait pas nécessaire. Et maintenant, son intuition lui claquait le bec.

Rourke suait un peu. Ses battements cardiaques s'accéléraient. Ely était une étuve épouvantable. La crosse de son Detonics « ScoreMaster » était aussi difficile à tenir qu'une savonnette.

Il posa alors sur les deux gardes un regard de prédateur. Il fallait les faire venir à lui. Trop risqué que d'aller à eux. Adossé contre la façade de la maison, sous ce qui avait été une véranda, il les épiait, attendant le moment opportun pour agir, ou l'idée géniale qui les lui aurait servis sur un plateau.

Les deux gars bavardaient à la fraîche, se déplaçant peu devant le restoroute, se contentant en fait de se dégourdir les jambes. Sans trop bouger, à cause de la chaleur. L'un d'eux tirait sur un dope. C'était un type au buste en « V », aux guiboles un peu arquées, aussi souriant qu'un tronc d'arbre. Son acolyte semblait son contraire parfait. Mal foutu, un peu voûté, au visage de fouine, terni par des yeux de poulpe dignes d'un cauchemar. C'est lui qui parlait surtout. Des bribes de conversation parvenaient à Rourke. Elles ne signifiaient pas grand-chose, si ce n'est qu'Hartfield devait attendre du monde cette nuit-là. Le mec aux yeux de cauchemar fulminait parce qu'il n'avait pas roupillé depuis trois jours. Il semblait qu'il commençait à en avoir rudement marre.

Rourke resta un moment immobile, dans l'ombre, sans trouver le moyen d'attirer ces deux connards. Boyle devait s'inquiéter. Et risquait de perdre patience.

Soudain, Rourke eut une illumination. Un énorme arbre s'élevait contre la maison et ses branches traversaient la rue, passant juste au-dessus des deux sentinelles. Rourke commença à l'escalader. Ses dons de grimpeur l'aidèrent à gravir l'arbre sans se faire remarquer, bondissant de branche en branche comme un singe ou un félin. Cinq minutes suffirent. Il était maintenant à la perpendiculaire des deux

gardes. Il fallait chuter de quatre mètres. La surprise, son poids, le choc... Rourke devait régler le problème instantanément.

Dès qu'il se sentit prêt, il s'écroula sur les deux gus qui bavassaient en dessous. Chacun de ses pieds cogna sur une tête. L'impact fut terrible. L'un des soldats eut les cervicales brisées, et le grand costaud alla s'aplatir contre un mur. Rourke se releva immédiatement brandissant son « ScoreMaster » dans une main. Il avisa le petit. Il n'aurait plus à râler. Cette fois, il pouvait se reposer éternellement.

L'autre avait fini étrangement. En le retournant, Rourke s'aperçut que le canon de son M 16 lui était entré dans le ventre et l'avait transpercé. Comme une épée. Rourke ne s'attarda pas sur cette curiosité. Il rangea les deux cadavres dans le restoroute. Et entreprit de les désaper. Il les déshabilla minutieusement, réunit le linge, ramassa les fringues et rejoignit presto Boyle qui poireautait dans son bouquet d'arbres.

Rourke lui désigna son nouveau costume. Et lui refila celui du nabot aux yeux de poulpe. Se gardant celui du costaud au buste en « V ».

Naturellement, Boyle renâcla. Les fringues lui seyaient étroitement. Le pantalon lui remontait à mi-mollet.

— T'aurais pu prendre ma taille, merde.

— Tu te fous de ma gueule ou quoi ?

Rourke se pressait de revêtir son uniforme. Il fallait vite se tirer de là avant qu'on ne retrouve les deux macchabées. Surtout que la disparition de Char lie Gus et de son pote aux Ray-Ban noires ne tarderait pas à attirer l'attention de Hartfield.

— Magne-toi !

Boyle faisait toujours des simagrées.

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre, à la fin. Cette nuit personne ne fera attention à ton froc. T'as qu'à en faire un short !

— Bien sûr. Et de ma veste une baveuse.

— Je te signale, Boyle, que si t'es pas prêt d'ici trente secondes je te laisse te démerder tout seul.

— Bon... Ça va. J'arrive. Merde !

La rue principale était éclairée par des lampadaires. Des soldats en armes la jalonnaient de part et d'autre, sur chaque trottoir. Dès qu'il vit ça, Rourke emmena Boyle par un chemin détourné, une sorte de dédale de ruelles enchevêtrées qui devaient longer la grande artère de Ely.

Là, pas d'éclairage. Et pas grand monde apparemment. Rourke et

Boyle marchaient côte à côte. Coude à coude. Lentement. Redoutant la première rencontre qu'ils feraient.

— Il va se passer quelque chose, murmura Rourke. Je le sens.

— Ouais il va se passer qu'on va nous tirer comme des lapins.

— Arrête tes conneries. Hartfield n'a pas intérêt à rester trop longtemps dans ce patelin. Les festivités vont commencer ce soir. J'en suis sûr.

Boyle grommela. Rourke jetait de temps à autre un coup d'œil derrière lui. Au cas où on les surprendrait. Ils empruntaient une petite rue formant un coude lorsqu'ils entendirent du bruit. Cela provenait de l'arrière-cour d'un ancien bar. Rourke pivota sur lui-même. Il arma son fusil automatique et, après avoir fait un clin d'œil à Boyle, il se dirigea vers l'endroit où son flair avait senti une présence humaine. Boyle le suivit en traînant les pieds, et renâclant. Ce mec, pensait-il, avait le talent pour se jeter dans les pires merdiers, même lorsqu'il aurait pu les éviter.

Dans cette arrière-cour s'empilaient des caisses et des cartons de bière vides, de vieux pneus, des meubles défraîchis, un rocking-chair, et des centaines de boîtes de conserve. Il y avait dans un coin, une sorte de cabanon, très droit, élevé, sur lequel on avait écrit *lavatory* à la peinture noire. L'examen du lieu dura quelques minutes, puis Rourke poussa la porte du bar, munie d'une moustiquaire, et entra dans un étroit couloir aux murs lépreux bas de plafonds. Derrière, Boyle avait hésité, puis finalement emboîté le pas à Rourke en maugréant de plus belle.

Le couloir menait à la grande salle du bar, dépassait la cuisine, un ancien placard que Rourke visita rapidement. La salle avait été dévastée. Les tables renversées jonchaient le sol. Un sol crasseux, dégueulasse sur lequel Rourke repéra des empreintes fraîches, en forme de V, qui semblaient provenir d'une paire de chaussures de tennis. Rourke nota tous ces détails dans sa tête, puis il avisa un escalier par lequel on accédait à une salle située à l'étage. Il vérifia que Boyle continuait de le suivre, puis une fois qu'il s'en fut assuré, il gravit les marches de cet escalier, le canon de son fusil automatique braqué devant lui.

Un spectacle stupéfiant l'attendait à l'étage. Une bonne dizaine d'enfants étaient assis par terre, blottis les uns contre les autres, le regardant avec de gros yeux effrayés et pathétiques. Ces regards rappelèrent à Rourke ceux de ces gosses montrés aux actualités, il y a des années, de petits Cambodgiens ayant fui la terreur de Pol-Pot et qu'on avait rassemblés dans des camps, à la frontière thaïlandaise. Des regards à faire pleurer l'objectif d'une caméra. À défaut d'attendrir l'opérateur.

Debout, au milieu de cette marmaille, une fille en vêtements de jean's visait Rourke avec un gros colt .45. Grande brune, aux cheveux ras, aux yeux de divinité égyptienne, bottée de santiags. Son petit blouson de jean s'ouvrait sur une superbe poitrine blanche au centre de laquelle pendait une croix au bout d'une chaîne.

Elle dévisagea Rourke un instant. John lisait dans ce regard qu'elle n'hésiterait pas une seconde à le canarder s'il tentait quoi que ce soit. Il comprit aisément qu'elle protégeait ces enfants et décida de jouer cartes sur table avec elle.

— Écoutez, vous fiez pas à l'uniforme que je porte. Je ne suis pas des leurs...

— Bougez pas, ou je vous descends.

— Okay. Mais faites-moi confiance.

— Et à quel titre ?

— Réfléchissez. Je savais que vous étiez là, du moins qu'il y avait quelqu'un, alors si j'étais de leur bord qu'aurais-je à gagner à vous mentir ? Et vous dites-moi ce qu'il se passera si vous tirez ?

Rourke marqua un point.

— Je vais vous le dire. On viendra prendre les enfants et on les amènera au stade, c'est ce que vous vouiez ?

— Mais vous qui êtes-vous ?

À cet instant, Boyle apparut, derrière Rourke.

— Peter Boyle, mademoiselle, lança-t-il, photographe. Dix-huit ans de carte professionnelle. Nominé deux fois pour le Pulitzer de la photo. Recalé deux fois... Sur le fil.

— Ça va Boyle...

La fille abaissa son arme.

— Que veulent-ils, eux dehors ?

La fille avait pris une voix grave.

— Ce n'est pas très facile à résumer... Mais disons qu'ils ont trahi et qu'ils s'apprêtent à trahir encore davantage.

— Et vous dans cette histoire ?

— Mettons que je suis là pour m'informer, et informer plus tard le président Samuel Chambers.

La fille hocha la tête pensivement.

— Je m'appelle Betty, dit-elle en tendant la main à Rourke.

— Moi, John.

Ils échangèrent une poignée de main tandis que Boyle, après avoir sorti son Leica, s'entraînait en photographiant les visages de ces

enfants apeurés.

— On va y aller, Betty. Soyez prudente. Ces gens qui ont pris cette ville en otage sont impitoyables.

— On s'en est rendu compte, vous savez. C'est même pour ça que j'ai caché les enfants ici.

Les deux se regardèrent un instant silencieux, puis Rourke calma les élans de son associé, en décrétant que la séance de pose était terminée.

Ils vidèrent les lieux, et rejoignirent les ruelles qui serpentaient à travers Ely, le long de sa rue principale. Malgré les immeubles qui s'élevaient autour d'eux, Rourke aperçut la lumière d'un projecteur braqué vers le ciel.

— Ça doit venir de la place, commenta-t-il.

Boyle hocha la tête.

— Je t'avais dit, ajouta Rourke, qu'il allait se passer quelque chose cette nuit. Ce projecteur n'est pas allumé pour rien. Allez, dépêchons-nous. Hartfield doit attendre des visiteurs.

Rourke força la porte de l'ancien bureau de poste. Celui-ci donnait sur la place, quadrillée par des soldats en armes, où se dressait la statue de Omar Ben Houd, assis sur son chameau. Une sorte de cercle avait été dessiné sur le sol.

En s'installant derrière une fenêtre du bureau de poste, condamnée par des planches, Rourke en voyant ce cercle en déduisit qu'un hélicoptère ou plusieurs allaient se poser à Ely cette nuit même. Boyle avait déballé son matériel, et, là, il écartait des planches pour ouvrir son champ. Rourke lui avait fourni un objectif cinq cents millimètres avec doubleur de focal. Grâce à ce téléobjectif, il pourrait tirer le portrait de quiconque descendrait d'un hélicoptère au milieu de cette place soudainement bruisante d'activités.

— Ça va pas tarder, nota Rourke en s'allumant un cigarillo. Tu es prêt, Boyle ?

— Pas de problème, mec. Quand tu voudras.

Puis l'ancien reporter glissa son objectif à travers les planches. Un bruit d'hélico s'entendit. L'appareil descendait vers la ville, guidé par les faisceaux lumineux. L'estomac de Rourke se serra. Il savait, John, qu'il risquait d'avoir de sacrées surprises. Il craignait le pire. De reconnaître un homme en qui il avait entièrement confiance. Boyle en revanche paraissait avoir bondi dans le passé. Là, à jouer un peu au paparazzi, épiant le moindre geste d'une célébrité. Rourke le sentait tout excité.

L'hélicoptère apparut enfin. Rourke vit immédiatement qu'il

s'agissait d'un appareil soviétique sur lequel on avait effacé toute inscription. Rendait impossible son identification.

Le moulin à vent se posa au centre du cercle. Rourke repéra le lieutenant-colonel Hartfield en tenue léopard, cigare entre les dents, un calot sur le crâne, orné de l'insigne de l'Air Force.

Boyle commençait à mitrailler. Par prudence, Rourke avait sorti son flingue. Au cas où un visiteur inattendu se pointerait inopinément dans l'ancien bureau de poste. Il devait aussi veiller sur Boyle à qui il avait garanti sa sécurité.

Hartfield s'avança vers l'appareil. Les hélices faiblissaient, tournoyant sur leur lancée, car le pilote venait de couper les gaz. La main appuyée sur son calot, Hartfield se tenait maintenant près de la porte de l'hélico. Attendant que son invité en descende.

Elle s'ouvrit enfin. Rourke bloqua sa respiration. Ce qui se trouvait là, le laissa sans réaction. Une pastèque coincée au fond de la gorge. L'homme qui tendait la main à Hartfield n'était autre que le major Golkov, le chef du KGB, celui-là même qui avait expédié Rourke à New York, dans un chantier radioactif pour se venger.

Incroyable !

Tout juste si Hartfield et Golkov n'avaient pas échangé la traditionnelle accolade !

CHAPITRE VIII

Un peu plus tard dans la nuit trois autres hélicoptères débarquèrent de mystérieux passagers. Une vraie brochette d'officiers supérieurs, dont un gros métis que Rourke avait rencontré sur la base de Green-House Creek. Il avait oublié son nom, et ignorait ceux des autres. Morrisson, grâce aux clichés de Boyle, saurait sans doute mettre un nom sur ces visages.

Le ballet des hélicos s'acheva vers deux heures du matin. Sans doute les conspirateurs planchaient-ils dans l'hôtel de ville sur la manière de renverser Chambers et instaurer un ordre militaire sur l'ensemble du territoire ? Rourke se demandait ce qu'il pouvait faire de plus. Il était seul, sans contact radio avec Morrisson, l'état-major présidentiel, incapable de faire face à l'armada du lieutenant-colonel Hartfield.

Il devait trouver le moyen de faire savoir à Morrisson ce qui se passait dans ce patelin, avant que Hartfield ne réduise la ville en cendres, et n'extermine sa population.

Boyle gavait ses poches avec ses rouleaux de péloches. Il avait des centaines de photographies.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On va se tirer de là.

Boyle rangea alors ses appareils, ses objectifs, et lorsqu'il fut fin prêt, se glissa derrière Rourke ; ensemble, ils rejoignirent la rue. Il y régnait une étrange animation. Rourke se demanda s'ils passeraient avec Boyle longtemps inaperçus. Certes ils avaient les uniformes, appropriés, mais si les deux macchabées de l'ancienne pompe à essence avaient été découverts sûr qu'il allait falloir montrer patte blanche. Se faire reconnaître des siens.

Les deux pressaient le pas. Une jeep remonta la rue, accélérateur au plancher, chargée de trois costauds dont un, équipé d'une mitrailleuse M 60. Boyle regardait, en suant, son froc qui lui grimpait à mi-mollet. Inutile d'avoir l'œil affûté pour deviner que ce pantalon n'habillait pas son véritable propriétaire. Et l'idée qu'on lui fit observer ce détail scabreux, couvrait Boyle de sueurs froides.

— Grouille-toi, John. Ces connards vont me pincer. À cause de cette merde de fute. J'te l'avais dit.

— Boyle, calme-toi. Arrête de te monter le caberlot. On a encore un pâté d'immeubles avant de disparaître. Alors fais pas le con.

— J'aurais jamais dû accepter ta combine. J'avais qu'à te refiler mon Leica.

La jeep pila trente mètres devant eux. Un gars sauta à terre. Rourke et Boyle se dirigeaient vers lui. Pas question de revenir sur leurs pas. C'était le meilleur moyen d'attirer aussitôt l'attention sur eux.

En parvenant à la hauteur du soldat, Rourke posa sa main sur son « ScoreMaster ». Un des types l'examinait de la jeep, tandis que celui qui tenait la M 60 surveillait les toits.

— Hey ! Où allez-vous ?

C'était le soldat ayant quitté la jeep qui avait posé la question à Rourke en le dévisageant.

— On fait un tour, répondit Rourke.

Le cœur de Boyle battait à cent à l'heure. Sa gueule avait blêmi. Et la peur lui nouait la gorge.

— Ouvrez l'œil, ajouta le soldat. On a retrouvé deux gars de la compagnie sérieusement amochés, aussi raides morts qu'on peut l'être après avoir reçu une sacrée dérouillée.

— On y fera attention. Sait-on qui a fait le coup ?

Rourke s'était arrêté et faisait face au soldat. Il avait sorti son paquet de cigarillos, et en tendit un à son interlocuteur.

— Non, merci. On pense, compléta le type, que c'est quelqu'un d'ici qui a dû échapper à notre rafle. Ils sont peut-être deux, d'ailleurs, car leurs uniformes ont été subtilisés.

Boyle se sentit défaillir. Rourke, lui, s'alluma un cigarillo. L'air de celui qui a l'âme aussi légère et pure que celle d'un ange. Un air détaché. Presque souriant.

— Okay. On y va maintenant, fit Rourke, déterminé.

Les deux s'éloignaient lorsque le type assis dans la jeep remarqua le pantalon de Boyle.

— Hé, Pat, dit-il en s'adressant à celui qui avait parlé à Rourke.

— Ouais ?

— T'as déjà vu ces deux mecs ?

— Je crois pas. Pourquoi ?

— Regarde le froc de celui de gauche.

Il montra Boyle du doigt, juste lorsque celui-ci et Rourke prenaient une ruelle perpendiculaire à celle où stationnait la jeep.

— Merde. Tu as raison. Ce sont sûrement nos gars.

Le type, surnommé Pat, sauta dans la jeep. Le chauffeur démarra aussitôt.

— Cache-toi là-dedans, gueula Rourke en poussant Boyle dans une ancienne épicerie-droguerie à la vitrine ravagée.

Rourke avait entendu la bagnole dérapier sur ses roues arrière. D'un geste éclair, il dégaina son Detonics. Et traversait la rue au moment où la jeep tourna dans la ruelle. L'homme à la M 60 le visait. Jambes biens écartées, les deux mains enveloppant la crosse de son .45, les deux index sur la détente, Rourke anticipa. Il tira un premier coup. La balle frappa le mitrailleur en plein crâne. En sortant par derrière, elle charria dans son sillage une traînée visqueuse rougeâtre. La cervelle du type éclaboussa le chauffeur. Celui-ci surpris par la détonation puis, écœuré par cette bouillie qui lui saupoudrait la tête, perdit le contrôle de son véhicule. La jeep fonça droit dans une boutique à la devanture éventrée. Elle entra dedans et stoppa net contre un empilement de réfrigérateurs. Une pancarte sur laquelle était écrit le mot CADILLAC tomba sur la chaussée.

Rourke siffla. Boyle comprit qu'il l'appelait. Et le rejoignit dans la rue pendant que les deux survivants essayaient de s'extraire des plâtres écroulés sur eux, avec la moitié du plafond.

— Viens vite, Boyle. Faut foutre le camp !

Les deux hommes se mirent à courir. Le coup de feu avait dû s'entendre dans cette ville morte de Ely. Et Rourke savait qu'on leur donnerait bientôt la chasse. Inutile donc, jugea-t-il, de s'attarder sur les deux cons empêtrés dans la boutique Cadillac d'électroménager !

La ruelle débouchait cent mètres plus haut sur la nationale, non loin d'un bowling-discothèque que les pillards, vandales, avaient taillé comme un crayon, et laissé dans un épouvantable état de désolation. C'est sur le parking de cet établissement que Rourke avait garé sa Range-Rover. Lui et Boyle s'y ruèrent en empruntant un fossé qui bordait la route.

Imposante, la Rover était toujours à sa place, dissimulée derrière un mur de pierres, cachée par une énorme citerne au métal oxydé, sur laquelle s'effaçaient les lettres de *General Electric*.

En approchant de la bagnole, Rourke ralentit le pas. Il fallait vérifier qu'on ne leur avait pas tendu un traquenard. Après avoir examiné les parages, il avança vers la voiture, et ouvrit la portière gauche. Il se glissa sous le volant et entreprit de défaire le piège qu'il y avait installé. Deux morceaux de plastic reliés à un détonateur, lui-

même dépendant d'un autre mécanisme de déclenchement. Si l'on avait essayé de la chiper, la Rover aurait explosé.

Encore tremblant et haletant, Boyle tentait de reprendre son souffle en expirant méthodiquement. Pendant que Rourke s'affairait sur son mécanisme, lui faisait le guet. Il voyait déjà le moment où une bande de sauvages leur tomberait sur le paletot et les dérouillerait à grandes giclées de pruneaux inoxydables ! En vérité, les nerfs de Boyle sentaient l'usure. Et menaçaient de craquer. En l'espace de vingt-quatre heures, depuis qu'il avait rencontré Rourke dans un ranch paumé du Nevada, les épreuves s'étaient succédé... La tribu indienne et son ignoble cérémonial... Les deux enfoirés au motel... Et, là, cette fusillade à laquelle il n'avait pas définitivement échappé.

Une plage à Miami, de superbes gonzesses en string. À boire un cocktail daiquiri. Un matelas, des Ray-Ban, un livre de Peter Cheney. Son nom en grandes majuscules sur le dos de la couverture de Newsweek, du blé à en étouffer une moissonneuse. Un avenir radieux... Et enchanteur.

Boyle grimaça. Comment avait-on pu en arriver là ?

Merde !

Rourke se retira de sous le volant. Il tenait dans la main le plastic et le détonateur.

— Vas-y, Boyle, grimpe là-dedans.

Le reporter se traîna jusqu'à sa portière, l'ouvrit lentement et, à peine assis sur son siège, il attrapa une bouteille de « tic-tac », et en avala une sacrée rasade.

Au même moment, Rourke vit une automitrailleuse légère, une AML Panhard qui se jetait sur la nationale et se dirigeait vers le bowling. C'était le seul endroit, dans un rayon de deux cents mètres, où les fugitifs auraient pu se planquer.

Rourke attrapa sous la banquette un sac de toile contenant une ribambelle de grenades quadrillées défensives.

— Bouge pas de là, Boyle, dit-il à son associé occupé à téter son goulot de « tic-tac », avant de courir à travers les ruines du bowling.

L'AML avait ralenti. Elle roulait maintenant à trente miles maximum, et attaquait les derniers cent mètres avant l'entrée du bowling.

Rourke escalada une butte, atteignit le toit en partie effondrée du bowling. Il se lova par terre, et sortit trois grenades de son sac. Le véhicule blindé enfonça une vieille grille et pénétra sur le terre-plein qui s'étendait devant le bâtiment.

Rourke attendit qu'il s'approche encore un peu plus, puis il dégoupilla une grenade, et la balança sur l'AML. L'explosion retourna

l'engin comme une crêpe. L'AML fut projetée contre la façade du bowling. Au moment où elle la touchait, Rourke bazonna deux autres grenades qui, cette fois, ratatinèrent le véhicule et l'enflammèrent.

Vite fait, Rourke rejoignit la Rover. Le sac contenant encore quelques explosifs se retrouva sur la banquette arrière. Rourke démarra et recula brusquement. Il manœuvra un instant entre le mur et la citerne, puis il traversa le parking, enjamba un trottoir, puis, coupant par un champ aride, récupéra la nationale.

Dans son rétroviseur, il vit des flammes qui s'élevaient au-dessus du bowling.

— On les a eus, Boyle. C'est dans la poche.

Boyle somnolait. Le « tic-tac » ravageur avait agi rapidement sur son cigare déjà à la peine. Il répondit d'un grognement. Rourke jeta sur lui un regard amical, puis il se pressa de s'éloigner de Ely. Cette ville fantôme où quelques factieux complotaient contre le nouveau chef de l'exécutif américain. Une bande de traîtres pactisant avec leur pire ennemi. Rourke en avait la nausée. Mais il pensait surtout à ces gens parqués dans le stade, aux gosses que Betty essayaient de protéger, et plus il revoyait ces visages, plus il se disait qu'il ne pourrait pas rentrer à Green-House Creek sans tenter de les délivrer.

La route serpentait entre des ravins à pic sur sept ou huit kilomètres. Trente minutes s'étaient écoulées depuis son départ mouvementé de Ely. Rourke jugea alors qu'il pouvait s'arrêter et boire quelque chose. Peut-être manger un restant de viande séchée. Il prit un chemin en pente. La Rover tenait admirablement bien la route. Là, sur les caillasses, les roues semblaient amortir les chocs, les avaler mollement.

Le chemin se terminait près d'une rivière. Rourke coupa le moteur. Et se rejeta en arrière contre le dossier de son siège. Il ferma une seconde les yeux. La fatigue commençait à se faire sentir.

Boyle dormait. Rourke le laissa, et sortit.

Un petit feu de camp scintillait dans la nuit. Rourke avait fait chauffer un peu de café, et cuire un bout de serpent que Boyle avait gardé. Les environs étaient silencieux. De temps à autre, un oiseau nocturne poussait un cri en fondant sur sa proie. Puis le silence retombait de nouveau. Rourke se souvenait de l'époque où il organisait des camps de survie. Quand il expliquait à certaines recrues des services secrets comment vivre sur le milieu. Qu'on soit dans la jungle africaine, dans la steppe sibérienne, ou dans une ville ravagée par un cataclysme. Les mille manières d'utiliser le baobab, comment trouver un puits, se fabriquer un arc et des flèches ; l'art de poser des

pièges, comment s'installer un lit dans un arbre, se prémunir contre certaines maladies tropicales... Rourke était intarissable. Il aimait ce job, bien plus encore que les missions qu'il effectuait derrière les lignes ennemies.

Mais l'un n'allait pas sans l'autre. Seul pour un combattant se préparer à la survie avait un sens. Rien à voir avec ces camps où la bonne et élégante bourgeoisie américaine venait éprouver des sensations. Lasse de trop fréquenter les clubs privés. Et les *garden-parties*.

Rourke déchirait un morceau de serpent lorsque Boyle apparut, l'air hagard, les yeux rougis par l'alcool et la fatigue. Il se servit une tasse de café, et s'installa près de Rourke. Sa migraine lui faisait froncer le front.

— Merci, John, dit-il dans un filet de voix. Et excuse-moi. Tu sais, la mort ne me fait pas peur, mais la violence, oui. C'est con, mais c'est comme ça que je suis fait.

Rourke ne répondit rien. Boyle était un brave gars. Il en avait déjà suffisamment fait. Rourke ne lui demandait pas de se faire rôtir le caisson. Ce genre de bravoure est l'apanage des cons !

Les deux hommes restèrent une heure à bavarder ensemble puis Rourke s'endormit.

À l'aube, il sentit un morceau de métal froid lui cajoler le museau. En fait de métal, il s'agissait d'un riot gun qu'un type à la face obséquieuse lui braquait sur la tronche !

CHAPITRE IX

Augusto Maderos était un vieil homme aux cheveux blancs, à barbichette et moustaches assorties, au visage allongé et anguleux. Il ressemblait à ces grands latifundistes espagnols débarqués en Californie à l'époque où l'Union ne concernait que quelques États de la côte Est. Il portait un grand chapeau de feutre à larges bords, et autour du cou, malgré la chaleur, un foulard de flanelle rouge. Pantalon noir, bottes en cuir aux bouts ferrés, boléro sombre sur une chemise blanche. Le fichu noué à la gorge en fermait le col.

Il reçut Rourke dans une sorte de grande tente dressée au bord de la rivière. De nombreux hommes en armes l'entouraient, personnages de western mexicain, à sombrero et cartouchières ceintes autour de la poitrine.

L'un de ses proches, James Sutter, ancien imprésario aux allures de dieu grec, offrit un siège à Rourke. Maderos était assis lui sur un fauteuil en forme de selle de cheval.

— Vous venez de Ely ? demanda Maderos.

— En effet. Mais dites-moi, j'ai vu des centaines de chevaux long de la rivière. Autant d'hommes, de femmes, d'enfants. Des chariots, des chiens... Qui êtes-vous ?

— Est-ce bien important que vous le sachiez ?

— J'aime bien savoir à qui j'ai affaire. Et puis, j'avais un ami avec moi, qu'est-il devenu ?

— Vous parlez de Peter Boyle ? demanda Sutter.

— Parfaitement. Boyle est mon ami. Et je ne voudrais pas qu'il lui soit arrivé quelque chose de regrettable, parce que ce le serait pour tous.

Sutter s'avança vers Rourke en souriant.

— Allons mon ami, n'ayez aucune crainte, son altesse le grand Augusto Maderos n'a pas pour habitude de martyriser des innocents.

Maderos hocha la tête en guise d'approbation.

— Dans ce cas, reprit Rourke, vous ne serez pas surpris que je tienne à le voir avant d'aller plus loin avec vous.

— Qu'on aille chercher ce monsieur Boyle, fit Maderos d'une voix de centaure.

— J'ai pas mal bourlingué depuis des mois, poursuivit Rourke, et je n'avais jamais entendu parler de vous avant que Boyle ne le fasse.

Rourke regarda autour de lui.

— Tous ces gens, ces chevaux ne passent pourtant pas facilement inaperçus.

— En effet. Mais nous ne sommes en Amérique du Nord que depuis deux mois, confia Maderos. Et nous ne faisons rien qui puisse attirer l'attention sur nous. Nous sommes devenus une sorte de peuple nomade, comme les Berbères sahariens, ou les tribus chamelières d'Asie centrale. Nous allons où la terre nous guide.

Maderos se leva.

— Ces gens-là, voyez-vous, dit-il, se sont joints à moi peu à peu, au hasard des haltes et des combats. Nous venons des grands plateaux boliviens. Et avons traversé l'isthme centre-américain. Qui désire s'associer à nous le peut, dès lors qu'il se soumet à nos règles. Et celles-ci sont peu contraignantes.

Il avança vers Rourke, le prit par le bras, et l'emmena au bord de la rivière où les femmes baignaient les enfants, dénichaient sous l'eau des algues comestibles, de petits insectes, voire des poissons ou des serpents d'eau.

— Ce qui compte pour nous, c'est que chacun se sente solidaire de son frère, de sa sœur, de ses enfants. Qu'il n'ait pas le démon enfoui dans son cœur et qu'il soit prêt à tout partager et si nécessaire à faire le sacrifice de sa vie. Nous ne faisons de mal à personne. Et pourtant nous avons dû nous battre depuis des mois.

Rourke aperçut Boyle, torse nu, dévalant une pente, ses appareils en bandoulière. Il souriait. Et agitait ses bras en direction de Rourke.

— Votre ami arrive, n'est-ce pas ?

— Oui... Mais où pensez-vous vous arrêter ?

— Nulle part. Cette terre a perdu sa fécondité. Le Diable l'aensemencée.

— Les hommes, objecta Rourke. Le Diable a bon dos.

— Le Diable s'est emparé d'eux.

Le soleil lançait ses rayons de braise. Le jour s'était levé.

— Revenons à la tente, s'il vous plaît. Je suis fort âgé, et ces chaleurs caniculaires me font beaucoup de mal. C'est pourquoi nous voyageons de nuit, et que nous vous avons surpris dans votre sommeil.

En arrivant à la tente, Boyle gratifia Rourke d'une bourrade

amicale. Il semblait ne pas avoir encore tété son « tic-tac » ni suçoté ses joints de marijuana. Sans doute d'avoir enfin croisé le chemin de Maderos avait créé cette euphorie naturelle.

Le vieux Maderos remonta sur son trône. Sutter faisait dresser une table, celle d'hôtes, pour Rourke et Boyle.

— Pourrais-je récupérer mes armes ? demanda Rourke.

— Ah ! désolé, mais personne ne peut en avoir lorsqu'il se trouve dans cette tente, fit Sutter avec ce sourire qui paraissait ne jamais le quitter quoiqu'il dise ou qu'il fasse.

(Sourire de vendeur d'aspirateurs à domicile !)

— Vos biens sont sous notre garde, monsieur, ajouta Maderos en s'allumant une pipe. Nous vous les rendrons plus tard. Lorsque nos chemins se sépareront. Mais avant de manger, dites-moi ce qui se passe à Ely.

— Je doute, ironisa Rourke, que votre « peuple » y soit accueilli à bras ouverts.

— Je le crois aussi, répliqua Maderos, si ceux que nous pourchassons y ont trouvé refuge.

Cette remarque intrigua Rourke. Quel rapport pouvait-il exister entre Maderos, sa communauté montée, et cette ordure de Hartfield et sa bande de tueurs en uniformes ?

C'est Boyle qui éclaira sa lanterne.

— Ton colonel s'est fait des ennemis, dit-il. Il y a deux semaines, alors que Maderos essayait de passer dans l'État de Washington, Hartfield a débarqué sur une des plages de la presqu'île. Ce fumier a massacré femmes et enfants avant de filer à travers les montagnes et rejoindre le Nevada. Maderos le poursuit et veut lui faire payer ses crimes.

In petto, Rourke pensa à Betty, aux gosses enfermés dans ce bar pourri, aux habitants de Ely parqués dans le stade... Avec Maderos et ses gâchettes, il y avait peut-être un moyen de les sauver.

Le vieux fumait ostensiblement sa pipe. La manière qu'il avait de regarder Rourke semblait dire qu'il savait que John et lui avaient matière à s'entendre. Et à coopérer. Boyle avait dû cracher le morceau.

— Je veux aussi la peau de ces hommes. Mais j'en veux un vivant, leur chef, le lieutenant-colonel Hartfield. Il doit être jugé.

— Il doit mourir, coupa Maderos. S'il vous échappe, cet homme ne connaîtra pas le châtement qu'il mérite.

— L'échec, renchérit Rourke, ce n'est pas mon habitude. Si je promets que cet homme comparaitra devant un tribunal, et qu'on le

châtiera pour ses crimes, c'est ce qui lui arrivera.

Rourke avait élevé la voix.

Maderos ne répondit rien. Il mastiqua l'embout de sa pipe et détourna son regard vers une pièce de viande embrochée, qui rôtissait dehors, au bord de la rivière.

— Le chacal est un animal délicieux, commenta-t-il. Sa chair est un peu dure, mais très parfumée. En avez-vous déjà mangé ?

Rourke hocha la tête. Puis il quitta la tente de Maderos. Il avait chaud, et décida de se jeter dans la rivière. Boyle l'accompagna. Il déposa ses appareils sur les cailloux, les enveloppa dans son pantalon, puis il se déchaussa. Rourke avait ôté sa combinaison de cuir et ses rangers.

Le premier, il piqua dans l'eau. Boyle l'y rejoignit.

Le steak de chacal accommodé aux herbes et aux piments s'avéra un mets de choix. Pas du tout genre carne, mais plutôt chair délicieuse attendrie par une longue et patiente cuisson. À table, Maderos n'évoqua pas le projet d'assaut de la ville de Ely. Il raconta à Rourke sa vie.

Ce type avait eu une existence digne d'un récit à la Jack London. Chercheur d'or dans les hauts plateaux andins, ermite solitaire atteint de tuberculose. Il avait quitté sa ville natale de Bogota, en Colombie, alors qu'il se destinait à la carrière d'avocat. Chagrin d'amour, supposa Rourke, dans ce soudain désir d'échapper aux hommes et à leur monde infernal. Éleveur de lamas, ces parents du dromadaire, animaux légendaires de la cordillère.

Failli, traqué par les *chulos* péruviens et les maquisards du Sentier Lumineux, il avait rejoint la pampa argentine. Là, participé à la construction d'un chemin de fer, et contracté une saleté d'arthrose cervicale qui n'avait plus cessé de le faire souffrir... Le foulard en flanelle rouge qui nouait son cou le protégeait un peu.

Maderos parlait avec un art consommé de la litote. Ne disant jamais les choses telles qu'elles étaient, se défilant toujours, comme s'il portait en lui, marqué au fer, un secret incommunicable...

Boyle était bouche bée. Il tenait là, comme on disait dans son jargon de métier, un bon sujet. Déjà, le vieux Maderos s'était prêté à des poses, et Boyle l'avait canardé sous tous les angles. Il savait pourtant que nulle agence, ni aucun canard, ne lui achèteraient ce reportage, mais il semblait là réaliser comme un vœu de gosse, envoûté qu'il était par la personnalité pittoresque de Maderos.

Sutter, l'homme à tout faire de Maderos, souriait. Tout comme ces généraux d'opérette qui assistaient au repas, dans leurs uniformes chamarrés. Ils avaient laissé leurs flingues dehors, se soumettant ainsi

à l'usage. Rourke se demandait si ces hommes seraient capables de tenir tête aux commandos de Hartfield. Ils ressemblaient à une armée mexicaine. La plupart d'entre eux étaient des *Latinos*. Et offraient des visages barbouillés de poils, un peu rougeauds, aux yeux noirs et aux sourcils broussailleux.

Le déjeuner dura trois heures. On y porta de nombreux toasts. Et l'un tout particulier à la ville de Ely qui serait soumise demain au plus tard.

Maderos se retira et gagna une tente où il s'endormit sous la protection de deux *cavalleros* bardés de cartouchières.

Le général Patitcho réunit Rourke, Boyle, Sutter, et son état-major en fin d'après-midi pour préparer, établir un plan de bataille. Rourke fut invité à donner une description détaillée de la ville, de ses habitations, ainsi qu'à évaluer les forces en présence, hommes, armes, équipement et matériels divers.

Un jeune Mexicain aussi sec et étiré qu'un plant de tournesol notait scrupuleusement. On laissa Rourke parler sans l'interrompre. Il connaissait son boulot, et avançait d'éventuelles questions. Il dessinait déjà son plan à lui.

Un : il fallait libérer les prisonniers.

Deux : saboter les véhicules.

Trois : miner les routes permettant d'entrer et de sortir de Ely.

Quatre : obliger l'ennemi à concentrer ses forces pour protéger ses chefs. En attaquant l'hôtel de police.

Cinq : prévoir la neutralisation de la centrale thermique éolienne. Ce qui priverait la ville d'énergie.

Six : commencer l'attaque avant le lever du soleil.

Sept : prévoir une troupe de réserve. Et des postes à l'entrée et à la sortie de Ely.

Huit : distribution des brassards aux personnes libérées du stade afin d'éviter toute confusion avec les hommes de Hartfield qui essaieraient de troubler le jeu en se débarrassant de leur uniforme.

Le général Patitcho approuva l'essentiel des points avancés par Rourke. En fait, il tentait de sauver son amour-propre vis-à-vis de son état-major. Et d'éviter d'apparaître comme une marionnette que Rourke manipulerait.

— Il faudra que notre vénérable chef, Augusto Maderos, nous donne son aval, ajouta Patitcho.

Tout le monde marmonna en signe d'acquiescement, comme s'il eût été pensable d'agir autrement.

— Général, fit Rourke, j'aimerais qu'on envoie des éclaireurs sur

place. Ils pourraient nous avertir discrètement de ce qui s'y trame. Ça ne serait pas bien malin que nous arrivions après la fiesta. Dans une ville déserte, peuplée de cadavres !

— Toujours imbu de vos manières, gringo. À vous les belles idées, à nous, *mescaleros*, à ramasser la *mierda* ! Vous en faites pas, votre colonel n'a pas bougé. Et personne ne sortira de cette putain de ville sans que nous en soyons avertis !

— Même en hélico ! lâcha Boyle.

— *Tambien*, martela le général. On s'en est déjà occupé de vos hélicos.

— Au lieu de jouer aux devinettes, général, grommela Rourke, vous feriez mieux de jouer cartes sur table.

Patitcho regarda autour de lui ses officiers, l'air assuré, façon de dire « petit connard, tu nous prenais pour qui ? ».

— Fernando, un de nos meilleurs soldats, fit alors le général gonflé d'orgueil, les a sabotés. De manière que ces enfoirés ne le sachent pas, et perdent leur temps à essayer de les réparer. Quant aux éclaireurs, ils sont déjà en place.

Rourke se leva. Il jeta un regard acide sur le général. Puis il sortit de sous la tente et descendit vers la Rover, cette fois, décidé à reprendre son bien, et à filer d'ici.

Le garde qui traînait sa viande près de la bagnole le vit arriver sur lui l'œil torve, les poings serrés tandis que Sutter courait après Rourke. Celui-ci bloqua la main droite de la sentinelle, celle qui pesait sur son flingue, et l'assomma d'un violent coup de tête. Il lui subtilisa son arme, et se retourna sur Sutter qui leva aussitôt les bras, suppliant Rourke de l'écouter une seconde.

Tout le camp était en effervescence. Les gens avaient quitté leur tente, et, peu à peu, s'étaient massés derrière Sutter.

— Faites pas l'imbécile, cria-t-il à Rourke qui essayait de démarrer la Rover.

Sutter s'approcha encore, après avoir demandé à ceux qui le talonnaient de rejoindre leur tente. L'incident n'exigeait pas leur présence. Un coup de chaleur, voilà tout. C'est ce que Sutter leur confia d'une œillade complice, avant de rejoindre Rourke à l'intérieur du véhicule.

— Le général est très vaniteux, fit-il. Vous savez, les *Latinos* sont très susceptibles. C'est moi qui ai eu l'idée de faire saboter les hélicos, parce que nous ne pourrions rien contre eux. Qu'il croie qu'il en a eu l'idée, n'a aucune importance...

Rourke le dévisagea d'un regard sombre.

— Ce qui compte, poursuivait Sutter, c'est que vous capturiez votre colonel, n'est-ce pas ?

Rourke pigeait où Sutter voulait en venir. Ce type avait un sacré sens de la diplomatie. Un roi du baratin. Qui ne semblait rien ignorer des vices de l'engeance humaine.

— Votre plan est excellent, fit Sutter en souriant, c'est celui que Maderos retiendra. Ne faites pas attention à Patitcho. Au fond c'est un brave type, mais un peu couillon...

— Okay, Sutter. Ça marche comme ça. Mais que cet enfoiré ne me prenne plus pour un con, sinon je le buterai comme une hyène. Et son tas de viande ira rôtir à la place de vos chacals !

— Parfait, dit Sutter. Ah ! au fait, John, ce général à la con comme vous dites, agira sûrement comme vous, à votre égard. Conseil d'ami.

Solidarité de *gringos* ! ouais.

CHAPITRE X

— Nous faisons l'impossible, major, fit Hartfield. Le colonel essayait de calmer le chef du KGB dont l'hélicoptère refusait de décoller. Les conciliabules des traîtres s'étaient achevés sur une grave décision que chacun des participants de la conspiration considérait comme la clé de voûte du complot.

L'assassinat du président Samuel Chambers.

Golkov enrageait. Un sous-marin devait le prendre au nord de la Californie cette nuit même et l'hélico qui devait le conduire sur place était étrangement tombé en panne.

Le Russe avait cru un instant que tout cela n'était qu'une mise en scène, un piège, que l'émissaire de Hartfield lui avait savamment tendu en le présentant comme une association d'intérêts protégée par la loyauté d'hommes de métier. Le colonel avait pesé de tout son poids pour se dédouaner. Cet incident mécanique ne devait pas avoir une portée excessive. Tant que le major resterait son invité, il ne risquerait rien.

— La ville, martela Hartfield, est entre nos mains !

— La nuit dernière, ces coups de feu... Ces deux types qui se sont évadés en détruisant une automitrailleuse légère, et en tuant cinq de vos hommes !

— Je ne vois pas major, grogna Hartfield, où tout cela peut nous mener. J'assure votre sécurité. J'en réponds sur moi-même.

Il saisit une bouteille de bière sur son bureau, et en avala un gorgéon.

— Deux types se sont fait la belle. Okay ! C'est pas normal mais cet endroit est un vrai désert, et nous avons installé un radar pour repérer toute approche suspecte.

Golkov ruminait. Mais il se disait qu'il serait peut-être plus habile de ne pas compromettre une si prometteuse association en poussant Hartfield à bout.

Le colonel était déjà suffisamment à cran.

— Pardonnez-moi, colonel, marmonna Golkov. N'en parlons plus.

Vous me trouverez dans ma chambre dès que mon appareil sera réparé.

Golkov adressa un coup d'œil à son porte-flingue et sortit, laissant le colonel avec son aide de camp, le major Williams.

— Les hélicos ont été sabotés, colonel, annonça ce dernier.

— Quoi !

Hartfield faillit s'étrangler.

— Un kilo de sel dans les réservoirs. Et tous les appareils ont morflé. Personne ne pourra quitter ce patelin d'ici quarante-huit heures.

— Du sel ? répéta Hartfield.

— On a commencé à purger les appareils, mais le sel a sans doute corrodé certaines pièces du moteur. Tous nos mécanos travaillent là-dessus. J'ai fait doubler la garde près de l'héliport.

— Qui a pu faire ça ? Et dans quel but ? Il faut retrouver ces salopards, Williams, on ne peut courir le moindre risque. On a décidé d'éliminer Chambers, mais nous ne réussirons que si le président ignore notre projet.

Hartfield se releva. Et marcha jusqu'à la baie vitrée qui donnait sur la place au cow-boy arabe. Tournant le dos à Williams, les mains nouées, nerveuses, il dit d'une voix tranchante :

— Repasser cette putain de ville au peigne fin. Et qu'on lui fasse quelques exemples. Allez au stade, prenez une dizaine d'otages. Et ramenez-les ici. Cassez chaque baraque s'il le faut, mais je veux être sûr que cette ville ne contienne plus un seul habitant qu'on n'ait pas contrôlé et placé sous notre surveillance.

— À vos ordres, colonel.

Williams sortit. En remontant le couloir du premier étage en direction des escaliers, il passa devant la chambre de Golkov où trois gorilles armés jusqu'aux dents montaient la garde. Il les gratifia d'un clin d'œil, puis dévala les marches jusqu'au hall d'entrée.

— Sergent Pitts et caporal Newton, avec moi ! gueula-t-il en traversant le hall.

Pitts et Newton lui emboîtèrent aussitôt le pas. Pitts, un grand échalas au visage aussi pointu qu'une lampe de couteau, à l'œil bovin, et coiffé d'un béret rouge ; Newton plus petit, râblé, tête carrée aux volumineuses arcades sourcilières, au menton en galoche, couvert de cicatrices.

Newton était un ancien boxeur, membre autrefois de l'équipe des paratroops, au palmarès impressionnant : aucune défaite, et des victoires presque toujours obtenues avant la limite. On le surnommait

à l'époque le « Bourreau d'Atlanta ». Atlanta sa ville de garnison où sa haine du bougnoule, du négro, lui avait valu des semaines de mise à pied et même failli le faire chasser de l'armée.

Les deux grimpèrent dans la jeep du major Williams. Celui-ci appela sur son radiotéléphone le PC et demanda qu'on envoie immédiatement un camion au stade, et que l'officier Hawks déploie ses hommes dans la ville en vue d'un nouveau ratissage. Williams répéta les mots du colonel. *Que cette ville soit définitivement nettoyée. Qu'aucun de ses habitants n'échappe au contrôle de la troupe !*

Un instant après son départ de l'hôtel de police, Williams et ses deux sous-ords arrivaient au stade. La nuit commençait à tomber, mais le soleil rougeoyait encore derrière les crêtes ocre des montagnes qui entouraient la cuvette où Ely était bâtie.

En moins de quarante-huit heures, les commandos de Hartfield avaient transformé l'ancien stade de football en une sorte de camp de concentration. Les pylônes, destinés autrefois à l'éclairage, portaient maintenant des guetteurs, étaient devenus des miradors improvisés. Les gens étaient rassemblés près des gradins en bois, surtout les femmes et les enfants. Les hommes, les plus robustes d'entre eux, étaient gardés dans les vestiaires.

La troupe encerclait littéralement le stade protégé par des véhicules blindés dotés de mitrailleuses et pour l'un d'entre eux d'un canon léger. Celui-ci était pointé sur les gradins. Avis aux amateurs d'évasion.

Williams, suivi de ses deux sous-ords, traversa le stade. Le gazon était grillé, et la terre dure et assoiffée. On remarquait encore quelques lignes tracées sur le terrain, et celles d'en but où les lettres géantes COOGARS étaient presque effacées.

— Cinq femmes et cinq enfants, sergent, fit Williams en approchant des gradins.

— Affirmatif, major.

— Vous les conduirez jusqu'au camion et prendrez deux gars avec vous. Et faites-moi allumer ces projecteurs, on n'y voit que dalle !

Newton se détacha et de sa démarche de primate costumé se dirigea vers la tribune en dur.

— Comment va-t-on les choisir ? demanda Pitts.

— Il n'y a pas de dogme en la matière, sergent.

Les deux hommes campaient immobiles, face aux gradins où femmes et enfants, et quelques vieillards s'entassaient comme des singes sur le rocher d'un parc zoologique. Étrange spectacle que des hommes parqués par d'autres hommes, blottis les uns contre les

autres, des visages déformés par la peur, incapables d'émettre le moindre son. Paralysés.

Les projecteurs commencèrent à balayer d'une lumière bleutée cette scène lugubre.

Williams et Pitts avaient fait leur choix. Le major désigne du doigt cinq femmes et cinq enfants.

Pitts s'approcha des gradins.

— Que nous voulez-vous ? hurla soudain une mère. Vous n'allez pas vous en prendre à des gosses ?

— Tu ferais mieux de la fermer, toi, si tu ne veux pas qu'on s'en prenne à tes chérubins !

— Espèce d'ordure ! cria la femme qui se débattait avec un soldat qui essayait de l'arracher des gradins.

— Fous-lui une raclée, à cette morue ! Ça la calmera.

Une femme plus âgée, plutôt grassouillette, se leva et tenta de raisonner la rebelle :

— Ça ne sert à rien, suis-les. Pense à tes gosses, Martha.

Martha étouffa un sanglot, tandis qu'on la traînait furieusement, jusqu'en bas, lui tirant les cheveux, ses genoux s'écorchant contre le bois des marches.

Un camion attendait et les otages y étaient presque déjà tous montés lorsque ce fut le tour de Martha. Elle claudiquait. Et deux gardes durent l'aider à grimper dans le camion. Williams regardait ça avec détachement. L'entraînement reçu par les hommes de Hartfield comportait des épreuves dites « d'insensibilisation ». Plus de problèmes moraux. Une seule ligne de conduite : l'obéissance aveugle. C'est pour cette raison que Morrisson avait toujours tenue cette unité spéciale en réserve, se défiant d'elle, et de sa loyauté. Les commandos vouaient un culte secret à leur chef, et auraient sûrement refusé d'obéir à une autre autorité que celle de Hartfield.

Des unités comme celles-là, avait prophétisé Morrisson, sont le sel de la subversion.

Le contingent d'otages était réuni dans le camion. Deux soldats étaient montés avec eux, tandis que Williams joignait le colonel par radiotéléphone.

— C'est fait, colonel, où les emmène-t-on ?

— Je veux qu'ils soient amenés sur la place.

Là, major, vous les attacherez à la statue de ce zouave, et vous minerez l'édifice. On avisera plus tard.

— À vos ordres, colonel.

Williams tapa sur l'épaule de Newton et la jeep démarra de suite. Le camion la suivit. Ils traversèrent Ely où les hommes de Hawks ratissaient chaque habitation, chaque bloc, fouillant les caves, arrachant les plinthes des murs, les coffrages, les lambris ; ils retournaient tout sens dessus dessous. Jusqu'ici, ils n'avaient cueilli qu'un vieux type bloqué par l'arthrose.

Williams s'arrêta à son niveau. Le vieux avait été couché par terre, les mains nouées derrière la nuque. Il râlait, gémissait, et invectivait parfois ses gardes.

— Où était-il ? demanda Williams.

Hawks s'approcha. Il mesurait près de deux mètres et avait le crâne en forme de pain de sucre, un peu néandertalien. Façon grand yéti du Tibet. Pas un poil sur le caillou, mais des pustules répugnantes qui y cloquaient.

— Ce vieux con, fit le capitaine Hawks, se terrait dans sa cave. Il s'était planqué dans une armoire à double fond.

— Ce qui prouve, capitaine, que notre premier ratissage a été mal fait. Continuez à fouiller ces baraques, mon instinct me dit qu'on a encore du gibier à chasser.

Hawks salua son supérieur, puis il retourna avec ses hommes tandis que la jeep, suivi du camion, redémarrait. La place de l'Hôtel de ville se trouvait au bout de cette rue, à moins de cinq cents mètres.

— Pitts, je veux deux caisses d'explosifs, des détonateurs, du fil, et des cordes, trouvez-moi aussi une bonbonne de gaz.

— 'vos ordres, major.

— Ah ! un mégaphone également, ajouta Williams en s'allumant une cigarette.

Une heure plus tard, les dix otages, femmes et enfants, étaient ligotés autour de la statue, attachés au socle. L'artificier maison avait conçu un système ingénieux permettant de faire sauter à distance les vingt kilos d'explosifs et la bouteille de gaz. On imagine aisément qu'en cas d'explosion, il ne resterait pas grand-chose des otages. Hartfield avait voulu cette mise en scène pour faire cesser toute velléité de résistance. Un homme parcourait la ville en brailant dans le mégaphone. La menace était rudimentaire. Que ceux qui se cachaient se rendent. Qu'ils sachent qu'en cas de sabotage ou d'agression, dix otages, cinq femmes et cinq enfants, seraient exécutés...

— Où en est-on, major, avec les hélicos ? demanda Hartfield en piétinant devant son bureau, cigare au bec, et brassant l'air avec ses bras.

— On a fait l'impossible, colonel. Ils ne seront pas prêts avant demain matin, aux alentours de six heures.

— Golkov va encore me faire chier, beugla Hartfield. Toutes les cinq minutes, un de ses gorilles vient aux nouvelles. Je commence à en avoir marre de ces connards. Après tout on aurait pu faire ça nous-mêmes.

Anderson, un officier supérieur encore présent à l'état-major de Green-House Creek, et venu spécialement de Louisiane pour ce sommet ultrasecret, intervint. Lui aussi, comme quatre autres officiers supérieurs, étaient bloqués dans cette putain de ville.

— D'autant que Golkov, dit-il, est en perte de vitesse. Il a été viré de Milwaukee avec son service. Et il doit maintenant se terrer à La Havane.

— Anderson, nous savons tous que ce fumier ne pèse pas un haricot, mais aussi léger soit-il, il nous apporte certains moyens. Il ne sera pas facile de mener notre plan à son terme.

— Je ne partage pas votre avis, Hartfield ; dès qu'on aura buté Chambers, toute cette bande de fiotes se déculottera. Green-House Creek est un repère de pédés.

Hartfield le coupa en grommelant.

— Morrisson n'est pas une pédale, et il a du monde derrière lui ; Asher et ses Marines ne fréquentent pas la sortie des écoles ; Milano a des commandos aux poils hérissés, ce ne sont pas des mauviettes. C'est fini le temps, Anderson, où le simple fait de traiter un mec de pédé ou de nègre en faisait automatiquement une merde. On n'a plus le privilège des couilles, général.

Anderson soupira. Puis il chercha autour de lui un soutien parmi les quatre batteries de cuisine qui l'avaient accompagné jusqu'à Ely. Tous d'anciens vétérans de la guerre de Corée, décorés comme des sapins de Noël. Mais Anderson ne trouva personne pour partager son optimisme.

— Ce qu'il faut, messieurs, reprit Hartfield, c'est que tous nos ennemis soient compromis dans la mort de Chambers, alors nous pourrons compter sur le soutien des blindés, des armées de terre, et de l'Air Force... Excepté celui de la cavalerie, ce pochetron de Moherty ne nous suivra jamais. Et puis il y a ce Rourke. On l'accommode maintenant à toutes les sauces. Il a droit à tous les honneurs. Parce que ce connard a bité Golkov et évité que Chambers ne clamse avant son heure. Cette vedette devra payer aussi. On a un compte ensemble, d'ailleurs.

Williams sentit qu'il devait faire courir la conversation sur un autre sujet. Il savait qu'à chaque fois que son chef abordait « le cas

Rourke », son ulcère se rouvrait. Rourke était en fait responsable du limogeage de Hartfield. Il s'était opposé aux méthodes d'interrogatoire de Tony Riviera, le spécialiste issu des polices spéciales sud-américaines, et l'avait même salement amoché en lui brisant sur le crâne une batte de base-ball. Riviera avait failli être trépané, et avait gardé des séquelles de cette rosse de Rourke. Il tiquait un peu du côté droit du visage. Et était sujet à des crises d'épilepsie.

— Colonel, dit Williams, dois-je servir un repas maintenant ?

— Sers nos invités, je n'ai pas faim.

Au même moment la lumière fut coupée et Ely plongée dans l'obscurité.

CHAPITRE XI

— C'est fait.

Sutter se retourna vers Maderos à califourchon sur un superbe canasson, doté d'une selle mexicaine et d'un tapis de selle enluminé et brodé d'or. Dans un étui filant de l'encolure de la bête jusqu'aux étriers, une carabine Winchester à la crosse argentée. Le vieux avait fière allure.

— La centrale ne marche plus. Nos hommes s'en sont emparés.

Maderos opina puis il recula avec sa monture. Il se trouvait à l'est de Ely, sur la route, et assistait au minage de celle-ci. Rourke supervisait la pose des explosifs ; ensuite, avec Sutter, il s'infiltrerait en direction de l'hôtel de ville avec une force de cent cinquante cavaliers, tandis que Patitcha passerait par l'ouest et essaierait de libérer rapidement les gens détenus dans le stade.

Soudainement, la ville d'Ely s'était éteinte.

Rourke savait que Hartfield ne tarderait pas à deviner d'où venait la panne et enverrait un peloton à la centrale. Cette réaction avait été prévue, et cinquante *cavalleros*, détachés à la centrale, y attendaient de pied ferme.

Les éclaireurs du général Patitcha avaient signalé le ratissage entrepris par les troupes de Hartfield, et en raison de ces fouilles minutieuses, ils avaient dû se replier. Fernando était toujours dans les parages de l'héliport. En fait, le parking d'un ancien supermarché.

À présent, il fallait respecter le plan point par point. Éviter de se faire prendre par surprise, ce qui économiserait bien des vies humaines.

Le minage de la route fut terminé deux minutes après le déconnectage du réseau électrique.

— Maderos, cria Rourke un peu irrespectueusement, il faut y aller maintenant. Le boulot est fait. Que vos gars descendent de cheval ; on va passer par le champ.

Quatre cents mètres plus loin s'élevait le collège. De là, autant de mètres les sépareraient de la place de l'Hôtel de ville.

— Sutter, fit Maderos, qu'on obéisse à Rourke. Et que nos hommes laissent leurs chevaux.

En moins de deux minutes, cent cinquante types armés jusqu'aux dents s'élançaient derrière Rourke à travers champ. Ils marchaient courbés, tenant un fusil, un revolver, une grenade, impatients d'en découdre avec ceux qu'ils traquaient depuis des semaines.

Rourke sentait leur détermination et se demandait s'il parviendrait à les tenir. À éviter un massacre. L'assaut risquait de se transformer en hallali, en curée sanguinaire. La loi du talion ; sang pour sang. En tout cas, il essaierait de l'éviter.

Le collège était un bâtiment classique en briques rouges un peu comparable à ceux de la côte Est d'autrefois, là où Rourke avait fait ses études. Il était de taille modeste et dans un état apparemment excellent.

En parvenant à la lisière du terrain de *base-ball*, Rourke fit signe à ses hommes de s'arrêter. Il se coucha à terre, se cacha derrière un monticule de terre couvert d'herbe grillée, et regarda à la jumelle. Les commandos de Hartfield avaient installé une mitrailleuse sur le toit du collège, et une vingtaine d'hommes s'agitaient sur le parvis du bâtiment. La panne générale qui frappait la ville devait être pour quelque chose dans cet affolement, pensait Rourke, tandis que Sutter examinait lui aussi les parages et concluait à voix basse :

— On va perdre des tas de types...

— C'est aussi mon avis. Cette mitrailleuse peut arroser jusqu'à la route pratiquement.

— Il nous faut un volontaire, lâcha Sutter, en se retournant vers Pedro, un garçonnet de treize ans, une sorte de *muchacho*, le front ceint d'un foulard rouge, et équipé d'un vieux fusil de chasse.

— Pas ce gosse, tout de même ! gronda Rourke, en agrippant l'épaule de Sutter.

— On est tous dans le même bain. Et Pedro sait se débrouiller, vous verrez, ce gosse, comme vous dites, va vous en mettre plein la vue.

Rourke fronça les sourcils.

— Pedro, là-haut, la mitrailleuse, je veux plus la voir !

— Okay, *señor* Sutter.

Pedro se faufila dans l'obscurité. Il longea le périmètre du terrain de base-ball et disparut derrière l'immeuble. Rourke s'en voulut de ne pas avoir pris sa place. En dépit de ce qui était arrivé au monde, il continuait de croire que les gosses n'avaient pas à se battre ainsi, même si souvent ils n'avaient pas d'autre choix pour sauver leur peau.

Cinq minutes s'écoulèrent. Pedro avait disparu. Les commandos allaient et venaient nerveusement devant le collège, et sur le toit, la M 60, restait tapie entre ses sacs de sable. Le *muchacho* avait-il échoué ? Ou renoncé ? En tout cas, Rourke savait qu'ils étaient là à perdre un temps précieux. En se concentrant suffisamment, et grâce à son silencieux, il aurait pu toucher le mitrailleur. Il avait déjà atteint des cibles encore plus protégées.

— Je vais buter ce mec, fit-il à l'adresse de Sutter, en braquant sa carabine Colt AR 15 en direction du toit.

— Attendez, fit Sutter.

Rourke hésita une seconde, maintenant son doigt sur la détente de son AR 15. L'œil droit fermé, il voyait de l'autre le mitrailleur, malgré la nuit, accroché à sa M 60. Pas de Pedro en vue, Sutter avait préjugé de ce gosse, pensa Rourke. Et l'avait refile à ses commandos de Hartfield.

— Regardez, John, s'exclama presque Sutter en montrant le toit d'une main tremblante, c'est Pedro.

Rourke suivait le *muchacho* qui approchait par-derrière du mitrailleur. Il tenait, semblait-il, un poignard dans une main. En quelques secondes, il parvint jusqu'au commando, lui tira la tête en arrière, et avec son poignard lui trancha la gorge. Puis il traîna le corps au-delà des sacs de sable, fit un moulinet avec ses bras, brassant l'air en signe de victoire, et se posta derrière la mitrailleuse.

Le gosse avait réussi. Avec le sang-froid d'un tueur professionnel. Rourke en resta un peu coi un instant, puis il donna l'ordre à ses *cavalleros* à pied de monter à l'assaut du collège.

Le terrain de *base-ball* se couvrit d'hommes en blanc et chapeau en paille, ceints de cartouchières, brandissant leurs armés comme des pirates à l'abordage. Les commandos les repèrent presque instantanément, et, se déployant en éventail sur le parvis de l'école, commencèrent à les arroser au M 16.

Les balles creusaient sur le terrain sec des sillons, soulevaient cette terre poudreuse crevant comme des cloques, éclatant en petits geysers. La fusillade était assourdissante. Les hommes de Maderos tombaient comme des pipes de foire, mais les survivants poursuivaient l'attaque, ne se laissant pas intimider par l'adversaire.

Sur le toit, Pedro avait libéré la M 60 de sa gangue de sacs et la tenant dans les bras, assaonnait les rebelles en bas qui essayaient de se replier vers le centre-ville.

Rourke courait en zigzaguant, évitant ces balles qui crevaient à ses pieds. Il les entendait siffler à ses oreilles. Jamais cette expression ne lui parut plus juste. Sutter le suivait échine courbée, donnant des

ordres à sa troupe.

Parvenus sur le parvis, les *Madéristes* s'empoignèrent avec les commandos ayant survécu, et refusé de fuir. Un corps à corps brutal, au couteau, à la machette. La hargne était dans le camp des *Madéristes*. Une hargne fougueuse. Un vrai déchaînement. Rourke vit une tête rouler littéralement par terre. Le type avait reçu un violent coup de serpe dans le cou, et la lame affûtée l'avait tranché, étêté. Comme on coupe des branches d'arbre. Un geste bref, précis. Le corps décapité gigota un instant sur lui-même puis, tourbillonnant, dégringola par terre, au milieu de la mêlée qui se poursuivait.

À cinq contre un, les *Madéristes* finirent par terrasser l'ennemi. Rourke n'avait pu empêcher ces débordements propres à l'esprit de vengeance. Il battit le rappel des troupes. Les alentours étaient semés de corps ; morts ou tués y essaïaient. Mais le collège était tombé. Et seule une poignée de fuyards avaient pu rejoindre le centre-ville.

— Sutter, gueula Rourke, faites cesser le feu. Il faut économiser nos cartouches.

Sutter opina et un instant plus tard le silence régna de nouveau sur le campus. On entendit alors le bruit des sabots qui galopaient à travers champs ; Maderos arrivait avec son escorte et les chevaux des assaillants. Il tenait à suivre au fur et à mesure l'avancée, la trouée, de ses hommes. Il n'oubliait pas qu'il pourchassait un ignoble bourreau, et que tant qu'il ne l'aurait pas neutralisé, il ne serait pas question de reprendre la route du Grand Nord que s'était assignée la communauté.

Sutter empoigna les rênes du cheval hongre de Maderos. Le Vieux rayonnait d'élégance. Il avait revêtu un costume d'apparat, véritable débauche de soieries et de tissus chers, brodés, enluminés, décorés de ficelles, et autres babioles miroitantes.

— Il ne nous échappera pas, dit-il en pensant à Hartfield. Cette fois, justice sera faite. Puis, pivotant sur sa selle, il contempla les corps qu'on ramassait, les blessés qu'on relevait et dit :

« Ces hommes seront vengés ! »

Ceux du général Patitcha cernaient maintenant l'enclos du stade, et assiégeaient les commandos. Une équipe de saboteurs s'étaient glissés jusqu'aux pylônes et les avaient fait sauter.

Mais ici, contrairement au collège, les quatre véhicules blindés posaient un sérieux problème. Les échanges demeuraient encore sporadiques lorsqu'on entendit l'écho de la fusillade provenant de l'ouest de la ville.

Patitcha étudiait avec ses jumelles les environs, et essayait de trouver la faille. Il disposait de deux cents hommes, des guerriers chevronnés, hommes farouches, et prêts au sacrifice suprême, mais

refusait l'idée de l'assaut. Les automitrailleuses risquaient de décimer cette force quelle que fût sa détermination. Et puis, Maderos répugnait à verser le sang des siens inutilement.

Ceux qui avaient rampé jusqu'au stade et détruit les pylônes avaient été refroidis. Aucun d'eux n'avait survécu. On les avait proprement massacrés. Au gros calibre. Patitcha devait également faire face à un autre problème, celui des otages, des captifs qu'on avait massés dans les gradins.

(Il ignorait qu'on en avait aussi parqué dans les vestiaires.)

La seule solution qui lui restait était de s'emparer ou de détruire les blindés. Avant que ceux-ci ne les attaquent. Patitcha appela auprès de lui le commandant Arenas, un grand type baraqué, borgne, et plutôt du genre taciturne. Arenas avait servi dans l'armée colombienne, au sein d'une unité spécialisée dans la lutte antidrogue. C'est durant une opération contre des laboratoires de transformation de pâte-base en cocaïne qu'il avait perdu un œil. Un type lui avait lancé un couteau qui s'était logé sous son arcade sourcilière gauche. On avait dû l'énucléer.

Il arriva chez Patitcha de sa démarche débonnaire, mâchonnant un morceau de chique, et les deux étuis à revolver battant sur ses hanches. Un grognement sortit d'entre ses lèvres en signe de salutation, puis crachant un jus jaunâtre, il secoua la tête :

— Qu'y a-t-il, Manuêlo ?

Arenas était l'un des rares à appeler Patitcha par son prénom, une familiarité qui datait du jour où il avait sauvé le général d'une morsure de serpent.

— Faut détruire ces blindés. Ils nous font chier. Et si ces connards décident de nous tomber dessus, on pèsera pas lourd.

Arenas opina. Il avait l'attitude d'un John Wayne, allure impressionnante, les mains calées sur les hanches, la bouche tordue de grimaces.

— Faut sacrifier quatre types.

— Comment ça ?

— On les bourre d'explosifs, et on les lance sur ces putains de blindés.

— Y a au moins cent cinquante mètres à faire.

— Prenons les plus rapides. On n'a pas le choix.

Boyle qui se trouvait aux côtés du général regarda le commandant médusé. Comment ce gars, se dit-il, pouvait-il décider d'expédier quatre mecs en enfer, sans sourciller ? Il en resta bouche bée. C'était bien dans la nature *latina*, ce défi permanent, ce mépris de la vie, cette

gloriole de se faire sauter pour qu'on expose ensuite vos couilles en haut du mât.

— Occupe-toi de ça, Arenas, et fais vite. Sutter et Rourke ont déjà pris le collège. On est en retard.

Le commandant s'éloigna. Il chercha les types pour cette mission, il les désigna sans même leur demander leur opinion. Ensuite, on les ceintura d'explosifs. Un petit détonateur manuel leur permettrait de se faire sauter au bon moment. Puis on amena les quatre kamikazes au général qui les bénit, avant de les lancer à l'assaut des blindés.

Boyle, grâce à son appareil à lecture infrarouge, les regarda filer. Il suivit ces bombes humaines, prenant un cliché de temps à autre, vieille manie, se déplaçant en zigzag à travers la nuit. Il ne put les suivre tous longtemps. Chacun d'eux ayant un objectif précis d'assigné. Il se concentra sur celui qui se dirigeait vers un M 2 (IFV), dit « battle taxi », dans l'infanterie, et muni d'une mitrailleuse coaxiale de 7.62 mm. Un vrai petit monstre capable de foncer sur route à plus de 60 kilomètres/heure !

Le type bardé d'explosifs le défiait dans sa course comme un *vacero* de corrida portugaise. Boyle assistait à cette scène consterné, se demandant où l'on pouvait trouver un tel courage. À moins que tout cela ne fût que pure folie.

En approchant du M 2, le coureur de Arenas se mit à crier. Les balles répliquèrent aussitôt, et volèrent au-dessus de lui. Mais il était trop tard. Le type avait atteint son but. Le M 2 avançait sur lui. Le *Latino* se jeta alors par terre, sur le dos, et au moment où le blindé allait l'écraser, il déclencha sa mise à feu. Le M 2 se souleva du sol. Sa taule se dispersa tandis que son réservoir explosait. L'engin fut littéralement pulvérisé.

Au même moment, à quelques secondes près, les autres kamikazes accomplissaient leur besogne. Et les quatre blindés ne furent bientôt que des tas de métal fumants, carbonisés, dégageant une épaisse fumée qui s'élevait aux quatre coins du stade.

Patitcha donna l'ordre à ses hommes d'investir la place.

— *Viva la muerte !*

La horde déferla. L'étrépage fut sans merci.

Les *Madéristes* semblaient animés d'une haine farouche. Les commandos de Hartfield se débandèrent, comme une maille qui file, devant cette marée furieuse, sanguinaire. On chercha à se replier près de la tribune, abandonnant le terrain aux assaillants. Boyle qui suivait l'attaque à distance voyait au milieu des hommes la silhouette grandissime, dégingandée, de Arenas. Il tenait un colt dans une main et guidait ses troupes en poussant des cris féroces.

Pendant qu'on se battait au corps à corps dans la tribune, Boyle, accompagné du général Patitcha et d'un petit aréopage, rejoignit les gradins où femmes et enfants captifs, effrayés, se serraient les uns contre les autres. Ils ne formaient qu'une masse compacte, au centre des gradins, vers laquelle se dirigeaient ceux qui avaient réussi à vaincre leurs geôliers. Ils grelottaient. La peur se peignait sur les visages. Une étrange armée mexicaine venant au secours d'une bourgade américaine perdue en plein Nevada, cela n'avait pas de sens. D'où cette meute avait-elle surgi ? Et pourquoi versait-elle son sang pour délivrer des inconnus ?

Boyle sauta par-dessus le grillage qui ceinturait les gradins. Il faillit s'étaler par terre. Devant ces femmes et ces gosses le dévisageant comme la matérialisation d'un mystère divin, Boyle les regarda en souriant. Autour de lui s'enchaînaient les crépitements des armes, les explosions, les claquements secs des fusils automatiques.

— N'ayez pas peur, cria-t-il, en se hissant sur les gradins. On ne vous fera pas de mal.

Il sortit d'un sac qu'il tenait en bandoulière des dizaines de brassards rouges, coupés dans des étoffes par les femmes du campement de Maderos.

— Mettez-vous ça aux bras, fit-il en agitant les brassards au-dessus de sa tête.

Les gens se détendirent un peu, essayant de se rassurer en s'observant mutuellement. Qu'avaient-ils à craindre de ces types qui tombaient encore comme des mouches et qui semblaient s'être sacrifiés pour eux ?

— Je vous en prie, ajouta Rourke alors que le général Patitcha arrivait près du grillage, en bas des gradins, et que les coups de feu devenaient sporadiques dans la tribune. Prenez-les et passez-les. Cela évitera que vous soyez pris pour les autres.

Une femme assez âgée, la même qui tout à l'heure avait supplié Martha de se laisser emporter par les commandos, se leva et alla chercher les brassards. Boyle l'embrassa, la secoua un moment entre ses bras.

Mais la vieille semblait au bout du rouleau. Et les débordements affectueux de Boyle manquèrent de la terrasser.

— Excusez-moi, grand-mère.

— Ce n'est rien fiston, mais faudrait s'occuper des femmes et des gosses que ces salauds ont emportés tout à l'heure. Je crois bien que ces gars-là n'ont pas le Christ dans le cœur. Et p't'être qu'ils ont prévu de leur faire du mal.

— De quoi parlez-vous ?

— Ils sont venus, ils ont pris des otages, voilà ce que je dis, fiston.

— Bon, on verra, en attendant, fit Boyle, mettez-vous ces brassards.

Puis le photographe redescendit et rejoignit Patitcha qui avançait vers la tribune. En parcourant l'intérieur du bâtiment, il découvrit un carnage incroyable. Les hommes d'Arenas s'étaient déchaînés. Des cadavres s'amoncelaient. La plupart salement mutilés. Les murs étaient grêlés d'éclats de balle. Et le sol trempé de sang. Les vestiaires croulaient sous la barbaque humaine. Et les macchabées ne portaient pas tous l'uniforme para des troupes de Hartfield. On n'avait visiblement pas fait le détail. Boyle effectua, en un geste automatique, une série de clichés. Les massacres, les tueries, les charniers avaient trop longtemps été son pain quotidien. Il en avait suffisamment respiré les effluves nauséeux. Son expérience de la mort, même celle-là plus bestiale, l'avait cuirassé. Et en parcourant ce dédale de couloirs encombrés de charognes, il n'eut qu'une pensée pour les survivants. Ces gosses et ces femmes faits otages qu'on avait ramassés, et que Hartfield avait emmenés Dieu sait où !

Aussi, abandonnant le général à sa macabre inspection, il ressortit, quitta le bâtiment, s'éloigna en direction de celui qui passait pour l'officier de liaison de l'opération. Autour de lui les captifs essayaient de savoir si l'un des leurs avait survécu... Car Arenas n'avait pas fait de détail, on le sait, et les vestiaires du stade comptaient leurs lots de morts innocents.

Il contacta Rourke au collège par radiotéléphone.

— John, fit-il, en piétinant nerveusement, ici ç'a été une sacrée dégelée. On en reparlera, vieux. Mais une vieille m'a dit qu'on avait enlevé des femmes et des gosses...

Rourke le coupa.

— Je sais...

— Comment ça ? fit Boyle interloqué.

— Cette merde d'Hartfield les a ficelés à une statue et piégés à la dynamite.

Le message était clair. Rourke devinait à quoi serviraient ces otages. Et il se demandait si Maderos n'allait pas s'essuyer dessus, comme sur un paillason !

CHAPITRE XII

— Le stade est tombé, colonel. Ces types sont complètement siphonnés. Ils se sont jetés sur les blindés et se sont fait sauter avec. Hartfield encaissa ce nouveau coup venant après la chute du collège. À ce rythme-là, les assaillants ne tarderaient pas à s'attaquer à l'hôtel de ville, redoutait-il avec lucidité.

— Mais bon sang ! major, qui sont ces types ? Que veulent-ils ?

Williams eut une grimace signifiant qu'il n'en savait rien mais que la bataille serait rude.

— Où en sont nos effectifs ?

— On a perdu une centaine d'hommes. Deux mitrailleuses, et quatre véhicules blindés.

En bon aide de camp, Williams continuait de faire le compte des pertes. Tassés dans des fauteuils répartis autour du bureau du maire, les autres mandataires de la conspiration écoutaient, l'air sinistre, le rapport du major. Golkov, mains crispées, jetait sur Hartfield des regards assassins. Comment avait-il pu se laisser embarquer dans une si sale affaire ? Et accorder sa confiance à cet Américain qu'il avait toujours haï ?

Les autres, Anderson, Matthews, Roberts, Nichols et Bramee essayaient de croire encore que Hartfield les sortirait de ce merdier. Ils étaient silencieux, et fixaient le vide, se réfugiant, sait-on jamais, dans la prière.

Hartfield analysa alors méthodiquement la situation. Tandis que Williams était descendu renforcer le dispositif de sécurité autour de l'hôtel de police.

— Il faut admettre messieurs que ce siège est peut-être lié à notre réunion et son objet, fit Hartfield en s'allumant un cigare. La ville n'est pas encore tombée, et nous avons encore plus d'hommes qu'on en a perdus.

— Colonel, fit sèchement Golkov, au lieu de tirer de vagues explications sur ce qui nous arrive, j'aimerais plutôt que vous nous proposiez un plan pour sortir de là. Et je doute personnellement que

ces gens en veulent à votre esprit de sédition. Je crois plutôt qu'il s'agit d'une bande de pillards.

— Essayons avec les otages. Si ces gens sont de simples pillards, ils ne feront rien pour s'opposer à ce que nous les fassions sauter, dans le cas contraire, nous pourrions négocier...

Golkov grimaça, les autres échangèrent des regards incrédules, puis tous opinèrent de la tête.

— On peut toujours essayer, fit Anderson. On n'a rien à perdre. Mais comment va-t-on faire pour entrer en contact avec eux ?

— Le vieux truc du drapeau blanc, dit Hartfield. Ou le haut-parleur.

Il y eut quelques haussements d'épaules résignés puis le major Williams fut choisi comme émissaire. On lui donna une jeep, un drapeau blanc, un mégaphone. Comme le collègue se trouvait à proximité de l'hôtel de ville, c'est là qu'on décida de l'envoyer. La mission était dangereuse mais l'on n'avait encore jamais vu un élément des commandos du lieutenant-colonel Hartfield en refuser une, même si les chances d'en revenir vivant étaient quasiment nulles.

Malgré tout, Williams démarra sa jeep la gorge nouée, les nerfs tendus, la bouche un peu sèche. On avait planté le drapeau sur le capot du véhicule. Williams conduisit lentement, d'une main, tenant le mégaphone de l'autre, en s'annonçant comme émissaire de paix.

Il n'eut que quatre cents mètres à parcourir avant de tomber aux mains des assaillants. En une fraction de seconde, un faisceau d'armes convergea sur lui en un cliquetis effrayant.

— Lève les mains, lui ordonna un *cavallero* au front aussi étroit qu'une largeur de doigt.

Williams obéit. On le descendit de la jeep sans ménagement. Et quelques coups de crosse lui rossèrent les reins.

— Suffit ! gueula Sutter. Emmenez-le au collège. Et pas de ça, hein ? La schlague, c'était les SS. On ne mange pas de ce pain-là.

Puis le visage de Sutter retrouva son sourire habituel, un sourire qui lui était aussi propre que ses empreintes digitales.

Ce qui demeurerait intact du planétarium du collège de Ely servait, là, de quartier général à Maderos. Le toit ouvrant béait et les étoiles, la voie lactée, perçaient dans la nuit claire, au-dessus de la salle d'amphithéâtre. Maderos était assis dans un fauteuil pivotant, entouré de deux porte-flingues aussi chaleureux qu'une paire de tigres sibériens.

Lorsque le major Williams lui fut amené, il donnait l'impression de dormir. Il avait les yeux fermés, et son corps ne bronchait pas. Aussi

immobile qu'une momie dans son sarcophage !

— Vénérable Augusto Maderos, marmonna Sutter comme s'il s'adressait à un grand de la cour d'Espagne, cet homme est venu en émissaire.

Rourke qui campait non loin reconnut Williams. Il l'avait déjà vu à Green-House Creek, et son visage s'était gravé dans sa mémoire.

— Qu'a-t-il à nous dire ? fit dans un filet de voix Maderos.

— Parlez, dit Sutter en s'adressant à Williams.

Le major était un peu ému. Non de se trouver en présence de Maderos dont il ignorait tout, mais parce qu'il se demandait comment il allait se tirer de ce pétrin !

— Mon chef ignore pour quelles raisons vous vous en êtes pris à nous, mais il souhaite parvenir à un arrangement.

— Misérables ! tonna Maderos. Vous ignorez donc ce qui nous amène ici ? Eh bien je vais vous rappeler ce qui s'est passé il y a quelques semaines dans l'État de Washington...

Le visage de Williams blêmit aussitôt. Il se souvenait parfaitement de ce qui s'y était passé... Ces femmes, ces enfants, ces vieillards massacrés, violés, laissés morts après moult beuveries et mutilations barbares, actes de sauvageries ignobles... À y repenser, Williams en avait l'échine frissonnante, le corps suant, et les mains aussi molles qu'une paire d'escalopes.

Maderos donna le récit complet de la barbarie des commandos de Hartfield. Il ne négligea aucun détail, même les plus macabres, ceux immondes qui concernaient, par exemple, une fillette de douze ans qui, après avoir été violée par une demi-douzaine d'hommes, avait été écartelée entre deux jeeps. Maderos parlait maintenant d'une voix froide, mais basse, se contentant en quelque sorte d'énumérer ce qui pouvait passer pour un acte d'accusation.

Rourke suivait ce réquisitoire en examinant les réactions de Williams. Il craignait qu'après cette édifiante énumération, Maderos n'ait pas envie de transiger avec Hartfield, malgré la grappe d'otages prêts à exploser.

Lorsque Maderos eut achevé son laïus, il se tourna vers Rourke et lui demanda de venir près de lui.

Il lui marmonna à l'oreille :

— Connaissez-vous cet homme ?

— Oui... Il a été un bon officier.

— Quel arrangement croyez-vous qu'il soit venu nous proposer ?

— Leur fuite en échange de la vie des otages.

— Je ne peux l'accepter, John. Trop des miens sont morts par leur faute, et si cruellement assassinés... Ma conscience ne m'autorise pas à les laisser filer.

— Il y a cinq femmes et cinq enfants accrochés à la statue... Si l'on ne fait rien, ils vont mourir. Que dit votre conscience à ce propos ? Ces gens n'ont-ils pas le même prix que les vôtres ?

— Peut-être ce chantage n'est qu'un leurre...

Rourke grimaça.

— Non. Je ne le crois pas. Ces types sont des salauds. Ils feront ce qu'ils disent...

— Mais laissons cet émissaire nous dire ce qu'il veut...

Rourke s'écarta, recula. Son regard croisa celui de Williams. Ce dernier le reconnut, et baissa les yeux.

— Dites-nous pourquoi nous accepterions de vous laisser partir ?

La gorge serrée, les mots ne parvenaient pas à franchir l'obstacle des lèvres. Williams n'osait, après ce que Maderos venait de dire, parler encore de mort, d'exécution... Et pourtant, il en avait reçu mandat.

— Laissez-nous filer et nous relâcherons les otages...

Williams parut enfin soulagé. Il soupira tandis que Maderos plantait ses yeux noirs dans les siens, comme de petites lancettes empoisonnées.

— Décidément, fit Maderos, vous ne savez que faire couler le sang. Et qui sont ces otages ?

— Des femmes et des enfants... Dix en tout. Ils sont d'ici.

— Et en quoi leur vie nous concerne-t-elle ?

Williams sentit un jet puissant d'adrénaline ruisseler le long de son échine. Il resta muet. La douche glacée.

— Retournez avec les vôtres, fit Maderos. Et un conseil, qu'aucun coup de feu ne soit tiré, tant que nous ne vous aurons pas fait connaître notre réponse.

Williams se retira. Il parcourut le chemin le menant à la jeep entouré d'une escorte de costauds à l'air mauvais. Et décorés comme des sapins de Noël, sauf qu'en guise de guirlandes, ils trimbalaient des fusils d'assaut et des colts .45 !

Rourke et Maderos, auxquels s'était joint Sutter, éternel souriant, palabraient comme deux sages africains.

— Si Hartfield négocie, c'est qu'il n'est pas seul et qu'il tient à assurer la sécurité de ses invités.

— Et alors John ?...

— Eh bien si l'on refuse, ils vendront chèrement leur peau et beaucoup d'hommes mourront. Ne croyez pas avoir terrassé Hartfield parce qu'il essaie de fuir. Méfiez-vous de lui.

— J'ai payé pour le savoir. Non ? Il a laissé tuer des dizaines de miens avec une sauvagerie inouïe... C'est pour ça que mes hommes ont attaqué cette ville avec cet esprit farouche. Que penseront-ils de moi si je tolère que cet ignoble meurtrier s'échappe ?...

Rourke piétinait sur place.

— Écoutez, cette ville ne comporte que deux accès routiers. Et on les a minés. Disons à Hartfield de partir et faisons sauter son véhicule.

— Et les otages ?

— Ce sera notre seule condition : qu'il nous les rende avant de partir.

Maderos regarda Rourke avec étonnement.

— Dites-moi, ceci est d'une naïveté incroyable.

— Non, nous ferons l'échange sur la nationale. Nous proposerons alors que les otages marchent devant le blindé, dès qu'ils auront passé les pièges, nous ferons tout sauter.

— Ce scénario me paraît plus convaincant, John.

Sutter acquiesça.

— Je vous autorise à négocier cela, Rourke. Ma conscience m'interdit de sacrifier qui que ce soit.

Le visage de Rourke s'éclaira d'un sourire où se lisait un profond soulagement.

— Je sais, vénérable Maderos... Je l'ai toujours su.

CHAPITRE XIII

La gueule de Jack Counihan n'était plus qu'un sac de plaies et de bosses de chairs violacées et enflées. Celui avec qui il avait tenté de fuir en moto, le vieux Chen, avait clamsé. Tony Riviera avait mal dosé ses coups et l'Indien était mort d'une crise cardiaque.

Les caves de l'hôtel de ville ressemblaient à ce qu'avaient été autrefois, pendant l'ère des généraux argentins, les locaux de l'École Mécanique de la Navale, située presque dans le centre de Buenos Aires : une gigantesque usine à tortures où les bourreaux faisaient les trois/huit, se relayant en permanence au chevet des victimes moribondes.

Tony Riviera, l'ancien tortionnaire paraguayen, s'acharnait sur le maire de Ely qu'il commençait à empaler, lorsqu'il apprit que Rourke se trouvait ici. Celui qui lui avait fracassé le crâne avec une batte de base-ball le laissant tiqueux à vie et épileptique croisait de nouveau son chemin.

Ses assistants le virent tourner au rouge et décharger dix mille volts dans le corps du maire. Ils en restèrent éberlués. Le type se calcina presque sur son pal et continua de gigoter dessus deux minutes. Il n'était plus à la fin qu'une poupée de suie désarticulée et ratatinée.

Tony resta immobile un instant. Furieux, le regard vide et fixe.

— Harry, finit-il par dire, occupe-toi des autres, je reviens tout de suite.

— Okay, patron.

Tony sortit. Il remonta les escaliers conduisant des caves au rez-de-chaussée, et là prit ceux menant au bureau du colonel. Il les gravit péniblement. Ce choc qui avait manqué le tuer lui avait ôté au moins trente pour cent de son agilité. Ses jambes se déployaient en désordre sous lui, et il lui fallut cinq minutes pour atteindre le premier étage.

Les deux porte-flingues de Golkov le regardèrent passer avec curiosité, traînant la patte et secoué de tics. Tony Riviera avait maintenant les handicaps physiques assortis à la monstruosité de son âme. Sorte de Quasimodo qu'aucune Esmeralda n'aurait pu attendrir.

Devant la porte de Hartfield, il se heurta à Pitts, le sergent à tout faire de Williams, le grand échalas à la face de rapace.

— Le colonel veut voir personne.

— Laisse-moi passer connard. Il faut que je lui parle. Et tout de suite.

— Je ne peux pas.

Tony dévissa discrètement la pierre qui ornait sa bague laissant apparaître un pic empoisonné. D'un geste sec, il le planta dans le gras du ventre du sergent. Celui-ci sentit comme une vulgaire piquûre de guêpe, puis trente secondes à peine après avoir été contaminé, il s'écroula par terre, inconscient.

Ce poison le laisserait ainsi des semaines, des mois, dans cet état léthargique ; il le tuerait peut-être avant, si Pitts faisait une allergie.

Les deux Russes virent la scène, et lorsque Pitts s'effondra, ils défouraillèrent. Mais Riviera avait eu le temps d'ouvrir la porte et d'entrer dans le bureau du colonel. Hartfield le considéra d'un œil sombre.

— Que faites-vous ici ? J'avais dit de ne laisser passer personne.

— Je veux m'occuper de Rourke, répondit Riviera comme dans un état fiévreux, les yeux fixes. Cette ordure est ici, je veux le détruire, lui faire payer ce qu'il m'a fait.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec vos conneries, Tony. Tirez-vous de là, sinon Williams...

Riviera dégaina son feu au moment où les deux gorilles du KGB entraient précipitamment dans le bureau.

— Il a tué votre garde, cria l'un d'eux en désignant Riviera avec le canon de son Tokarev.

— Il n'est qu'évanoui, fit Tony. Et maintenant, donnez-moi l'ordre d'abattre cette saloperie...

— Vous commencez à me faire chier Riviera !

Williams avait discrètement sorti son soufflant, et le braquait sur Tony. Il attendait un geste, un signe du colonel pour appuyer sur la détente, et lui faire sauter la cervelle.

— Une dernière fois, Tony, fit Hartfield exaspéré, cassez-vous de ce bureau.

— Non ! Pas avant d'avoir reçu l'ordre de tuer...

Un clin d'œil suffit à Williams pour comprendre que Riviera devait disparaître de l'effectif des commandos. Il tira deux fois. La première balle broya la colonne vertébrale du tortionnaire, l'autre lui pulvérisa la boîte crânienne. Le projectile se logea dans le parquet que

souillèrent des éclaboussures de sang et de cervelle.

— Qu'on enlève cette charogne de ce bureau, aboya Hartfield. L'un des deux gorilles tira Riviera par les pieds et le sortit laissant derrière lui une traînée rougeâtre.

— Bon, reprit Hartfield, Rourke nous a fait savoir qu'on serait autorisés à quitter cette ville, à condition de suivre leur procédure.

L'assemblée des traîtres écoutaient bouche bée, à l'exception de Golkov qui ne cessait de fulminer, et de se reprocher d'avoir laissé Hartfield se faire piéger dans ce patelin pourri, isolé entre des montagnes désertiques, loin de ses bases.

— On montera dans nos blindés. Et les otages marcheront devant jusqu'à ce que nous soyons sortis de l'agglomération. Je trouve finalement cette solution convenable, à moins que vous décidiez de vous colleter avec cette bande de cinglés !

— Rourke est un homme habile, intervint Golkov, je suis persuadé qu'il va nous tendre un piège. Lequel ? Je n'en sais rien : mais il essaiera par tous les moyens de nous avoir.

— Dès que nous serons en route, poursuivit Hartfield, je contacterai le capitaine Malley. Il est basé à Cedar City, à deux cents bornes du Grand Canyon. C'est un des nôtres. Il dispose de trois appareils bombardiers de piqué. Il lui faudra trente minutes pour atteindre Ely et bousiller cette bande de connards.

— Et Rourke ? s'enquit Williams.

— Problème, en effet. Il n'est pas à Ely par hasard. Morrisson a dû flairer quelque chose. Je crois que lui vivant, notre plan a beaucoup de chances d'échouer... Mais pour l'instant son affaire est liée à cette horde de crétins, et nous ne nous occuperons de Rourke qu'une fois tirés de ce merdier.

Tous parurent accepter le plan de Hartfield.

— Bien... Williams retournez là-bas, et dites que ça marche. Que nous serons prêts à l'aurore.

*

* *

Peu avant quatre heures du matin, le convoi de blindés quitta le centre de Ely. Entourés d'une escorte armée, les dix otages marchaient lentement devant le premier véhicule. Et là, remontaient jusqu'au collège. La rue avait été vidée et les hommes de Maderos suivaient de loin en loin la colonne motorisée. Les troupes du général Patitcha, après avoir contourné la ville, se tenaient autour du motel à un kilomètre de Ely, à deux cents mètres seulement en amont de l'endroit

où la dynamite avait été placée.

Rourke et Maderos étaient sur les contreforts d'une des sept collines enserrant la cuvette de Ely. Des centaines de *cavalleros* s'alignaient autour d'eux, prêts à fondre sur l'ennemi dès qu'ils en recevraient l'ordre.

Le soleil commençait à se lever et Rourke sentait déjà la chaleur écrasante de ses rayons peser sur ses épaules. Très digne, aussi silencieux et énigmatique qu'un sphinx, Maderos suivait ce qui se passait sans piper mot.

D'où ils étaient la colonne motorisée du colonel Hartfield ne leur paraissait guère plus grande qu'un minuscule mille-pattes. C'était comme une tache d'ombre serpentant entre les clairs-obscurs de cette aube qui n'en finissait pas de s'éteindre pour laisser place aux braises aveuglantes du jour.

Rourke avait choisi un alezan blanc. Une belle monture douce dont émanait une odeur mêlée de cuir et de crottin. Son cavalier avait dégainé un de ses « ScoreMasters » tandis que l'autre restait en réserve dans son étui d'aisselle.

Sutter était en communication avec les observateurs postés sur le chemin qu'empruntait la colonne motorisée, ainsi qu'avec Patitcha qui s'impatientait de pouvoir passer à l'attaque.

— Ils sont à trois cents mètres du motel, vénérable Maderos.

Le chef opina doucement de la tête.

— Les otages ? fit Rourke.

— Ils sont devant toujours. Rien d'anormal, semble-t-il.

— Fernando ne ratera pas son coup ? s'inquiéta Rourke. S'il fait pêter la dynamite trop tôt ou trop tard ces pauvres gens seront sacrifiés.

— Ne vous en faites pas John, le rassura Sutter, avec son éternel sourire aux lèvres. Il sait ce qu'il doit faire, et quand il doit le faire.

— Je l'espère, murmura Rourke.

Cette fois, les otages encadrés par des commandos se trouvaient à dix mètres des explosifs. Martha était en tête, tenant sa fillette dans ses bras. Elle savait que sa vie et celle de son enfant passaient sur le fil du rasoir. Les hommes qui la flanquaient regardaient perpétuellement de droite, de gauche, les yeux en alerte, le doigt sur la détente. Derrière elle, les blindés rugissaient. Des vapeurs de gas-oil, suffocantes étaient rabattues devant par un léger vent d'ouest. Les tôles frémissaient. La faible allure qu'on imposait au convoi faisait grincer les moteurs.

L'un des types qui avançaient devant les blindés aperçut soudain

un renflement sous la chaussée. Il se détacha du groupe, s'approcha de cette bosse, et comprit que la route avait été minée. Deux cents mètres devant, sur le côté droit de la route, on voyait le motel, sa piscine, ses arbres défaits, grillés, ses barrières de bois, façon corail, mais pas les *cavalleros* du général Patitcha qui attendaient maintenant que Fernando déclenche le feu d'artifice.

— Halte. Stoppez tout ! Marche arrière !

Ces cris résonnèrent dans la vallée. Les véhicules coupèrent à travers champ, et contournèrent la dynamite au moment où Fernando recevait l'ordre de la faire sauter.

L'explosion souleva des tonnes de bitume. La terre s'ouvrit, faisant comme une crevasse, tremblant, tandis que les mitrailleuses installées sur les tourelles commençaient à tirer sur les hommes du général qui leur fondaient dessus.

Les otages se ruèrent vers la terre aride, s'y jetèrent, tandis que la fusillade crevait, soudainement, après l'explosion phénoménale, le silence de la vallée.

— À l'assaut, *Hijos del sol* !

Les *pistoleros* du général se jetaient sur les engins motorisés. Certains avaient préparé des *petrol bombs* qu'ils balançaient sur les véhicules. La fusillade était nourrie.

Un camion essayant de sortir de la route s'enflamma. Les occupants l'abandonnèrent, laissant une colonne de fumée noire grimper dans le ciel. Les cavaliers les chargeaient. Les coups de feu claquaient ; des types s'écroulaient avec leur monture, étaient cueillis par des balles. Déjà, les morts s'empilaient sur le champ de bataille.

De son poste d'observation, Rourke voyait quatre véhicules blindés rebrousser chemin, prendre la direction inverse. Ils tentaient d'échapper à leurs poursuivants. Son instinct disait à Rourke que Hartfield était en train de leur fausser compagnie. Les mitrailleuses installées sur tourelle massacraient les assaillants. Patitcha envoyait ses gars au casse-pipe. Le pot de terre contre le pot de fer. Que pouvaient faire les cavaliers face à ces véhicules blindés ?

Le feu dévasta le camion renversé dans un champ. L'on tirait de partout. Et pendant que l'on s'étripait près du motel, Hartfield s'enfuyait.

— Faut que j'y aille, fit Rourke.

Il piqua des deux et son alezan, hennissant, se cabra avant de dévaler la pente. Ses sabots soulevèrent de la poussière, crevant le sol desséché. Rourke devait récupérer sa Rover avant que Hartfield ait pris trop d'avance sur lui. Mais pour cela, il fallait couper par le motel. Et dans les parages ça canardait bigrement.

Rourke fonçait. Il galopait. La bête donnait tout ce qu'elle avait sous les sabots. Les coups de feu ne l'effrayaient pas. Et elle appréciait que son cavalier lui flatte l'encolure. Rourke approchait du motel. Il allait rejoindre le gros de la troupe lorsqu'une balle fracassa le tibia droit de son alezan. La bête s'écroula, roula par terre, et ne chercha pas à se relever.

Rourke en fit de même, mais lui se cacha derrière l'animal et braqua son feu sur les commandos qui se repliaient en rafalant les pistoleros de Patitcha. Une véritable hécatombe. La terre ocre rougissait. Tant les cadavres étaient nombreux à y répandre leur sang.

Ayant vu Rourke s'effondrer avec sa monture, Boyle accourut sur son cheval.

— Monte ! cria-t-il à Rourke.

Celui-ci sauta derrière Boyle, acheva la bête qui agonisait, et tous deux se réfugièrent derrière le motel. Au loin, déjà, on voyait les blindés d'Hartfield s'éloigner.

— Je sais où vous rattraper, bande de fumiers !

— J'irai avec toi si tu le veux, fit Boyle.

Puis un bruit de moteur se fit entendre. Celui caractéristique d'un chasseur bombardier. Une main en visière sur les yeux, Rourke regarda dans le ciel. Une escadrille arrivait. Trois zincs qui avaient surgi de derrière les montagnes. Ils descendaient vers Ely, et, en rase-mottes, déversèrent sur la ville un tapis de bombes incendiaires.

La ville s'embrasa. Alors que les chasseurs piquaient sur les cavaliers de Patitcha qui liquidaient les derniers commandos, les achevant à l'arme blanche ou d'une balle dans le cigare.

Le premier chasseur passa sur les cavaliers et les arrosa de mitraille. Deux bandes parallèles de terre ocre se soulevèrent en geysers au moment où les rafales atteignirent le sol fauchant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Patitcha ordonna à ses hommes de se replier vers les montagnes. Puis la bande abandonna le champ de bataille et au galop se réfugia dans les massifs rocheux, talonnée par les chasseurs en piqué. L'un d'eux ayant tardé à dresser son nez s'écrasa contre le flanc montagneux ; il explosa. Une énorme boule de feu rougeoyante rayonna, projetant autour d'elle des éclats de tôle, des morceaux de ferraille.

Rourke et Boyle étaient restés planqués dans le motel. Ils y demeurèrent jusqu'à ce que les avions aient disparu. Hartfield avait bien joué son coup. Les chasseurs lui ayant permis de prendre le large.

Ce qu'il ignorait, c'est que Rourke savait le trouver à Grand Junction, sur les bords de la Colorado River, et, que cette fois, il ne le laisserait pas s'échapper.

CHAPITRE XIV

Ely achevait de se consumer. Les bâtiments en flammes terminaient de s'écrouler, tandis que les survivants se massaient près du collège qui avait été, avec l'hôtel de ville, épargné.

Rourke y avait retrouvé Betty, la fille au .45 qu'il avait vue dans un bar en ruine avec Boyle le soir où ils avaient épinglé tous les portraits des conspirateurs. Betty avait finalement sauvé les gosses qu'elle protégeait.

Elle et Rourke bavardaient près de la Rover où Boyle transportait des réserves d'eau. Et des boîtes de conserve.

— Ely, dit Betty, était une ville si belle. Elle avait échappé à je ne sais combien d'attaques. C'est vraiment incroyable. Et tellement stupide.

— N'oubliez pas, Betty que vous avez eu beaucoup de chance. La centrale marche toujours. Vous pourrez rebâtir.

— Non, c'est fini. Tous les hommes sont morts, enfin presque, ce pauvre Jack Counihan a été si sauvagement torturé qu'il ne ressemble plus à rien. C'est le seul mâle adulte de Ely à s'en être tiré ; et à quel prix !

— Qu'allez-vous faire alors ? interrogea Rourke.

— M. Maderos, il l'a dit, veut que nous le suivions. Il a perdu beaucoup des siens. On va lui être utiles.

— Ce n'est pas un aussi mauvais choix que ça, Betty. J'espère que tout ira bien.

À cet instant, Boyle hurla :

— C'est paré, John. On peut mettre le cap sur Grand Junction.

Rourke se retourna vers lui, puis il s'approcha de Betty, la serra contre lui, et l'embrassa. Juste un baiser fraternel. Rien de plus. Puis il monta dans la Rover, et traversa la ville où les cavaliers du général Patitcha arrachaient les morts des décombres. Du sol continuaient de monter des nuages de fumée.

La Rover ne s'attarda pas. Le réservoir plein, elle se lança à l'assaut des rocheuses qui formaient la frontière du Nevada, et derrière

lesquelles s'étendait le Colorado.

Boyle sortit une bouteille de « tic-tac » et en avala une bonne rasade. De quoi écrouler un chameau. Puis il s'endormit et ne se réveilla que le lendemain matin. Rourke avait roulé toute la nuit, et, là, arrêté sa Rover sur le bas-côté de la nationale. Un des blindés qu'il suivait avait versé dans un fossé et paraissait vide.

— Boyle, pour une fois, prends ça et fais gaffe à toi.

Rourke lui posa entre les bras un riot gun.

— Je vais voir ce machin. Si ça bardait et que je me faisais crever la paillasse, tire-toi, et n'hésite pas à flinguer. Promets-le-moi !

— Okay, concéda Boyle, en se saisissant de l'arme. Et comment ça fonctionne ce truc ?

Rourke soupira, puis il ouvrit la portière et se retrouva sur la route bordée de chaque côté d'arbustes rachitiques. Il serrait dans sa main droite la crosse de sa carabine colt AR 15, tandis que ses deux Detonics .45 « ScoreMaster » somnolaient dans leurs étuis d'aiselles.

L'avant du blindé gisait dans le fossé, et son cul pointait en l'air, porte arrière béante. Des essaims de mouches tournoyaient au-dessus. Prudemment, Rourke avança. Boyle le regardait à travers le pare-brise étoilé d'insectes écrasés. Il avait le riot gun dans les mains, et, contrairement à ce qu'il s'était juré, il n'hésiterait pas à s'en servir si Rourke était menacé.

En approchant du blindé, Rourke sentit une drôle d'odeur. Une odeur pareille ne s'oublie pas. C'était celle de chairs pourries, celle qui attire les charognards à mille lieues à la ronde. Ce blindé devait être plein de macchabées, se dit Rourke en grimaçant. Il aurait aimé pour une fois que son odorat ne fût pas aussi affûté que d'ordinaire. Et ne rien sentir. Mais hélas l'on ne se refait pas, et les sinus de Rourke fonctionnaient comme au jour de sa naissance.

En contournant la porte arrière, Rourke parvint enfin à voir ce que contenait le véhicule. Cinq cadavres envahis de fourmis rouges. Les insectes étaient à l'ouvrage et dévoraient les corps. Rourke s'approcha encore. Ces visages ne lui disaient rien. La faune grouillante qui s'y activait les rendait chaque seconde encore plus informes. Comment ces types étaient-ils morts ? Et pourquoi ? Où les autres blindés étaient passés ? Rourke ne comprenait pas. Il se recula un peu. Pas besoin de rester là le nez collé sur ces charognes, pour essayer d'y voir clair. Il regarda autour de lui. Apparemment, rien. Rourke se méfiait cependant de cette impression. Il avait cru aussi ne voir personne lorsque les Indiens Hopi l'avaient sonné pour le conduire sous terre dans leur temple secret. Il fallait donc se méfier de ses impressions.

À droite de la route s'étendait un vallonnement monotone de

dunes poussiéreuses, hérissées d'une végétation chétive, et clairsemée. Plus loin, une colline s'élevait, puis, derrière, se dressaient les montagnes qu'ils avaient traversées cette nuit avec Boyle. À gauche, la route serpentait à travers une sorte de plateau aride sur lequel planaient des vapeurs de brume. À une trentaine de kilomètres, on apercevait des montagnes, mais cette fois moins pelées, et plantées d'arbrisseaux, des épineux de tailles diverses qui abondaient dans cette région.

Derrière eux, rien. Pas l'ombre d'une âme.

Rourke rejoignit Boyle dans la Rover.

— Y a cinq types dans ce blindé. C'est pas beau à voir. Les fourmis les grignotent joyeusement. On va les arroser d'essence et y mettre le feu.

— Quel gâchis, marmonna Boyle en s'extirpant de la bagnole.

Une fois sur ses jambes, il s'étira, poussant un grognement bestial. Puis il alla chercher un jerrycan d'essence et l'apporta à Rourke.

— Ça pue, merde ! gueula-t-il en déboulant près du blindé.

— Passe-moi l'essence.

— Je vais te laisser faire, vieux. Ça schlingue trop pour moi.

Pendant que Rourke commençait à asperger les corps, Boyle regagnait la caisse, et s'installait à bord. Il se roula une cigarette de marijuana, et s'alluma le joint au moment où Rourke jetait une allumette sur l'essence et que le blindé s'embrasait.

Rourke revint, et se laissa choir devant le volant. Sa portière claqua.

— C'est tout de même étonnant. C'est bizarre.

— Ils se sont entre-tués voilà tout. Ces mecs sont de vrais tordus, des ordures de première. Y a pas à douter, vieux, c'est du œil pour œil, dent pour dent.

Rourke tourna la clé dans le contact et la Rover se mit à ronronner.

— On verra bien.

La bagnole s'engagea alors dans le plateau aride. La climatisation était un bienfait miraculeux de la technique. Dehors, la température frisait les 60°. À l'intérieur du véhicule, à condition de maintenir les vitres fermées, un petit vent frais corrigeait le suffocant rayonnement du soleil.

— Arrête de fumer ça, merde ! ça empeste la bagnole.

— Tu devrais essayer, répondit Boyle, tu serais peut-être moins chiant.

Rourke lui jeta un coup d'œil en coin. L'air furibard de Rourke poussa Boyle à écraser vite fait son clope dans le cendrier.

La Rover filait à travers le plateau lorsque mélangées aux brumes ondoyantes, surgirent des silhouettes. On aurait dit des esprits, des ectoplasmes dansant au-dessus du sol ; l'effet d'une quelconque sorcellerie.

Rourke ralentit. Il décéléra, et attrapa son AR 15. Il appuya sur un bouton qui bloqua toutes les portes du véhicule.

— C'est quoi ces machins ? s'étrangla Boyle.

— J'en sais rien, mais quelque chose me dit que ce sont encore des emmerdes. Prends ton riot gun.

Ces démons ectoplasmiques prenaient, au fur et à mesure que la Rover approchait d'eux, forme humaine. Ils sautillaient sur place, entièrement dévêtus, brandissant des armes antiques au bout des bras. Il y en avait une vingtaine tout au plus. Et la bande coupait la route.

— Je vais encore ralentir, dit Rourke, et dès que nous serons sur eux, j'écraserai ce foutu champignon.

— Faut être complètement cinglés pour se balader à poil sous un soleil pareil, et se dandiner comme des sauterelles.

— Y a plus que des cinglés sur cette terre, Boyle. À part nous peut-être... Et c'est pas vraiment sûr.

Les types faisant les pantins sur la piste brûlante se trouvaient maintenant à cent mètres de la Rover qui avançait lentement. Nus, ils avaient la figure badigeonnée de terre séchée et les cheveux poisseux. Leurs armes primitives ressemblaient à des haches, des gourdins ; apparemment, ils ne détenaient aucune arme blanche, ni à feu. Rourke avait déjà vu des êtres semblables dans les sous-sols de Manhattan, témoins de la régression de certains humains. Vertigineuse reculade vers les abysses de l'évolution !

Là encore le clash nucléaire avait chassé la conscience humaine de son habitat naturel.

La Rover les touchait presque. Rourke vit ces faces déformées de grimaces, tordues, haineuses, et stupides, se tendre vers lui et Boyle, en agitant leurs armes préhistoriques. Ces créatures poussaient des braillements de bestiaux. Cris un peu semblables à ceux des singes aboyeurs.

— T'arrête pas, merde, murmura Boyle qui serrait contre lui le riot gun. Ces types vont nous bouffer s'ils nous attrapent.

L'un d'eux avait grimpé sur le capot de la Rover, et écrasait sa face sur le pare-brise. Les autres enveloppaient la bagnole, continuant à sautiller. Ces gueules rappelaient à Rourke ces reportages du *National*

Geographic consacrés aux derniers représentants des tribus primitives. Aborigènes d'Australie, Pygmées africains, ou Papous de Nouvelle-Guinée. Mais sur le papier glacé du magazine, ces êtres paraissaient bien inoffensifs, pittoresques même tandis que ceux qui ventousaient la Rover semblaient animés d'une évidente envie de s'emparer de Rourke et de Boyle.

— Vire-moi ce type, sur le capot, cria Boyle.

— Si je rate mon coup, un de ces connards va se glisser sous mes roues, et on sera dans un sacré merdier. Alors me fais pas chier avec ce tordu qui lèche la vitre. Il détalera le moment venu.

— À moins qu'on finisse dans sa marmite.

Les coups redoublaient contre la carrosserie de la voiture où les créatures cognaient avec leurs armes.

— Tu vas voir qu'ils vont renverser ta bagnole, gémit Boyle.

— T'as peut-être raison. Il serait temps de nous débarrasser de ces cloportes.

Aussitôt, Rourke appuya sur l'accélérateur. Et la Rover bondit en avant. Le type qui squattait le capot voltigea, vida la bagnole et disparut sous les roues de la Rover. Les autres se jetèrent sur elle avec une adresse qui laissa Rourke songeur. Mais les créatures du désert ne faisaient pas le poids. Et, en quelques secondes, Rourke mit entre elles et lui près de cent mètres. Boyle se rejeta contre le dossier et soupira.

— On les a eues, merde... J'ai cru que cette fois on s'en sortirait pas.

Au moment où Boyle prononçait ces mots, un visage apparut sur le pare-brise. Une créature était sur le toit. D'un coup violent elle fracassa la vitre. Les éclats volèrent sur les sièges avant, Boyle en reçut en plein visage. Le type essaya alors de se glisser à l'intérieur de la Rover. Il puait le fauve. Il lança ses jambes en avant que Boyle repoussait comme on chasse un essaim d'abeilles. Rourke dégaina un Detonics et pressa immédiatement la détente. La balle transperça le cou de la créature.

— Balance-moi ça dehors, gueula Rourke.

Boyle se démena un instant, et, après maints efforts, il parvint à rejeter l'intrus. Celui-ci roula sur le capot, puis les roues de la Rover lui grimpèrent sur le corps.

Le compteur était monté à cent vingt à l'heure.

Boyle saignait. Un air brûlant s'engouffrait dans la voiture. Adieu climatisation !

— Ben mon salaud ! Que ce type pouvait puer !

— Mouais, maugréa Rourke, c'était pas de la terre séchée sur sa

gueule !

Boyle souleva son sourcil droit en signe d'interrogation.

— Ah oui ?

— C'était de la merde !

Boyle dégueula aussi sec. Tandis que Rourke éclatait de rire. La Rover dépassa une borne indiquant la ville de Grand Junction. Rourke et Boyle l'atteindraient ce soir. Hartfield allait devoir passer à la caisse. Et la note était salée !

CHAPITRE XV

Sur les rives du Colorado, au fond d'une vallée encaissée, se dressait la ville de Grand Junction. Elle était aujourd'hui, à l'Ouest américain, ce que jadis l'île de la Tortue avait été pour les pirates des mers caraïbes : un sanctuaire pour tout ce qui avait pedigree criminel, fuyait la potence. Ni les Russes ni les loyalistes de Green-House Creek n'étaient parvenus à y prendre pied.

C'étaient les hordes de loubards qui faisaient la loi. Et l'on ne savait trop comment, Grand Junction possédait de tout et commerçait avec tout le monde. Ici pas besoin de montrer patte blanche. On trouvait des armes, des munitions, de l'alcool, de l'essence, des filles... suffisait d'un peu d'or ou de quelques pierres précieuses.

Contrairement à d'autres cités du même genre, Grand Junction n'appartenait à personne, et personne ne la gouvernait. Chacun se reconnaissait. Les intrus finissaient dans le fleuve, troués de balles, ou dans un grand four industriel qui fonctionnait nuit et jour sur les bords de la rivière Colorado.

Rourke et Boyle s'y faufileurent à la nuit tombée, abandonnant la Rover dans la grange d'une vieille ferme désolée. Ils n'emportaient avec eux que quelques armes.

Un pont enjambait la rivière deux cents mètres en contrebas de la ferme. Rourke et Boyle le franchirent. Le lit du fleuve était presque à sec.

Rourke avançait Boyle. Grand Junction brillait dans la nuit. Un quart d'heure leur suffit pour atteindre le centre. Ils savaient déjà que Hartfield s'y trouvait. Les blindés avaient été parqués près de l'aérodrome où un avion décollait lorsque Rourke y avait croisé en arrivant. Le major Golkov rentrait au bercail. Rourke devinait que Hartfield n'avait pas filé. Si son intention avait été de faire flinguer le président, qu'un témoin aussi gênant que Rourke soit encore vivant pouvait contrarier le plan. En conséquence, ce témoin devait être éliminé.

Une douce fraîcheur descendait du fleuve, et se répandait sur les

rives en direction de la ville. Là, on entendait des coups de feu sporadiques. De simples festivités. Un peu comme se distrayaient autrefois les garçons vachers, le jour de la paye, après avoir convoyé d'immenses troupeaux de bêtes à cornes à travers des déserts jusqu'à une gare de triage. Dans l'histoire de la conquête de l'Ouest, Grand Junction avait tenu un rôle important, et les voyous qui y paraissaient en toute impunité ce soir-là, n'y craignaient pas davantage que ceux d'alors. Ici, l'arme était reine, et celui qui en manquait finissait toujours entre quatre planches au cimetière local.

Dans la rue principale de Grand Junction, en y parvenant, Rourke avisa une rangée inouïe de bécanes alignées sur le même côté. Des camions abondaient aussi. Des gars soulés d'alcool mexicain titubaient au milieu de cette voie à l'asphalte brûlant, en se gorgeant de leur tord-boyaux. Une violente musique inondait la rue provenant d'un grand cabaret aux néons allumés, baptisé *El Peso*. De vieux airs de *rock and roll* ou de hard rock poussés plein tube, à vous faire péter les tympans.

Boyle regardait à droite et à gauche, traînant le pas, se laissant emporter par le vacarme des décibels.

— Mon salaud, cria-t-il, ça chauffe dans ce bled.

Rourke ne répondit rien. Il cherchait un vieux magasin ayant appartenu avant les événements à un certain Tubbs, et où Morrisson lui avait dit de contacter aujourd'hui, un dénommé « La Masse », dit aussi « Crâneur », de son vrai nom, Harry Moud. C'était l'un des contacts de Morrisson ici, dans ce patelin paumé, et dont la couverture était celle d'un trafiquant de poudre, si prisée par les sauvages qui habitaient cette ville de requins.

Suivi de Boyle, légèrement éméché, Rourke remonta l'alignement des bécanes, toutes plus rutilantes et flamboyantes, les unes que les autres. Morrisson avait parlé d'une baraque en forme de soupière que Tubbs avait transformée en syndicat d'initiative. C'est là, dans cette maison, que Rourke trouverait « Crâneur », Harry Moud.

Après avoir traîné dans les rues une vingtaine de minutes, Rourke dénicha enfin le repère de Moud.

— C'est ici, dit-il à Boyle. On va entrer. Fais gaffe, reste derrière moi. On ne sait jamais.

Les deux contournèrent la baraque en soupière, sautèrent par-dessus un grillage, et se retrouvèrent dans une cour carrée encombrée de cartons vides où un chat étripait un rat sur les marches d'un petit perron devant sans doute conduire, pensa Rourke, à la cuisine.

Un coup de rangers dans les bestioles, et Rourke enfonça la porte qui tenait à peine sur ses gonds. En s'écroulant, le panneau rebondit

par terre, ventilant une épaisseur de poussière qui se vaporisa alentour. Puis les deux hommes entrèrent. Boyle se collait contre Rourke. Et John sentait son haleine parfumée au « tic-tac » lui chatouiller les naseaux.

La maison était plongée dans l'obscurité, du moins au rez-de-chaussée, trois pièces, un double living encore habitable, et une salle pleine de caisses de bière et de boîtes de conserve. Les murs étaient lacérés. Le papier peint fleuri avait été arraché et des souillures d'origine suspecte s'épandaient sur le plâtre friable.

Un escalier en bois blanc grimpait vers l'étage supérieur, passant sur une sorte de niche, fermée par un battant en bois, qui devait mener à la cave.

De là-haut un bruit lointain, encore indistinct, parvenait jusqu'à Rourke.

— On va monter, susurra-t-il à Boyle. Y a quelqu'un. Fais attention. Et ne me colle pas comme ça. Reste à un mètre.

Rourke n'attendit pas que Boyle acquiesce pour attaquer les premières marches où malgré l'obscurité l'on voyait des traces de pas incrustés dans la poussière. Le bois grinçait un peu. Le cuir des rangers crissait dessus.

À l'étage, Rourke comprit l'origine de ce bruit. Boyle aussi qui se mit à sourire.

— Ça baise drôlement ! fit-il.

— Chut ! Tais-toi, merde.

Rourke avait sorti son feu et le canon parallèle à la joue, il s'approcha de la chambre où les ébats se poursuivaient crescendo. Boyle était resté en retrait. Il écoutait en se boyautant, le type dans la chambre qui aboyait sur la gonze qu'il sautait.

Rourke se mit face à la porte, et brutalement il botta dans la serrure. Le battant quitta ses charnières. Dans un lit simplement recouvert d'un drap d'une crasse sans nom, un type prenait en levrette une ravissante Portoricaine à la peau mate et soyeuse. Perturbé par le bruit, il se retourna, laissa la fille lui passer sous le ventre. Rourke lui braquait dessus son « ScoreMaster ».

— Hé ! mec. Qu'est-ce que tu veux. Si c'est de la poudre, t'énervé pas, je vais t'en donner. Fais pas le con.

Le type était plutôt charnu, large d'épaules, et poilu comme un singe. Un vrai loup-garou. Il avait deux yeux noirs luisants et une paire de cils aussi longs qu'une brosse de balai. Des yeux de faon à faire pâlir ceux de *Bambi*.

— Harry Moud ?

— Mouais... Mais attends...

— C'est John qui m'envoie.

— Quel John ? J'en connais en pagaille des John. C'est le prénom le plus répandu dans ce putain de pays, comme si s'appeler Peter était un crime.

— GHC...

Green-House Creek...

— Okay, soupira Harry. Entre. Avec tous ces camés, on n'a jamais l'occasion d'être sûr de qui que ce soit. C'est Sandra. (Il montra la fille qui s'était levée et se rhabillait.)

— Sors de ce pieu, fit Rourke, il faut qu'on parle.

— Tu peux parler devant Sandra, elle travaille avec moi...

— Ça, j'ai vu...

Moud sauta du lit. Il enfila un pantalon de toile beige à pinces, et un débardeur rose sur lequel figuraient les règles principales du jeu de base-ball, brodées en fil doré. Il chercha un instant sous le lit ses godasses, une paire de baskets Adidas, aux trois bandes légendaires.

Quand il les eut enfin trouvés, il se redressa, et aperçut Boyle dans le chambranle de la porte, un pied posé sur le battant qui s'était écroulé lorsque Rourke l'avait enfoncé.

— Il est avec toi ?

— Mouais... Il s'appelle Boyle. Peter Boyle.

— Boyle ?

Moud se gratta le crâne, ce nom semblait lui dire quelque chose. Harry avait une voix sacrément éraillée. Il devait avoir des cordes vocales en acier !

— J'ai connu autrefois un Boyle, un Peter Boyle. C'était à Los Angeles, dans les années 70. Il faisait des photos de cul et se faisait passer pour un champion du grand reportage.

— Garde tes souvenirs à la con, pour tes petits-enfants, à moins que tes couilles n'aient pas assez de jus pour en fabriquer.

Rourke regarda étonné Boyle. Le photographe était vert de rage.

— N'en parlons plus, dit Moud en passant son holster, pendant que Sandra achevait de nouer sa robe de cuir noir sur sa hanche où un topless était garni d'un P .38 « Spécial Police ».

— Faut que j'envoie un câble à Morrisson...

— Je vais t'arranger ça, fit l'autre de sa voix éraillée en sortant de la chambre sous le regard haineux de Boyle.

— On descend à la cave. Suivez-moi.

Tandis que tous allaient au sous-sol, Boyle resta seul dans le double living, s'installant dans un fauteuil où il se roula aussitôt un pétard. Moud avait réveillé de vieux souvenirs que Boyle n'avait jamais réussi entièrement à enfouir au fond de lui.

1976. Los Angeles. Le grand Peter Boyle, nominé au Pulitzer de la photo sort d'une cure de désintoxication. Six mois dans une baraque immonde entre Santa Monica et Venice. Le junk n'a plus alors pour vivre qu'une solution : travailler pour Sam Davis, le roi du porno, grand pourvoyeur de filles pour les parrains de la mafia. Fini la carte de presse. En route pour les bas-fonds dégueulasses.

Boyle n'oubliera jamais cette déchéance...

Dans sa cave, Harry Moud disposait de tout un attirail électronique, et même d'un petit groupe électrogène. Dans un recoin, deux caisses contenaient des armes, les plus sophistiquées, et des grenades défensives.

La pièce était sous contrôle. Personne ne pouvait s'y introduire sans déclencher une alarme. Où qu'il fût, grâce à un petit récepteur pas plus gros qu'un paquet de cigarettes, Moud recevait le signal. Cela s'était passé une fois, et l'intrus avait fini criblé de plombs, découpé en morceaux, jeté dans le fleuve.

C'est Sandra qui essaya de joindre Morrisson, mais sans succès, car les fréquences semblaient brouillées, soit par un barrage magnétique atmosphérique, soit par des gus qui ne désiraient pas qu'on aille divulguer à l'autre bout du pays ce qui se tramait à Grand Junction.

— C'est impossible. On ne passe rien, John, fit Sandra. Je ne sais pas d'où ça vient. En tout cas, mon matériel marche très bien.

— Continue...

Puis Rourke s'alluma un cigarillo. Sandra appartenait aux services de Morrisson. Elle avait servi autrefois à la NSA, la centrale la plus secrète des États-Unis où toutes les ondes émises sur terre, ou dans l'espace, étaient captées, enregistrées, archivées sur bandes et analysées par les dizaines d'ordinateurs de la NSA, protégés sous des tonnes de ciment. Sandra avait suivi un entraînement spécial à Green-House Creek avant d'être envoyée ici afin d'aider Moud. Une affectation très risquée surtout pour une fille aussi jolie... et basanée.

— Je cherche un certain Hartfield, dit Rourke, effondré dans un fauteuil, tirant voluptueusement sur son cigarillo. Il est arrivé aujourd'hui...

— Je sais, coupa Moud. Et je sais aussi que ce gars te cherche. Il a fait passer le mot. Et toutes les ordures de cette ville reniflent dans tous les coins pour transformer ta peau en descente de lit.

— Où est-il ?

Moud se leva et se dirigea vers un petit placard mural.

— Dans un endroit aussi facile à prendre qu'Alcatraz.

Il ouvrit le placard et sortit une boîte. Puis revenant sur ses pas, il ajouta :

— Y a un cinglé qui est venu dans ce patelin il y a une dizaine d'années. Il avait tellement de blé qu'à lui seul il aurait pu éponger le déficit budgétaire du pays. Mais voilà ce type plein aux as était aussi visionnaire.

Moud s'assit et déballa sur la table le contenu de sa boîte et se fit une ligne de coke.

— T'en veux un peu ? renifla Moud.

Rourke secoua la tête en signe de refus.

— Continue ton histoire. C'est passionnant.

— Tu vas voir. Si je te parle de ça, c'est qu'il y a une raison. Un sacré nœud. Alors ce Crésus s'est mis à croire qu'un jour ça péterait sur terre ; il rabâchait toujours qu'on ne fabrique pas autant d'armes, et aussi puissantes, pour ne pas s'en servir un jour.

Sandra tentait toujours de joindre Green-House Creek. Sans succès.

— Certains disent, poursuivait Moud, que c'est une voyante qui lui a fait cette révélation. Enfin, voyante ou pas, ce mec a fait construire, à trois bornes d'ici, en plein dans le roc, un abri phénoménal. Une casemate imprenable, bourrée d'appareils sophistiqués, de pièges, de caméras... Bref une vraie prison. Mais ce pauvre con est mort d'une crise cardiaque six mois avant d'avoir eu raison. Marrant, non ?

— Et Hartfield se terre là-bas ? fit Rourke.

— En effet. Et là où une bombe atomique a fait flop, on pourra pas faire grand-chose.

— On va essayer. Cette ordure doit payer. Et il paiera. Même si je dois gratter ce roc avec mes ongles.

Sandra ôta ses écouteurs, et se tourna vers Rourke.

— Y aurait peut-être moyen...

Rourke l'examina attentivement. Moud soupira et haussa les épaules.

— Allez-y, fit Rourke.

— J'ai le plan de cette baraque. Et je l'ai étudié.

Un sourire se peignit alors sur les lèvres de Rourke. Cette fille, se dit-il, c'était la providence qui la lui envoyait. Il n'avait pas eu beaucoup de chance depuis qu'il était aux troussees de Hartfield ; il était temps que ça change. Sinon cette ville risquait de devenir son

tombeau.

CHAPITRE XVI

Cette nuit-là la cafetière ne cessa pas de fonctionner. Moud était aux fourneaux. Il avait préparé des beignets, des crêpes, et servait régulièrement un café colombien de première qualité à Rourke et Sandra qui s'étaient installés à l'étage dans une pièce immense aux murs blancs, au plafond mansardé, en partie ouvert par une baie vitrée.

Un grand plateau en bois soutenu par deux tréteaux en métal faisait office de bureau. Rourke et Sandra avaient étalé dessus le plan du fortin où Hartfield se croyait invincible.

Sandra avait une idée géniale. Transformer la force de cet abri en faiblesse. Elle savait de quoi elle parlait. Du temps où elle bossait pour la NSA, combien de fois, raconta-t-elle à Rourke, les ordinateurs n'étaient-ils pas tombés en carafe à cause d'un vulgaire orage ou d'une simple baisse de tension dans le circuit central d'alimentation ! Plus une chose est complexe, disait-elle, plus elle est fragile. L'endroit où s'enterrait le lieutenant-colonel était certes indestructible, imprenable, mais pas à l'abri d'un banal court-circuit.

— Voyez-vous, John, fit-elle, en avalant un bout de crêpe ruisselant de sirop d'érable, ce plan montre qu'une seule panne dans le générateur suffirait à provoquer une réaction en chaîne. Je vous explique. Ce système marche à gaz ; c'est une question de pression. Si ce gaz ne circule plus, il s'échappera des tuyaux sous forme toxique, si bien que l'endroit sera impropre à la vie pendant au moins quarante-huit heures, le temps de purger l'ensemble des conduits, et d'épurer l'air.

— Mais comment provoquer cette panne ?

Sandra sourit. Dieu qu'elle était belle, pensa Rourke en la couvant d'un regard luisant.

— Un boîtier électronique. Une petite pièce de rien du tout. Il faut que nous parvenions à la court-circuiter. Pour ça, on va devoir parasiter leur système électrique, et passer comme des fraudeurs.

— Facile à dire... Sandra, votre idée est séduisante...

— Écoutez, il suffit, avec le matériel que j'ai en bas, que je

bombarde leur fortin avec des doses d'électricité statique telles que tout pétera en chaîne. Faites-moi confiance.

Sandra était presque collée à Rourke. Leurs coudes se frôlaient sur la table et leurs nez se touchaient presque. Rourke sentit un désir violent l'envahir. Cette fille dégageait tous les parfums de l'amour. Ses grands yeux noirs de princesse égyptienne étincelaient dans leur orbite. Ils scintillaient. Rourke se laissa aller. Il n'avait pas envie de résister. Et ses lèvres se joignirent à celles de Sandra, et s'accouplèrent en un long et langoureux baiser.

Dans l'obscurité, Boyle sirotait sa bouteille de « tic-tac ». Il était affalé dans un fauteuil, les jambes étendues devant lui, un clope coincé dans les commissures de ses lèvres.

Moud entra dans la pièce. Il avisa Boyle complètement sonné, et approcha de lui. Il tenait une cafetière pleine dans une main et une tasse dans l'autre.

— Hé, Boyle, réveille-toi. Et bois ça. On va avoir besoin de toi.

Boyle entrouvrit un œil. Moud se dressait devant lui, l'air affable.

— Pour moi, les conneries c'est fini, grogna Boyle. Mon chemin s'arrête ici. Après tout, qu'est-ce que j'en ai à cirer de Hartfield ! Qu'ils se butent entre eux ; qu'on n'en parle plus. J'ai rien à gagner là-dedans.

— Bois ça, répéta Moud en versant du café dans la tasse.

Il l'offrit à Boyle. Celui-ci l'attrapa. Moud recula et s'assit sur le canapé.

— Si c'est pour ce que j'ai dit tout à l'heure, Boyle, faut pas m'en vouloir. J'savais pas que c'était toi. Et puis qu'est-ce qu'on en a à foutre maintenant. Moi aussi j'ai bossé pour Sam et on a ramassé un sacré paquet d'oseille, pas vrai ?

Boyle avala le café. La bouteille de « tic-tac » lui échappa des mains, tomba par terre et roula sous le fauteuil.

— Et puis arrête de picoler ce truc, maugréa Moud. Ce biberon va te rendre cinglé. T'iras jusqu'à te faire mettre pour en avoir une dose.

— Joue pas à la nurse, Harry. Pas avec moi. Je sais comment tu t'y prenais avec les filles pour les faire bosser vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! T'hésitais pas à leur fourguer de l'héro. Hein, tu t'en souviens, Harry. Et maintenant, tu viens donner des leçons, faire la morale. Occupe-toi donc de ton cul, connard.

Moud se leva. Il jeta sur Boyle un regard qui ne parvenait pas à être cruel. Il ne lui en voulait pas. Remportant sa cafetière, il sortit. Derrière lui il entendit que Boyle était en train de chialer. Il s'éloigna. Sans rien dire.

Rourke redescendit au milieu de la nuit. Lui et Sandra avaient passé un moment à baiser dans un hamac. La Portoricaine semblait aussi douée dans cette matière qu'en électronique. Rourke était épuisé. Et sacrament soulagé. Cela faisait trois semaines qu'il n'avait pas touché une femme.

Dans ce qui était la cuisine, il retrouva Moud occupé à lire de vieux magazines. La pile contenait des numéros de *Newsweek*, de *Time*, de *US News and World Report*, un exemplaire du *Village Voice*.

Rourke se dirigea droit sur la cafetière et se servit une tasse. Il jeta un coup d'œil sur le journal ouvert sous les yeux de Moud. On y voyait trois photos montrant les Khmers Rouges le front ceint d'un bandeau écarlate, tirant sur quelques éléments attardés de l'armée de Lon Nol. Des gosses criant, pleurant, des femmes épouvantées au milieu des flammes, des cadavres calcinés, et d'autres achevant de rôtir sur la chaussée.

— Boyle avait un sacré talent, merde ! jura Moud en fixant ces photos de guerre.

— C'est lui qui les a prises ? demanda Rourke en sirotant son café.

— Mouais. Et ces canards en sont pleins de ses photos. Boyle était un drôle de mec. Pas très régulier, mais pas lâche pour un *quarter*. Dès qu'il y avait des emmerdes, on était sûr qu'il s'y mettrait jusque-là. (Moud passa une main au-dessus de sa tête.) Et puis, y'a eu la came.

— *My sincere sympathy* fit Boyle dans l'encadrement de la porte. Le grand Boyle vous conchie camarades.

Boyle était beurré ; ses joues mâchurées de larmes tremblotaient.

— Ce sont de belles photos, dit Rourke en posant sa tasse vide dans l'évier crasseux. Maintenant tu vas arrêter de te poivrer. Je compte sur toi. On va se farcir Hartfield, et me dis pas que t'en as rien à foutre. Il nous a assez fait chier comme ça.

Rourke s'avança vers Boyle. Il topa sur son épaule et le ramena dans le double living. Sandra passa dans le couloir et descendit dans la cave.

— Écoute, Boyle, après, quand tout sera fini, on ira à Green-House Creek ensemble, et on se paiera du bon temps. Si tu veux partir maintenant, fais-le, mais cette ville est un nid de vipères et t'y feras pas de vieux os. Reste avec nous.

Rourke entendit Sandra déballer son matériel en bas.

— Cette fille a eu une idée géniale. On va essayer de déloger cette ordure d'une sorte de bunker creusé dans le roc, à flanc de montagne. Ce sera notre dernière carte, Boyle. Tu es du voyage ?

Boyle leva sur Rourke un regard souriant aux yeux encore

larmoyants. Il hocha la tête.

— Okay, John. La dernière fois.

— La dernière, Peter. Après on se casse, avec ou sans Hartfield. Ça ne faisait pas partie du contrat.

— Non... Je devais prendre des photos.

— Mais, on doit tenter un dernier coup, pas vrai ?

— Ouais... Et cette fille, comment elle baise ?

— J'crois qu'elle ne refusera pas de te faire une démonstration.

Les deux éclatèrent de rire.

Au petit matin, Moud gara devant sa baraque en soupière une camionnette Bradford aux vitres teintées et à la carrosserie bosselée. Pendant cinq minutes, Boyle, Moud et Rourke y chargèrent des kilos de matériel, puis Sandra se mit au volant et les trois types montèrent à l'arrière.

La camionnette démarra.

Grand Junction était muette, endormie. Les pillards achevaient de cuver leur vinasse après avoir passé la nuit à dégueuler leurs boyaux. La camionnette traversa une cité déserte. Et prit la direction du bunker où Hartfield s'était réfugié, en empruntant une corniche peu fréquentée qui conduirait ses occupants au sommet d'une crête faisant face à l'entrée de l'abri.

À l'arrière de la camionnette, Rourke et Moud nettoyaient leur arsenal. Des fusils d'assaut M 16, muni de lance-grenades, des revolvers, des pistolets, des carabines. Moud avait emporté avec lui une caisse d'explosifs, de grenades quadrillées défensives, et un lance-roquettes. Tout au long du parcours, sous l'œil amusé, goguenard de Boyle, il prisait de la coke, tapant dans sa réserve personnelle, que Morrisson lui fournissait directement. Il fallait bien que Moud ait quelque chose à vendre dans cette ville, s'il tenait à ce que sa couverture ne soit pas éventée par cette racaille soupçonneuse qui hantait les lieux.

Ce que Morrisson ignorait, c'était que Moud se servait dans les kilos de dope qu'on expédiait de Green-House Creek par une série compliquée d'intermédiaires.

Sandra gambergeait. Elle conduisait la camionnette, mais son esprit repassait en revue chaque détail de son plan, en essayant de repérer les failles éventuelles. La route serpentait le long d'un précipice, étroit, où une rencontre avec un autre véhicule aurait posé à coup sûr un problème presque insurmontable. La voie ferrée longeait une vallée, sorte de gorge profonde, abandonnée aux serpents et aux

scorpions.

Vingt minutes s'écoulèrent avant que Sandra ne gare la camionnette sur le bas-côté de la route. Ils étaient arrivés. À gauche, en contrebas au fond d'un à-pic de cent mètres, l'ouvrage bétonné dans le roc offrait sa façade monumentale. Rourke descendit le premier de la camionnette et s'approcha du ravin en se voûtant un peu afin d'échapper aux guetteurs que Hartfield avait sûrement placés pour assurer sa tranquillité.

Moud recouvrit le véhicule d'un filet de camouflage, puis avec Sandra et Boyle, il déchargea le matériel. Il y avait un puissant générateur d'électricité, une sorte de canon laser pareil à une antenne satellite ; un système vidéo avec appareil de visée grossissant permettant d'ausculter littéralement les parages, et d'enregistrer les allées et venues des hommes autour du bunker.

Il fallut une heure à Sandra pour installer son appareillage tandis que Rourke fouillait les environs. Il redoutait d'être surpris par une patrouille. Il avait dit à Boyle qu'il jouait sa dernière carte, et tenait à s'assurer que son jeu serait gagnant et qu'il n'échouerait pas par simple négligence.

Il effectua une ronde pendant vingt minutes puis il revint vers la camionnette. Sandra s'excitait. Elle ne voulait attaquer le système électrique du bunker que lorsque les portes de celui-ci s'ouvriraient, ne fût-ce que quelques secondes. Ses chances de réussite en seraient d'autant plus grandes.

— T'en fais pas, lui dit Rourke en s'essuyant le front, ils vont forcément sortir de là, à un moment ou un autre.

— On pourrait peut-être brusquer les choses, fit Moud. Je peux aller les voir. J'aurais entendu dire qu'ils recherchaient un type, et je saurais où se trouve ce mec. Si Hartfield tient à te mettre le grappin dessus, ça m'étonnerait qu'il refuse d'ouvrir les portes.

— C'est risqué, trancha Rourke. Si le plan de Sandra marche on ignore complètement comment ils vont réagir. Hartfield n'est pas stupide. Il peut très bien deviner que t'es venu là lui raconter un tortillard. Non. Tu n'iras pas. On va attendre.

L'après-midi se passa. Apparemment, le bunker n'avait pas besoin d'ouvrir ses lourdes portes de béton. Les sentinelles qui piétinaient devant semblaient ne pas devoir être relevées. Malgré le soleil qui écrasait ses rayons de braises et l'atmosphère suffocante qui régnait au fond de la gorge. Cela avait quelque chose de troublant. Et si Hartfield n'était pas dans ce cube de béton ? se dit Rourke. Et s'il ne s'agissait que d'une mise en scène ? D'une chimère permettant au traître de mener sa conjuration à son terme pendant que Rourke le croirait

enfermé dans le bunker ? Et si... Rourke voulait savoir. Il le fallait.

— Moud, fit-il, comment sais-tu que Hartfield est là-dedans ?

Moud parut surpris.

— C'est ce que tout le monde a raconté en ville. C'est là qu'il faut prévenir au cas où quelqu'un te verrait.

— En clair, tu ne sais pas si Hartfield est bien là-dedans ?

Moud hésita.

— Bien sûr, moi je ne l'ai pas vu.

— Silence, aboya Sandra. Regardez, les portes s'ouvrent.

Elle régla aussitôt son canon d'énergie sur elles, et dès que les battants furent suffisamment écartés, elle appuya sur le bouton déclencheur qui déchargea une force phénoménale sur le bunker. Une sorte d'éclair, une ligne bleue brisée, fila de son appareil jusque sur les portes.

— Avec ça, s'écria Sandra, ils sont cuits.

En bas les hommes de garde avaient rapidement refermé les portes et les sentinelles tirèrent immédiatement en direction du faisceau. Les balles s'écrasèrent autour de Rourke et de ses compagnons. Des morceaux de pierre sautèrent, de la poussière s'égaya alentour.

Assis en tailleur devant l'écran vidéo de contrôle, Boyle suivait les commandos de Hartfield. Les types fonçaient vers la pente rocailleuse, et s'élançaient contre elle. Les autres ne voyaient rien, aplatis par terre qu'ils étaient pour échapper au tir ennemi.

— Ils grimpent, fit Boyle d'une voix claire et posée.

— Et les portes ? demanda Rourke.

— Rien. Toujours fermées.

— Sandra, quand saura-t-on si ça a marché ?

— D'ici quelques minutes. L'air va se saturer de gaz. S'ils ne sortent pas de là, ils y crèveront.

— Elles s'ouvrent, gueula Boyle. Ça marche.

Rourke rampa jusqu'à lui, et regarda sur l'écran, cherchant à y reconnaître Hartfield. Les types s'échappaient du bunker en toussant, suffoquant, les yeux visiblement grillés, brûlés par les émanations de gaz, et titubaient sur le parvis terreux. Mais parmi ces hommes, pas de Hartfield.

— On s'est fait avoir, gronda Rourke. Ces fumiers ont mis les voiles.

— Que fait-on ?

Moud était inquiet. Si ces armes ne servaient pas de suite, les gars

qui escaladaient la pente leur tomberaient bientôt sur le paletot.

— On se tire d'ici. On n'a plus rien à y faire.

Moud se releva et courut jusqu'à la camionnette. Boyle gueulait que les commandos étaient sur le point d'atteindre la route où ils se trouvaient. Sandra contempla avec stupeur son matériel. Il n'était pas question qu'elle le laisse ici. Il était précieux et l'on pourrait s'en servir ailleurs.

— Personne ne résistera à ce canon d'énergie, fit-elle.

Rourke la regarda dans les yeux. Il comprit ce qu'elle voulait dire.

— Okay. Essaie. Mais après on fout le camp. Hartfield est peut-être encore à l'aérodrome. On ne peut plus perdre une seconde.

Sandra dirigea son canon vers les hommes qui se massaient devant le bunker et essayaient de reprendre leur souffle. Puis elle tira dessus. L'éclair bleuté fondit sur eux. Il s'abattit comme la foudre, électrisant cette masse humaine qui se mit à se tortiller sur place en une danse grotesque. La décharge électrique les réduisit en quelques secondes en pantins calcinés. Elle les grilla littéralement.

Ceux qui grimpaient se tournèrent vers leurs camarades et assistèrent à leur fin, consternés, commettant là une erreur qui allait leur coûter cher. Ce moment d'inattention fut mis à profit par Moud et Rourke qui les attaquèrent au lance-roquettes. Les types vidèrent la pente. L'impact des explosions les projeta dans le vide. Les corps en partie déchiquetés rebondirent contre la face rocheuse, avant d'échouer en bas sur le parvis du bunker.

Rourke était debout. Bien campé sur ses jambes, il arrosait avec son AR 15 les types qui rampaient au sol, encore survivants et qu'il achevait. Les balles touchaient les cibles humaines comme au ball-trap, les faisaient tourner, les jetaient à terre. Un vrai carnage. Rourke ne tenait pas à avoir ces types sur le dos. Et se contentait en fait de les éliminer. C'était le seul moyen de les mettre hors-jeu.

Pendant que Rourke et Moud signolaient le travail, Sandra, aidée par Boyle, rangeait dans la camionnette les accessoires précieux qu'on lui avait confiés à Green-House Creek.

La fusillade devint plus sporadique, puis Rourke jugea que l'ennemi était cette fois au tapis et qu'il était temps de filer. Il attrapa Moud par le bras et courut jusqu'au véhicule.

Sandra était au volant. Et avait déjà démarré la camionnette Bradford. Elle manœuvra sur la route étroite, parvint finalement à faire demi tour et reprit le chemin inverse, cette fois, le pied écrasé sur le champignon.

Le major Williams entra dans la tour de contrôle du petit aérodrome de Grand Junction. Hartfield venait d'embarquer dans un appareil, et allait décoller.

Il s'empara du micro à pieds et contacta le pilote. Il obtint quelques secondes plus tard Hartfield.

— Colonel, Rourke est à Grand Junction. Il est tombé dans le panneau.

— Bien, grésilla la voix du colonel, cette fois, major, je ne veux plus en entendre parler. C'est bien compris. Éliminez-le. Par tous les moyens.

— On s'en occupe, colonel. Bonne route.

Le petit haut-parleur cessa de grésiller. Et trois minutes plus tard un jet s'élevait au-dessus de la piste de l'aérodrome. Hartfield s'enfuyait.

Williams Regarda l'avion s'éloigner, puis il se tourna vers un de ses adjoints.

— Où est-il ?

— Il se dirige vers l'aérodrome.

Williams se mit à rire.

— Allons, caporal, occupons-nous du comité d'accueil.

CHAPITRE XVII

Sandra conduisait le pied au plancher. La camionnette prenait des virages acrobatiques, évitant de justesse le précipice qui ouvrait sa gueule béante, prêt à les happer. Comme une plante vorace attrape tout ce qui vit.

À l'arrière, Boyle et Moud glissaient sur la taule à chaque virage. Chacun gardait son souffle silencieusement. Assis sur le siège passager, Rourke se demandait ce que signifiait cette mise en scène. Si Hartfield avait fait croire qu'il se cachait dans le bunker, maintenant que son secret avait été éventé quelle autre surprise leur réservait-il.

Rourke s'en voulait de s'être fait posséder. Il ne voyait même pas la piste défiler devant lui, ni les pirouettes que faisait la camionnette. Sandra aurait pu le conduire en enfer qu'il ne s'en serait pas rendu compte. Une seule chose le hantait : savoir ce que Hartfield avait concocté pour se débarrasser d'un témoin gênant !

La camionnette atteignit les rives du Colorado. Le fleuve anémié coulait lymphatiquement ; une eau verdâtre, où surnageaient des plantes aquatiques gluantes et visqueuses, jetait ses maigres forces contre les bords brûlants du fleuve.

La route devenait moins périlleuse. Sandra accéléra. La chaussée était asphaltée, et la ville de Grand Junction se dressait sur la gauche en hauteur. La camionnette se dirigeait vers le pont, celui que Rourke et Boyle avaient enjambé pour pénétrer dans la cité. C'est non loin de là qu'ils avaient garé la Rover, trois kilomètres après l'aérodrome.

En arrivant près du pont, Rourke demanda à Sandra de s'arrêter. L'endroit lui paraissait trop calme. Il n'y avait pas l'ombre d'une âme dans les environs. La camionnette s'immobilisa vingt mètres avant le pont. Son moteur continua de tourner.

— Que fait-on ?

— J'en sais rien, dit Rourke. Quelque chose qui cloche. Question de flair.

— Tu crois qu'ils ont pu miner ce pont ?

Boyle et Moud s'étaient levés et se tenaient derrière les sièges

avant.

— On nous a attirés au bunker, fit Rourke, pourquoi ne pas nous attendre maintenant à l'aéroport ?

Rourke étudia la topographie des lieux. Il n'existait aucun autre chemin pour franchir le Colorado. À moins de faire trente kilomètres. Mais il n'en était pas question.

Le temps filait. La camionnette restait immobile, ronronnante, devant l'édifice ne sachant se décider.

C'est alors qu'un obus s'écrasa non loin du véhicule. La terre s'ouvrit. Un cratère se forma tandis que des cendres poussiéreuses et des morceaux de pierre volaient alentour en une pluie ocre. La camionnette trembla. Elle tangua. Son toit reçut une volée de projectiles.

— Vas-y fonce ! gueula Rourke. Tant pis, on n'a pas le choix.

Sandra regarda devant elle. Son visage se nappa de sueur. Elle sentit ses mains trembloter.

— Mais vas-y ! répéta Rourke, furibard, au moment où un autre obus atterrissait cette fois encore plus près de la camionnette et la criblait d'éclats.

Sandra passa en première, et aplatit la pédale d'accélérateur. Le moteur rugit. Derrière, Boyle et Moud chargeaient leur flingue. Boyle n'avait pas hésité. Lui qui avait fait profession de foi de non-violence, cédait définitivement à ce qu'on appelle l'instinct de survie. Pourquoi se serait-il laissé épingler par ces connards, sans défourailler ?

La camionnette traversa le pont. Elle atteignait l'autre rive quand un obus, cette fois de 120 mm, s'écrasa sur l'édifice et le pulvérisa. Les deux arches de soutènement s'effondrèrent et s'entassèrent au milieu du fleuve, interrompant brutalement son cours.

La camionnette filait maintenant vers l'aérodrome. La route était large et bordée de pentes caillouteuses. Elle formait comme une sorte de chenal. On dépassa quelques bicoques délabrées, un ancien restaurant mexicain au toit éventré et aux murs noircis. Il avait dû être incendié. Aucun commando ne semblait les poursuivre. Pourtant, se disait Rourke, on les avait bien pilonnés sur le pont. Les tirs avaient dû partir des environs, à moins qu'ils eussent été réglés de plus loin. C'était possible. Hartfield devait les attirer dans une souricière.

Et c'était bien le cas.

En sortant du chenal, là où la route prenait une largeur considérable et où des champs arides s'étendaient en bordure, la camionnette trouva face à elle un dédale d'objets divers entravant son chemin. On avait placé sur la chaussée de vieilles carcasses, des engins

de travaux publics, et même la Rover que Rourke croyait avoir planquée en sûreté dans une vieille ferme abandonnée.

Derrière ce garage, alors qu'on discernait déjà au loin la tour de contrôle de l'aéroport, trois véhicules blindés attendaient.

— Qu'est-ce que je fais, merde ? tonna Sandra.

— Prends à travers champs, là...

Rourke tira sur le volant et la camionnette s'engagea immédiatement dans un champ. En fait, une vaste terre bosselée poudreuse hérissée, ça et là, d'arbrisseaux aussi secs que du bois mort.

La camionnette cahota. Elle se soulevait, bondissait, retombait en écrasant son train arrière dans de profondes ornières. Sandra se battait avec ses vitesses, pas habituée à conduire une voiture non automatique.

Derrière, Moud avait forcé les portes et jeté les battants. Boyle se cramponnait d'une main à la paroi, tenant un riot gun de l'autre.

La camionnette en traversant le champ se dirigeait vers l'aérodrome. Les blindés manœuvraient. Ils s'étaient fait posséder et, là, reprenaient le chemin du terrain d'aviation en empruntant la même route que la camionnette.

Sandra conduisait comme elle pouvait. Mais les bosses, les trous secouaient la camionnette. Elle craignait de casser la suspension.

— On n'y arrivera pas, fit-elle les mains trempées patinant sur le volant.

— Roule, rétorqua Rourke. T'occupes pas de ce qui nous suit.

Rourke achevait sa phrase lorsqu'un obus creva à quelques mètres. La terre fut remuée et des kilos de poussière s'élevèrent avant de retomber comme pluie. Le souffle de l'explosion ballotta la camionnette. Sandra perdit le contrôle du véhicule, pila, cala et s'aplatit la face contre le pare-brise. Le choc la sonna. Rourke la bougea, et l'installa à sa place. Sandra était blessée au front. Le sang coulait sur son visage. Elle se plaignait d'une violente migraine. Ses doigts la picotaient.

Boyle se leva tandis que Rourke redémarrait la bagnole et qu'un nouvel obus tombait à côté de lui. Des trombes de terre recouvrirent la camionnette. Boyle examina la blessure de Sandra et lui caressa le visage. La fille était KO, groggy, et se mit à pleurer lorsque Rourke parvint finalement à repartir.

L'aérodrome était à cinq cents mètres droit devant et les blindés qui leur donnaient la chasse se rapprochaient. Les obus ne suffisaient plus et les mitrailleuses s'étaient mises en batterie. Un flot de balles déferla alors en direction de Rourke et de son véhicule qui louvoyait

parmi ces petites dunes sablonneuses. Moud avait chargé son lance-grenades. Il tira sa première quadrillée sur un blindé qui leur tétait presque les fesses. L'engin explosa juste devant le véhicule. Il ne le toucha pas, mais le conducteur surpris par ce tir inattendu qui l'avait raté de peu, avait calé son bolide de métal.

L'enceinte grillagée de l'aérodrome approchait. Rourke fonçait dessus, en slalomant, évitant jusqu'ici miraculeusement la pluie d'obus et de mitraille qui s'abattait autour d'eux.

Cinquante mètres encore à parcourir avant d'enfoncer le grillage. Rourke écrasait l'accélérateur.

— Tenez-vous ! cria-t-il. Ça risque de remuer salement.

Boyle enserra Sandra qui était encore à mi-chemin de la conscience. Toujours groggy. À l'arrière, Moud tirait sur ses poursuivants. Une de ses grenades avait frappé la tourelle d'un M 2, l'avait arrachée à moitié. Le véhicule prenait feu maintenant. Il sauta lorsque la camionnette heurta le grillage s'enfonçant dedans comme dans un filet. Les piquets s'arrachèrent du sol. Les mailles de métal éclatèrent. Le choc fut violent et Moud faillit se retrouver dehors. Sandra ne broncha pas. Boyle la serrait bien. Sous l'impact, Rourke sentit les muscles de ses bras se tendre, se durcir, puis se relâcher lorsque la camionnette eut enfin transpercé le grillage et se retrouva sur la piste cimentée de l'aérodrome.

La Bradford se dirigea alors vers la tour de contrôle qui s'élevait non loin d'un hangar à avions, lui-même jouté par une ancienne salle destinée aux pilotes, sorte de cafétéria avec billards et tapis verts.

Non loin de là, un DC 8 chauffait au soleil comme un lézard. Rourke pensa que si la chance leur souriait (enfin !) ils pourraient prendre ce zinc pour quitter Grand Junction et échapper à la meute qui semblait s'apprêter à leur porter le coup fatal.

— On va essayer de tirer cet avion, dit-il. Espérons qu'il est en état et que ses réservoirs sont pleins de kérosène.

Puis Rourke fixa son regard sur le DC 8. Autour de lui les balles crevaient. Elles allaient finir par atteindre leur but, pensa Rourke. Mais avant, il devait se rapprocher de l'appareil. Hartfield avait dû quitter cet endroit. Aussi valeureux que soit un chef, il est souvent le premier à fuir avant le naufrage. Rourke n'avait connu que quelques officiers d'un genre différent. L'un était mort, le général Brady... L'autre, un commandant, avait reçu une balle dans le ventre et, depuis, il ne se déplaçait plus qu'en chaise roulante. La balle ayant brisé la colonne vertébrale en ressortant.

Le DC 8 grossissait. La camionnette allait enfin l'atteindre lorsqu'une rafale creva les deux roues arrière du véhicule. Celui-ci

devint comme fou. Il se mit à zigzaguer sur l'asphalte et prit la direction de la tour.

— Vite ! hurla Rourke. Tirez-vous de là. Boyle sort Sandra.

En quelques secondes chacun fit ce qu'il devait faire et tous, sauf Rourke, abandonnèrent la Bradford ivre. Rourke avait repris un peu les commandes. Il voulait que cette camionnette n'échoue pas bêtement au milieu de la piste. La proximité de la tour lui suggéra une fin plus digne.

Williams regardait la camionnette se ruer sur la tour de contrôle où il se trouvait. Il comprit très vite ce qui allait se produire. D'un geste réflexe, il s'empara d'un M 16, visa la vitre, et tira sur la camionnette. Mais il était trop tard. Rourke avait gagné la partie. Il ouvrit la portière, se jeta dehors, roula au sol. Il se releva au moment où la camionnette frappait la tour, la faisant exploser. L'édifice se disloqua. Pulvérisé, il se répandit tout autour. Williams n'avait pas eu le temps de fuir. Et son corps devait rôtir au milieu des flammes qui embrasaient ce qui restait de la tour effondrée.

Rourke vit Moud et les autres aborder le DC 8. Il fallait les rejoindre avant que les blindés qui avaient maintenant franchi le grillage d'enceinte ne détruisent l'appareil.

Il se souvint d'un air cher aux Marines, se surprit à le fredonner, puis il courut vers l'avion. Jamais il n'entendit autant de balles lui siffler aux oreilles.

CHAPITRE XVIII

Le DC 8 était vide et l'atmosphère à l'intérieur suffocante. Rourke et les autres y étaient montés, Moud s'occupant de fermer la lourde porte étanche derrière eux.

Rourke remonta en cavalcant les rangées de fauteuils et s'installa dans le cockpit. Il alluma les voyants du kérosène et constata avec soulagement que le zinc était plein comme un œuf.

Sandra et Boyle se tenaient sur les ailes et voyaient avec inquiétude les blindés se diriger vers l'appareil. Si l'avion ne décollait pas rapidement, cette carlingue leur servirait de cercueil. Et, accessoirement, d'incinérateur.

Devant le tableau de bord, Rourke, que Moud avait rejoint, s'appliquait à répéter tous les gestes habituels qu'un pilote fait avant de démarrer son tacot. Ce qu'on appelle la checklist. Il procéda à quelques vérifications, puis se tournant vers Moud :

— Prêt à décoller vieux. Je vais allumer le un.

Le réacteur extérieur gauche siffla et rugit.

— Le deux.

À son tour, le réacteur intérieur gauche tourna.

— Trois et quatre.

Maintenant les quatre réacteurs sifflaient doucement. Des voyants rouges et verts clignotaient sur le tableau de bord.

Rourke se débarrassa de ses deux Detonics .45 « ScoreMaster » et les confia précieusement à Moud qui regardait où en étaient les blindés qui leur donnaient la chasse.

Rourke actionna les volets et les ailerons, et desserra les freins, en mettant les gaz. Le lourd DC 8 s'ébranla doucement et commença à rouler vers la piste d'envol, s'éloignant de fait des blindés.

Puis il roula à bonne allure parallèlement à une étendue ocre que flanquaient des monts aux crêtes pointues. Le hangar et la salle cafétéria s'éloignaient. Rourke surveillait la piste. Puis il brancha la radio.

— Dès qu'on aura décollé, dit-il à Moud, tu appelleras Green-House Creek.

Moud hocha la tête. Il essayait d'évaluer leurs chances de sortir vivants de cet endroit pourri où il avait, lui, végété pendant des mois, toujours sous la menace d'être découvert et exécuté.

Le DC 8 vira à 45 degrés et avança. Traversant le terrain d'aviation en biais. Un blindé rapide fonçait sur eux. Le type allait tenter de leur barrer le chemin. Et les empêcher de décoller.

Rourke se demandait s'il parviendrait à lever ce zinc. Il était court. Très court. Si le nez ne se dressait pas à temps, l'avion heurterait à coup sûr le blindé qui se rapprochait dangereusement.

Dans un rugissement de réacteurs, le lourd avion bondit. Il arrivait à plus de 250 km à l'heure sur le véhicule blindé.

— On va le percuter, frémit Moud.

— Si ce con se met en travers de la piste, je lui passe dessus, fit Rourke en sachant que dans ce cas l'appareil éclaterait en mille morceaux et exploserait séance tenante.

Il fallait encore à Rourke 400 mètres pour décoller, sinon il croiserait ce fumier qui essayait de leur damer le pion.

Le DC 8 roulait à une allure folle. Rourke sentit son estomac se tordre. Dix secondes encore avant de broyer l'obstacle qui le rattrapait, et sauter avec.

— Surpuissance ! s'écria-t-il, comme pour se donner courage.

En même temps qu'il criait, il tira des deux mains sur le manche. Le nez du DC 8 se leva gracieusement et le blindé défila sous le fuselage. On entendit l'écho des crépitements des mitrailleuses bien qu'étouffés par les bruits des moteurs.

L'avion grimpait à un angle extravagant. Derrière, le terrain était maintenant tout petit. Et Grand Junction, une tache sombre, aux contours indéterminés.

Moud respira. Rourke s'affairait sur ses instruments, rentrant le train, les volets, réglant les réacteurs au régime de croisière. Le ciel était dégagé, pas le moindre nuage. L'appareil diminua son angle de montée.

Rourke se tourna alors vers Moud.

— On l'a échappé belle, pas vrai ?

— Mon salaud, j'ai cru qu'on allait se farcir ce con. Il est passé juste sous notre ventre.

Rourke passa en pilotage automatique. Il avait réglé son cap : sud sud-est. Son zinc pouvait faire plus de deux mille cinq cents kilomètres sans escale. Si tout se passait bien, Rourke se poserait dans trois

heures près de Green-House Creek en Louisiane.

Il se leva et, pendant que Moud essayait de contacter la base, il passa chez les passagers et alla s'asseoir près de Boyle. Sandra dormait. Elle n'avait pas vécu le décollage jusqu'à la fin. Et ne se souviendrait pas qu'ils avaient tous failli y rester.

Boyle chercha un instant dans les poches de sa petite veste matelassée, sans manches, et y récupéra finalement trois péloches qu'il tendit à Rourke.

— Merci de les avoir gardées avec toi, fit ce dernier en les empochant. On va en avoir besoin pour identifier les salauds qui étaient venus se joindre à Hartfield.

— Tu crois qu'il s'est sauvé ?

— Ça commençait à sentir le roussi pour lui. Il a dû se tailler. Quand ? J'en sais rien. Où ? Pas davantage. Mais mon flair me dit qu'il n'était plus là quand on est parti.

Boyle hocha la tête. Puis il posa son regard sur Sandra.

— Super, non ? observa-t-il.

— Mouais. Une fille superbe. Vous allez avoir un peu de temps à vous. Je m'occuperais de vous trouver un petit nid. T'es mon invité, Boyle. Sans toi, ce voyage n'aurait pas été le même.

Rourke lui sourit, et, tapant sur son épaule, il se leva et retourna dans la cabine de pilotage. Moud avait réussi à obtenir le centre radio de Green-House Creek. Et demandé à parler à John Morrisson. Et personnellement.

Rourke s'installa dans son siège, et s'alluma un cigarillo. En avalant profondément la première bouffée de tabac, il ressentit une délicieuse impression de détente. Il ferma un instant les yeux. Ses muscles se relâchèrent. Son corps se reposa. Hartfield avait fui, mais il avait rempli sa mission. Cette fois, Chambers ne douterait plus qu'on complotait contre lui jusque dans son propre état-major. Qu'on avait décidé de le descendre.

— Ici, c'est Moud, John.

Rourke rouvrit les yeux.

La voix de Morrisson grésillait dans la radio.

— Où êtes-vous bon sang ?

— Je suis avec Rourke. Où exactement, j'en sais fichtre rien. Des montagnes défilent sous moi. Mais je saurais pas vous tuyauter davantage.

— Passez-moi, Rourke.

Rourke expliqua à Morrisson ce qui s'était passé.

— John, fit-il, que notre arrivée soit discrète. N'en parle à personne, tu entends. Dis à Milano de venir avec quelques gars de son unité. N'avertis personne.

— As-tu les photos ?

— J'ai tout ce qu'il faut pour convaincre Chambers. T'en fais pas. De ton côté, ferme-la. Okay ?

— Je fais boucler l'aéroport présidentiel. Vous y serez dans trois heures.

Morrisson avait la voix excitée du type qui vient de décrocher la timbale. Ou de gagner le Derby d'Epson. Ou le privilège de passer une nuit dans les bras d'Ursula Andress.

La communication radio ne s'éternisa pas. Morisson avait à s'occuper, et Rourke désirait piquer un petit somme avant de débarquer à Green-House Creek.

Moud veilla sur le pilotage automatique pendant deux heures. Il secoua Rourke à l'heure où ce dernier lui avait demandé de le faire. Dès qu'il faudrait entamer la descente sur Green-House Creek.

Trois quarts d'heure plus tard, le DC 8 atterrissait sur la base présidentielle. En fait de discrétion, Morisson avait placé la piste en alerte maximale, et des centaines d'hommes en armes avaient pris position tout autour.

Lorsque le zinc fut arrêté, que les moteurs commencèrent à miauler, deux jeeps pilèrent devant la porte étanche attendant que les passagers descendent. On avait tracté jusque-là un escalier. Et dix commandos appartenant à l'unité de Frank Milano, la Death Patrol, se déployèrent tout autour.

Moud ouvrit la porte. Ses yeux se fermèrent sous l'assaut brûlant et aveuglant du soleil. Il faisait encore plus chaud sur cette base que sur la piste de Grand Junction. Rourke se tenait derrière lui, suivi de Boyle et de Sandra.

Morrisson gesticulait au pied de l'escalier.

— Allez-y. Videz-moi cet appareil, et en quatrième vitesse.

Moud obéit. Et deux minutes plus tard, une jeep démarrait sur les chapeaux de roues emportant Rourke sous escorte vers une destination inconnue.

— On ira voir Chambers, fit Morisson, dès qu'on aura développé les photos.

— Tout cela est complètement ridicule, John, aboya Rourke. J'ai vu de mes yeux Hartfield recevoir Golkov à Ely. Ces types ont discuté pendant des heures. Chambers peut me croire, non !

— Tu le connais. Il est si imbu de sa personne qu'il croit que seul

un fou pourrait attenter à sa vie.

Rourke haussa les épaules. Il était cramoisi. On avait essayé de le buter, il ne savait plus combien de fois, et l'on mettait sa parole en doute.

Jusqu'à ce qu'il fut conduit à la base de la Death Patrol, il ne desserra plus les dents. Il avait simplement fourré brutalement les péloches dans la main de Morrisson.

Milano le reçut personnellement. Les deux hommes se congratulèrent. Puis Rourke suivit Morrisson dans une sorte de casemate où un labo développa les clichés qu'avait pris Boyle. Une demi-heure après, Morrisson examinait la galerie de traîtres qui s'étaient donné rendez-vous à Ely.

Outre Hartfield et Golkov, la conjuration comptait dans ses rangs, le général Anderson, du génie, les colonels Matthews et Roberts de la Marine, les lieutenants-colonels Nichols et Bramee des troupes spéciales.

Morrisson était consterné. Jamais il aurait cru que le général Anderson, proche du président, membre de l'état-major interarmes eût pu être mêlé au complot. Même si Anderson avait appartenu autrefois au Ku Klux Klan.

Un type en blouse blanche étendit sur un fil les photos à sécher, au-dessus des bacs à développement et donna les négatifs à Morrisson, encore sous le coup de la surprise.

— On va avoir du pain sur la planche, dit ce dernier.

Il prit Rourke par le bras et les deux hommes sortirent du labo.

— On va aller trouver Chambers immédiatement.

Rourke acquiesça.

— C'est pas trop tôt, renâcla-t-il.

Puis ils traversèrent une grande salle réservée à l'entraînement des commandos de Frank Milano, remontèrent un couloir avant de se retrouver dans la cour. Une voiture à quatre portes blindées, et à l'épreuve des balles, les y attendait. Milano l'avait dénichée dans son entrepôt personnel.

Il se tenait devant.

— Je vous servirai de chauffeur, fit-il à l'adresse de Morrisson et de Rourke.

Il leur ouvrit la porte arrière, puis il monta, se mit au volant, démarra le véhicule.

— Chez Chambers, annonça Morrisson.

Milano fit un demi-tour, puis il attrapa une sorte de bretelle qui le

mit sur la route menant au bunker présidentiel. À trois reprises, ils furent contrôlés. Enfin, les dernières tranchées passées, ils s'arrêtèrent devant le perron de la demeure coloniale, fortifiée, où siégeait le gouvernement des États-Unis libres d'Amérique.

Les trois s'engouffrèrent dedans et patientèrent dans une antichambre avant que le président ne les reçoive. Il assistait à une réunion de son état-major interarmes.

En arrivant, l'œil sombre, il aboya sur Morrisson :

— J'espère que vous ne me dérangez pas pour des clopinettes.

Morrisson vérifia que la porte de la pièce était fermée, puis, sous le regard agacé de Chambers, il revint sur ses pas et déclara, d'une voix enrouée :

— Cette fois, monsieur le président, nous détenons les preuves d'une conspiration.

Chambers éclata de rire. Puis se calmant un peu, il s'alluma un cigare.

— Ah ! très bien, Morrisson, et c'est ce brave Rourke qui les a dénichées à l'autre bout du pays, n'est-ce pas ?

— C'est tout à fait cela, fit Rourke un peu exaspéré. Et j'ai failli me faire buter. Sans compter que ces messieurs ont rasé une ville et tué des centaines d'innocents.

— Bon, concéda Chambers, je vous écoute.

— Anderson est dans le coup, Hartfield la cheville ouvrière et ces salauds ont contacté Golkov.

Chambers ouvrit grands les yeux.

— Anderson, du Génie ? C'est bien cela ?

— Oui. Et les colonels Matthews et Roberts de la Marine, les lieutenants-colonels Nichols et Bramee, des forces spéciales...

— Vous déconnez complètement ! protesta Chambers incrédule. Ces officiers n'ont pas quitté cette base depuis des semaines, si ce n'est des mois.

Rourke sortit de sa poche les négatifs et les tendit au président.

— Alors ce sont leurs sosies que j'ai vus à Ely, dans le Nevada.

Chambers attrapa les négatifs, les examina, puis assombri, il les lâcha.

— Trouvez-moi ces types, John, et qu'on les mette aux arrêts de rigueur jusqu'à ce que cette affaire soit tirée au clair. Maintenant, j'ai des choses à faire. Excusez-moi.

Chambers sortit. Rourke et Morrisson échangèrent un sourire.

— Laisse-moi m'occuper de ça, demanda Milano. Mes gars sont

sûrs et dans moins d'une heure tous ces fumiers seront entre mes mains, et si tu veux, dans ma base personnelle. Personne ne viendra les y chercher.

— Okay.

Puis les trois hommes quittèrent l'antichambre.

Trente minutes plus tard, une jeep s'arrêtait devant Pilot numéro 4 où habitaient les colonels Matthews et Roberts.

Trois types en pantalon noir et chemisette blanche se dirigèrent vers l'entrée du bloc, ils portaient des holsters garnis de .44 Magnum et l'un d'eux tenait dans une main un stake-out, calibre 20, le plus petit fusil à pompe utilisé autrefois dans la police.

Celui qui les emmenait était le caporal Ollie West, ancien flic des stupés à Miami, en Floride, qui pesait cent kilos. Il ouvrit la porte vitrée, et, suivi de ses deux hommes, il grimpa l'escalier. Les deux colonels logeaient au même palier.

Ollie sonna. Deux minutes s'écoulèrent, puis quelqu'un, derrière la porte, leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Mission spéciale, colonel, fit West, le président voudrait vous parler.

— Moi ? dit-on de l'autre côté de la porte.

— Vous êtes bien le colonel Roberts ?

— Oui, répondit-on après une brève hésitation.

— Alors, ouvrez-nous, colonel.

— Une seconde...

West jeta un coup d'œil à l'un de ses associés. Puis celui-ci recula, et prit son élan et atterrit de toutes ses forces sur la porte qu'il défonça. West s'engouffra derrière lui.

— Frank, reste-là. Et fais attention à ce que l'autre ne se tire pas.

Le type opina, et dégaina son .44.

Ollie West fouillait l'appartement du colonel Roberts, qui s'était enfermé dans la salle de bains.

— Colonel, arrêtez vos conneries, et sortez de là. La comédie a assez duré.

Roberts ne disait rien.

West revint vers la salle de bains, et donna un violent coup de pied dans la poignée. La porte s'ouvrit.

— Merde !

Roberts était dans sa baignoire, et trempait dans une mare de sang. Il s'était tranché la gorge avec son rasoir sabre.

— Nick ! gueula West. Descends et demande à ce qu'on nous envoie un fourgon. Notre ami s'est mis dans de sales draps. Il s'est buté, le con.

West traversa l'appartement et rejoignit le type qu'il avait laissé devant la porte de Matthews.

— On va entrer là-dedans, mon pote, et vite avant que ces connards se sortent du circuit.

Matthews avait vidé les lieux. En passant par la fenêtre. Mais en atterrissant sur la pelouse grillée, deux gars l'avaient serré. Ollie West le retrouva dans la jeep, les bracelets aux poignets.

Le caporal monta. Il jeta un regard sermonneux sur le colonel puis lui tapota sur l'épaule.

— Dis donc, pour un gros bonnet de la Marine, t'as pas couru bien loin.

— Allez vous faire foutre ! s'écria le colonel.

— Nick, démarre. On a encore pas mal d'ordures à ramasser.

Nichols et Bramee tombèrent entre les mains des gars de la Death Patrol alors qu'ils quittaient ensemble leur cantonnement. Le seul ayant encore échappé à la rafle était le général Anderson du Génie. Rourke et Morrisson essayait de retrouver sa trace, et se renseignaient discrètement. Il ne fallait pas que toute la base apprenne que des mutins avaient décidé d'assassiner le président et qu'on était à leurs trousses. La nouvelle se répandrait inévitablement comme traînée de poudre et Anderson serait alerté.

Morrisson avait déjà obtenu qu'aucun vol ne décolle des trois bases de Green-House Creek.

Là, avec Rourke, il roulait vers la maison de Mme Rosa, le lupanar officiel de la *jet set* militaire. Un clandé pour officiers supérieurs.

— Anderson y a ses habitudes, fit Morrisson. S'il n'est pas là, on va devoir remuer des kilomètres carrés de terrain pour lui mettre le grappin dessus.

— T'y as les tiennes aussi, je crois, plaisanta Rourke.

— Avais. La fille est maintenant chez moi. Rosa a fait la grimace, mais la maquerelle sait que je peux lui faire des emmerdes ; alors elle a écrasé le coup.

La voiture, une Chevrolet noire Impala, fonçait sur la petite route traversant les marais et la campagne avoisinante.

— En tout cas, ajouta Morrisson, on a repéré Hartfield. Ce con s'est pointé à Mexico. Notre bureau mexicain ne le quitte pas d'une semelle en attendant que mon équipe arrive sur place. Si tout se passe bien, cette ordure sera là demain.

Rourke hocha la tête. Il repensa à toutes les victimes qui avaient jalonné le chemin de Hartfield. Il méritait, plus que tous les autres, d'être pris, et fusillé.

La Chevrolet vira, et en attaquant une ligne droite, ses passagers aperçurent au loin la maison de Mme Rosa entourée de piquets blancs, bordée d'une pelouse entretenue à grands frais, qui verdissait éternellement.

— On arrive, John, fit Morrisson.

La Chevrolet s'arrêta cent mètres avant la baraque et Rourke et Morrisson en descendirent discrètement alors que la nuit commençait à tomber.

Les deux hommes s'éloignèrent, silencieux, et enjambèrent la barrière de piquets blancs. Une vingtaine de voitures au moins stationnait sur une sorte d'esplanade située sur le flanc droit de la maison. Toutes les lumières étaient allumées.

— Y'a du monde ce soir, commenta Morrisson en sortant son .38 spécial Police de son étui.

Il vérifia en marchant que le barillet était plein.

— Attends-moi aux cuisines, dit-il à Rourke qui à son tour avait dégainé un .45 « ScoreMaster ». J'irai voir Rosa. Et on t'y rejoindra.

Morrisson montra un apprentis sur le côté de maison, une véranda envahie par un lierre grim pant aux feuilles jaunies.

— C'est là. À tout à l'heure.

Les deux hommes se séparèrent. Rourke parvint à l'appentis éclairé une minute plus tard. À travers la vitre, il aperçut trois cuisinières affairées devant des casseroles. C'étaient de grosses Noires en tenue blanche semblable à celle que devaient porter les négresses employées au temps du Grand Sud dans les plantations bon chic bon genre des cotonniers et des tabaculteurs.

Rourke poussa la porte battante surmontée d'une moustiquaire et entra dans la cuisine.

— Mesdames, n'ayez aucune crainte. Il ne vous sera fait aucun mal.

Les trois négresses restèrent interdites un instant. Elles fixaient ce type en combinaison de cuir noir qui brandissait au bout de sa main un .45 étincelant, un soufflant monstrueux entièrement fait de métal blanc.

Rourke s'approcha des fourneaux. Une odeur délicieuse de chocolat flatta ses narines. C'était autre chose que celle qu'il avait respirée sur la route, après Ely, et qui se dégageait du blindé rempli de cadavres que dévoraient une armée gloutonne et vorace de fourmis

rouges. Il se laissa aller à tremper son doigt dans une mousse tiède de chocolat et le suçà en hochant la tête en signe d'approbation.

Il achevait de se poulécher l'index gauche lorsque Morrisson et Rosa survinrent. Rosa chassa les cuisinières. Les trois négresses s'empressèrent de foutre le camp.

— Il est là, fit Morrisson. On est sacrement vernis.

— Messieurs, dit Rosa, la vieille maquerelle qui cocottait comme une courtisane française du XVIIIe cette maison est fréquentée par tout ce que cette base compte d'officiers de haut rang. Elle est réputée pour sa tranquillité et sa discrétion. N'allez pas me la mettre à feu et à sang.

— Le temps des condés, ma chère Rosa, répliqua Morrisson, c'est du passé. On est là pour faire notre boulot. Et si cette baraque doit flamber, on n'hésitera pas à allumer le feu nous-mêmes.

— Où est-il ? demanda Rourke alors que Rosa verdissait de colère.

— Au deuxième. Dans la chambre 23. Avec Carol.

— Sa chambre donne sur quoi ?

— Dans la cour derrière. Mais ça m'étonnerait que le général joue à l'acrobate. Il a soixante-sept ans, et une patte folle.

— Quand sa peau est en jeu, vous n' imaginez pas, Rosa, ce qu'un type peut faire. Même l'homme-tronc se battrait comme un lion. Bon maintenant, allons-y.

Rourke passa devant Rosa et, Morrisson sur ses talons, il traversa la salle de réception. Ça pérorait sec. Et les pisseux des états-majors jouaient au paon, à faire « guiliguili » avec de superbes femmes en décolletés profonds et déshabillés transparents. Le tout, verre en main, pour se donner plus d'ampleur à l'ouvrage.

Rourke avala le premier étage, et ralentit en attaquant les marches conduisant au deuxième. Morrisson le suivait. Les deux parvinrent au palier presque sur la pointe des pieds. Ils virent de suite le numéro 23 affiché sur une porte leur faisant face.

— On y va, murmura Rourke. On défonce cette porte.

Les deux se ruèrent alors, et pulvérisèrent le battant qui s'écrasa au seuil du lit où Anderson se faisait sucer par une ravissante blonde aux hanches de pouliche qu'elle trémoussait en cadence.

Anderson ouvrit des yeux d'effroi. Son premier réflexe l'amena à attraper son colt qui traînait sur la table de chevet. Mais Rourke tira sur la main pressée. La balle faucha deux doigts. Et acheva sa course contre la table qu'elle brisa. La fille, d'abord hébétée, hurla tant qu'elle put. Elle lâcha la queue du général, vida le lit, et alla s'adosser, peureuse, contre un mur. Et se mit à sangloter.

Morrisson après le coup de feu de Rourke s'était jeté sur le général. En un tournemain, il lui passa les menottes.

La main d'Anderson ressemblait à un pot de groseille qu'on aurait pilé. Le vieux général tremblait. Et se laissa traîner jusqu'à la porte, en tricot de corps. Tout s'était passé très vite. Il n'avait pas encore saisi qu'on venait de l'agrafer pour son rôle dans la conspiration qui prévoyait l'assassinat de Chambers.

Morrisson, très formaliste, lui déclara :

— Vous êtes en état d'arrestation.

Cela dut lui rappeler un peu l'époque où il devait lire ses droits à un suspect au moment de son arrestation. Un temps révolu. Depuis déjà pas mal de lunes.

ÉPILOGUE

Trois semaines plus tard, le lieutenant-colonel Hartfield (capturé à Mexico), le lieutenant-colonel Matthews, les lieutenants-colonels Nichols et Bramee, le général Anderson reconnus coupables de haute trahison, furent exécutés un samedi, à cinq heures du matin.